



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE ET MORALE

— ARCHEVÊCHÉ DE CAMBRAI —

PIERRE GIRAUD, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège Apostolique, Archevêque de Cambrai :

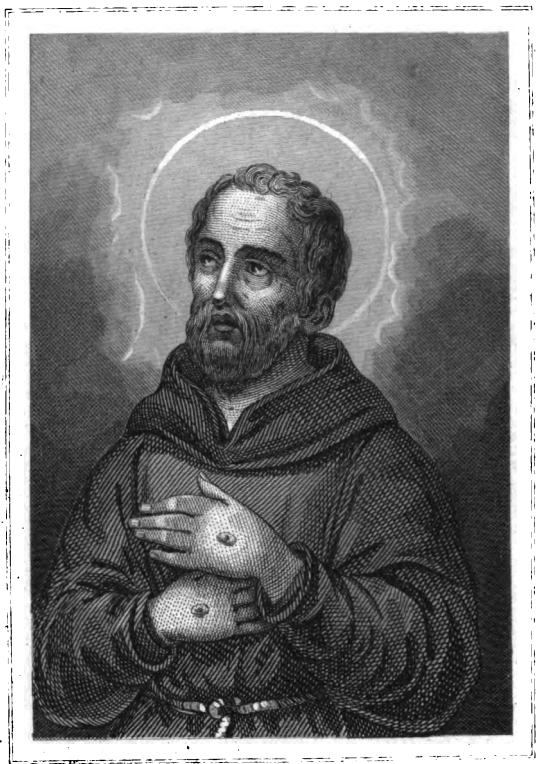
Dans la confiance que nous inspirent la maison et le nom de **MM. LEFORT**, Imprimeurs-Libraires à Lille, et d'après la connaissance personnelle que nous avons de leur dévouement à la cause catholique et de leur zèle pour la propagation des bons livres, nous recommandons la publication nouvelle qu'ils ont entreprise sous le titre de **BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET MORALE**.

Donné à Cambrai, le 8 août 1846.



† **PIERRE**,
ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.
PAR MANDEMENT :
DUPREZ, Chan. Secrétaire-gén.





S. François d'Assise :

1950

1950

1950

1950

1950



HISTOIRE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

PAR M. L'ABBÉ PETIT, CHANOINE HONORAIRE,

Auteur du Voyage à Hippone et de l'Esprit et le Cœur de saint Augustin, etc.

QUATRIÈME ÉDITION.



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

M D C C C L X

Reproduction et traduction réservées.

509.157-A





S. FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION. — Naissance de François. — Ses premières études. — Sa vie mondaine et dissipée. — Il aime à soulager les malheureux. — Il est fait prisonnier dans une guerre. — Sa charité et son dévouement pour les pauvres augmentent de jour en jour. — Rencontre d'un lépreux. — Pèlerinage à Rome. — Il change d'habits avec un mendiant. — Il travaille à rebâtir trois églises. — Son père et lui paraissent devant l'évêque d'Assise. — Il se livre tout entier au service des malheureux. — Ce qu'il répond à son frère qui voulait lui acheter une goutte de sueur. — Il renonce à la vie séculière, et prend l'habit de religieux.

Dieu, qui est admirable dans tous ses saints, a cependant voulu en choisir quelques-uns dans lesquels il fait éclater d'une manière plus frappante la puissance de sa grâce et les

merveilles de sa bonté. Semblable à l'ouvrier qui ne néglige aucun de ses ouvrages , mais qui réserve des soins particuliers à ceux auxquels il veut imprimer spécialement le cachet de son génie et qui doivent mériter le nom de chefs-d'œuvre , ce Dieu infiniment sage forme avec soin le cœur de chacun de ses saints ¹ ; mais il choisit , parmi ses élus , quelques âmes privilégiées , auxquelles ils communique pour ainsi dire sans mesure , les trésors de son esprit sanctificateur ². C'est un spectacle qu'il a coutume de donner plus ou moins souvent dans chaque siècle , mais qu'il a vraiment prodigué à l'époque où saint François d'Assise parut dans le monde. Ce moyen-âge , dont un a très-souvent exagéré les malheurs sans en apprécier assez les richesses , a vu naître et briller , dans le champ de l'Eglise , les plus belles fleurs qu'il eût produites depuis les temps apostoliques. Jamais peut-être cette sainte épouse de Jésus-Christ n'avait été plus féconde que dans ces temps

¹ Qui finxit sigillatim corda eorum. PS. XXXII. 15.

² Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum. JOAN. III. 34.

malheureux, où ces ennemis n'ont pas eu honte de lui reprocher d'avoir été stérile. C'est alors en effet que parurent ces hommes admirables qui, héritiers de la foi d'Abraham, sont devenus comme lui les pères d'une nombreuse postérité et ont vu leurs enfants spirituels se multiplier comme les étoiles du firmament. Dominique et François furent les instruments dont la Providence se servit alors pour peupler l'Europe d'une famille de saints qui devaient, pendant tant de siècles, éclairer le monde par le double flambeau du bon exemple et de la prédication apostolique. Saint Dominique a trouvé de nos jours un historien vraiment digne de lui, et que son talent remarquable, sa piété et sa position personnelle rendaient plus propre qu'aucun autre à relever parmi nous l'antique gloire de ce grand serviteur de Dieu ¹. Je n'ai pas la prétention de rendre à saint François d'Assise le même service ; mais pourtant, si le Ciel daigne me venir en aide, j'ai la confiance que cet abrégé ne sera pas inutile aux âmes

¹ M. l'abbé Lacordaire, aujourd'hui enfant de saint Dominique.

pieuses auxquelles je le dédie, et qu'il contribuera en quelque chose à la gloire temporelle du saint patriarche dont j'entreprends de raconter les vertus.

Le douzième siècle allait finir quand cet enfant de bénédiction vint au monde. Il naquit à Assise en Italie, l'an 1182, sous le pontificat de Lucius III. Dieu permit que sa naissance fût environnée de circonstances qui semblaient une prophétie de l'avenir. Cet homme, dont la pauvreté chrétienne fit toujours les plus chères délices, eut le rare privilège de naître sur un peu de paille, et d'offrir dès lors en sa personne une image de ce petit enfant de Bethléhem, dont il devait plus tard copier avec tant de perfection l'entier dépouillement. Sa mère, ayant été surprise par les douleurs au milieu d'une campagne, fut transportée dans une étable voisine, où elle accoucha fort heureusement.

Ainsi les premiers regards de François tombèrent sur cet indigence si précieuse dont il devait être plus tard *le désespéré amateur*¹,

¹ Expression empruntée à Bossuet.

et dont il a pu dire ce que Job disait de la charité, qu'elle était sortie en quelque façon avec lui du sein de sa mère, et qu'ils avaient grandi tous deux ensemble dès sa plus petite enfance ¹.

Sa mère lui donna au baptême le nom de Jean, et, s'il faut en croire une tradition respectable, on y vit paraître des personnages mystérieux et inconnus, dont rien ne pouvait expliquer la présence et qui disparurent subitement après la cérémonie. On dut croire que c'était des anges revêtus d'une forme humaine, auxquels Dieu avait permis d'honorer par une présence sensible le baptême du séraphique François. Ce privilège singulier n'a rien qui doive nous étonner, si nous pensons aux faveurs merveilleuses que cet homme vraiment extraordinaire a reçues de Dieu pendant tout le cours de sa vie.

Ses parents l'élevèrent avec un soin tout particulier, cultivant à la fois son esprit et son cœur. Ses progrès dans les sciences furent

¹ Ab infantia meâ crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. JOB. xxxi. 18.

très-rapides , et comme on le destinait au commerce , on lui fit étudier plusieurs langues étrangères au moyen desquelles il devait entrer en rapport avec un plus grand nombre de commerçants. Celle qu'il apprit avec le plus de facilité fut la langue française ; son père , ravi des progrès qu'il y faisait , lui donna à cette occasion le nom de François qu'il porta toujours depuis.

On remarquait des lors en lui des sentiments nobles et élevés et un désintéressement qui allait quelquefois jusqu'à la prodigalité. Son père lui en faisait de graves reproches qui ne corrigeaient point le jeune François. Il aimait le plaisir , et , pour en acheter , les sacrifices d'argent ne lui coûtaient rien. Sa vie , sans être déréglée , était fort mondaine ; et comme il avait dans le caractère quelque chose d'aimable , de prévenant et de gracieux , il s'était fait sans peine un grand nombre d'amis qui l'entraînaient chaque jour dans de nouvelles et folles dépenses. On doit s'étonner qu'avec des habitudes si larges et une conduite si peu chrétienne dans le fond , il

ait pu éviter de tomber dans de plus grands excès ; mais Dieu , dont la miséricorde fidèle veille toujours sur ses élus , lors même qu'ils sont encore éloignés de lui , ne permit pas que cette âme précieuse fût flétrie par des vices trop dégradants , et il sut préserver de l'ignominie des passions honteuses ce vase d'élection qui devait être un jour placé si haut et environné de tant de gloire dans son Eglise.

François avait toujours eu un tendre amour pour les pauvres , et dès sa plus tendre enfance on l'avait vu s'occuper d'eux avec zèle , leur chercher des secours et se dépouiller lui-même pour leur être utile. Ce sentiment si beau ne fit que se fortifier avec le temps , et il en vint jusqu'à former la résolution de ne refuser l'aumône à aucun pauvre , surtout lorsqu'ils la lui demanderaient pour l'amour de Dieu. Ce mot avait dès lors pour lui un charme inexprimable , et il a avoué depuis que , dans le temps même où il était le plus occupé du monde et le plus étranger aux graves pensées de la foi , il se sentait tout

ému lorsqu'on prononçait devant lui ces mots :
Pour l'amour de Dieu.

Ce sentiment de piété paraît difficile à concilier avec une vie si peu chrétienne ; mais pourtant saint François n'est pas le seul en qui cette singulière alliance se soit quelquefois manifestée ; et l'on n'aura pas de peine à y croire, si l'on se rappelle, entre autres exemples, ce que saint Augustin rapporte de lui-même, que le nom de Jésus avait été si fortement imprimé dans son âme pendant son enfance, que plus tard, au milieu de ses désordres, il ne pouvait goûter un livre, quelque beau qu'il fût, si ce nom adorable ne s'y trouvait pas¹.

Cependant la Providence poursuivait son œuvre, et des événements fâcheux, ménagés par elle, détachait peu à peu de la vanité le cœur de François, sans cependant pouvoir l'arracher encore à ses habitudes mondaines et à sa vie sensuelle.

La ville d'Assise se trouvait alors en guerre : il fut captif, sans qu'on sache précisément de quelle manière il tomba dans les mains

¹ Conf.

de l'ennemi. Cette captivité passagère n'ébranla point son courage, il en soutint le poids avec un calme et une sérénité que ses compagnons d'infortune avaient peine à s'expliquer. De retour à Assise, une maladie mortelle mit ses jours en danger; ce fut pour lui une occasion précieuse de réfléchir et de prendre des résolutions utiles; mais toutes ces bonnes pensées disparurent avec l'infirmité qui les avait fait naître; et François, au sortir de cette épreuve, se retrouva le même à peu près qu'il était avant de la subir.

Ses aumônes cependant ne tarissaient point; les malheureux lui devenaient plus chers que jamais, et il apprenait peu, à peu en les assistant, à voir en eux le Dieu dont ils sont les images. Jésus-Christ commençait à lui apparaître sous les haillons obscurs de l'indigence, comme le soleil qui se montre à l'horizon sous un nuage; et les secrets de la charité chrétienne étaient insensiblement révélés à cet homme, pour qui elle devait un jour n'avoir plus de mystères.

Déjà la grâce, qui trouvait en lui une âme

plus docile , lui inspirait les sentiments d'une piété tendre et sensible, qui prenaient la place des pensées vaines et des désirs frivoles dont il avait été jusqu'alors l'esclave.

Au milieu même des sociétés les plus distrayantes , il se trouvait tout à coup sous l'impression d'un attrait céleste dont il ne pouvait en quelque sorte se défendre. Ses amis le plaisantaient sur ses distractions et cet air préoccupé, dont ils ne pouvaient soupçonner la cause, et ils lui demandaient en riant s'il songeait à une épouse : « Mon choix est tout fait , répondit-il alors , mais l'épouse que je prendrai est incomparable, et je ne crois pas qu'il y en est une semblable au monde. » Il désignait la pauvreté, dont les charmes dès lors captivaient son cœur et avec laquelle il fit plus tard une alliance étroite et indissoluble.

On sent qu'avec de pareilles pensées , François devenait de jour en jour moins propre aux soins du commerce et aux embarras des affaires. Il résolut donc de s'en décharger entièrement et de suivre la vocation nouvelle

que l'instinct de la grâce venait d'ouvrir devant lui ; et à mesure qu'il renonçait plus complètement au monde , son âme s'enflammait d'avantage de l'amour de son Dieu et du désir de la céleste patrie. Persuadé que les premiers exercices d'une âme qui inspire à la perfection doivent être de mortifier ses passions et de triompher de ses répugnances , il s'appliqua avec un soin extrême à ce nouveau genre de combat. Le Ciel lui fournit alors une belle occasion de se vaincre lui-même.

Il rencontra un jour , dans la plaine d'Assise , un lépreux qui venait droit à lui. Son premier mouvement fut de se détourner pour échapper à une entrevue dont il ne pouvait soutenir l'horreur ; mais bientôt la grâce triomphant de la nature , il eut honte de sa faiblesse. Il s'approcha du malheureux , auquel il prodigua les témoignages de la plus tendre compassion , et alla même jusqu'à le baiser avec un religieux respect. Quand on débute ainsi dans la route de la perfection , on peut espérer d'en reculer bien loin les limites.

François s'estima si heureux de cet essai ,

qu'il voulut continuer un exercice de charité dans lequel sa foi et sa piété lui faisaient trouver de véritable délices ; il se mit donc à fréquenter les hôpitaux , et l'on vit ce riche marchand d'Assise mendier comme une faveur la permission de prodiguer ses soins aux pauvres lépreux qui s'y trouvaient réunis. La vue du triste état de leur corps le faisait réfléchir profondément sur les misères de son âme , et il aimait surtout à méditer, en les soignant , sur la bonté infinie du Dieu qui a bien voulu prendre sur lui toutes nos misères ¹, et qu'Isaïe nous représente comme un homme de douleurs , connaissant l'infirmité, en qui il n'y a rien de sain , de la plante des pieds au sommet de la tête ².

Mais ces pratiques de charité, qui chez d'autres auraient été le fruit d'une vertu consommée, n'étaient pour François que comme les premiers essais de la perfection dont il s'était formé une bien plus haute idée.

¹ *Ægrotationes nostras portavit.* MATTH. VIII. 17.

² *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* ISAÏ. I. 6.

Résolu de ne rien épargner pour l'acquérir et de se rapprocher autant qu'il lui serait possible de la sainteté de Dieu qui nous a été donné pour modèle ¹, il crut qu'un pèlerinage au tombeau des Apôtres, dans la capitale du monde chrétien, serait pour lui une source de grâces nouvelles et puissantes qui contribueraient efficacement à le sanctifier.

Rome n'était pas fort éloignée de lui, et il avait pour s'y rendre beaucoup moins de chemin à faire que saint Dominique, son illustre contemporain, qui trouva cependant le moyen de renouveler jusqu'à six fois ce pieux et intéressant voyage. C'était alors un besoin pour ces cœurs tout pleins d'une foi vive et tendre d'aller déposer un hommage aux pieds du chef souverain de l'Eglise, et de couvrir de baisers le tombeau où sont renfermés les restes des Apôtres qui dorment dans la ville éternelle.

Persuadés avec raison que la terre où se sont opérés les principaux mystères de la re-

¹ Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.
MATTH. V. 48

ligion, est plus sainte que les autres ¹, et que le souvenir du courage héroïque des martyrs est bien plus vif et plus pénétrant dans les lieux mêmes qu'ils ont arrosés de leur sang, les pieux fidèles se faisaient un bonheur d'entretenir ces courses lointaines qui devaient leur procurer tant de consolations et de secours.

L'Eglise, toujours attentive aux besoins de ses enfants, favorisait alors ces pèlerinages qui entraient dans les goûts du moment et qui ouvraient aux peuples chrétiens une large source d'édification. Il est vrai qu'on en a grandement abusé, comme on abuse ordinairement des meilleures choses ; mais cela n'empêchera jamais, aux esprits droits et libres de préventions, de reconnaître tout ce qu'il y avait de précieux dans cette institution ; car, indépendamment des secours qu'elle offrait à une piété tendre et éclairée, ne peut-on pas dire aussi qu'elle était favorable aux intérêts temporels du moment ? Aujourd'hui que les communications sont devenues si ra-

¹ Locus enim in quo stas, terra sancta est. EXOD. III. 5.

pides, si mûres et si multipliées, nous oublions qu'à cette époque où la barbarie régnait encore, il eût été presque impossible de traverser en sûreté de vastes provinces, si l'institution des pèlerinages n'eût rendu sacrée la personne des voyageurs.

Sous cet habit vénéré, ils étaient sûrs de rencontrer partout une hospitalité généreuse et une puissante protection. Ainsi l'Eglise favorisait de tout son pouvoir les relations nécessaires au bien de la société; et son intervention salubre, loin de retarder les progrès de l'industrie, leur procurait un développement qu'ils n'auraient pas eu sans elle. Oui, les pèlerinages ont été comme la civilisation du moyen-âge, et c'est une vérité trop peu connue, qu'il n'est pas inutile de livrer à la méditation de tous ceux qui seraient tentés de sourire de pitié quand on parle des pèlerinages, si communs autrefois, si rares aujourd'hui.

Arrivé dans la capitale du monde chrétien, François alla droit au tombeau des saints Apôtres, où il répandit son cœur et ses larmes,

demandant avec ardeur une étincelle de cet esprit de ferveur et de zèle qui avait embrasé ces deux illustres prédicateurs de la religion chrétienne.

Au sortir de ce temple, il rencontra un pauvre dont les habits étaient sales et déchirés, et il s'entretint longtemps avec lui, au milieu de la place publique. « Eh Dieu ! s'écrie ici Bossuet ¹, qu'a de commun le négociant avec cette sorte de gens ? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme ? Ah ! l'admirable trafic, le riche et précieux échange ! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien ; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange, d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paraît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnaître sous son habit de bourgeois.

» Et, dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il était plus abject, il s'en retourne à l'église de Dieu, à la mémoire des apôtres saints Pierre et Paul, ces

¹ Panégyrique de saint François d'Assise.

deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux. Là, sans considérer qu'il pourrait être aisément connu, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle son Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ah! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique!... »

Telle était la conduite de François, alors que, selon la remarque de saint Bonaventure, il n'avait encore eu que l'Esprit-Saint pour maître. Se promenant un jour aux environs d'Assise, près de la vieille église de Saint-Damien, qui n'offrait plus à la piété des fidèles que les derniers restes d'un édifice ruiné, il se sentit pressé d'y entrer pour faire sa prière.

Là , prosterné humblement devant Dieu , et les regards fixés sur le crucifix , il déchargeait son cœur par les effusions de la plus tendre piété , lorsque tout-à-coup une voix mystérieuse vint frapper ses oreilles , et lui fit entendre ces mots : « François , va , répare ma maison que tu vois tomber en ruines. » Quel était le sens de cette parole ? On pourrait difficilement le préciser.

Etait-ce l'Eglise que Jésus-Christ a acquise au prix de son sang , dont cet homme apostolique devait être un des plus fermes appuis dans ces temps malheureux , et dont il devait , par ses prédications et ses exemples , corriger les membres défectueux ? Etait-ce simplement l'église de Saint-Damien que Dieu lui ordonnait de rebâtir et de restaurer ? C'est le secret du ciel. Mais de quelque manière qu'on entendait cet ordre , il est certain que François fut fidèle à l'exécuter.

Il mit de suite la main à l'œuvre en faveur de la pauvre église de Saint-Damien ; et pour se créer des ressources , il alla vendre , à la foire de Soligny , quelques étoffes prises dans

la maison de son père , et le cheval sur lequel il avait fait le voyage. François avait alors vingt-cinq ans , et il était depuis longtemps associé au commerce de son père ; il est donc probable qu'il ne crut pas faire un vol , mais simplement user de son droit , en vendant des objets qui , selon toute apparence , devaient lui appartenir.

Son père , néanmoins , entra dans une grande colère à cette nouvelle ; et pour ne pas être victime de son indignation , François prit la fuite , et demeura longtemps caché dans une profonde retraite. Mais , se reprochant enfin sa timidité , il reparut à Assise , où il eut à essuyer les mépris de ses concitoyens , qui le regardaient comme un insensé et le traitaient publiquement comme tel. On lui jetait des pierres , et on le poursuivait partout avec de grandes huées.

François s'estimait heureux de ce nouveau trait de ressemblance avec son Sauveur rassasié d'opprobres , et il buvait en silence le calice amer qui lui était offert par la Providence. Mais son père , irrité d'une conduite qui ,

à ses yeux , était un véritable déshonneur, fit saisir François et l'enferma dans un cachot. Il en sortit bientôt après , par les soins de sa pieuse mère, qui s'efforçait de lui adoucir les rigueurs de cette persécution , et il profita de sa liberté pour retourner à l'église de Saint-Damien. Son père , ayant appris son évasion , entra en fureur, et porta sa plainte aux juges de la ville, qui lui conseillèrent de s'adresser à l'évêque , dont la médiation paternelle pourrait terminer plus heureusement cette affaire.

En effet la cause ayant été portée au tribunal de l'évêque d'Assise, François et son père y comparurent pour défendre respectivement leurs droits ; et voici comme l'éloquent panégyriste de saint François ¹ rend compte de cet étrange procès.

« Le père accusait son fils d'être le plus excessif en dépenses qui fût dans tout le pays. Il ne saurait, dit-il, refuser un pauvre. Il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses ; il vend toutes mes marchandises et leur en distribue le prix.

¹ Bossuet , déjà cité plus haut.

» Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle ? O Dieu éternel , que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs quand ils se laissent conduire par votre Esprit-Saint ! « Tenez , dit François animé d'un instinct céleste, tenez , ô mon père , je vous donne plus que vous ne voulez ; » et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuivit-il, je vous avais appelé mon père , maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment et avec une confiance plus pleine, Notre Père qui êtes aux cieux. »

Quelle éloquence assez forte , quels raisonnements assez magnifiques pourraient ici égaler la majesté de cette parole ! O la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand ! Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée , en laquelle il a mis son trésor ; plus on lui ôte , plus on l'enrichit. Il a trouvé un père qui ne l'empêchera pas de donner ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains , ni ce qu'il pourra obtenir

de la charité des fidèles. Heureux de n'avoir plus rien dans le siècle ! son habit même lui venait d'aumône. Heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu et de n'attendre rien que de lui ! Grâce à la miséricorde divine , il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu¹, toute sa nourriture est de faire sa volonté. »

Ainsi débarrassé du fardeau de ses richesses, François courut chercher dans la solitude le calme et le repos extérieur qu'il ne pouvait trouver au sein des villes. Arrêté en chemin par une bande de voleurs , il leur fit entendre qu'ils étaient venus trop tard, et que ses biens étaient en sûreté dans les mains de Dieu , où la rouille et les voleurs ne pourraient les atteindre. Les brigands irrités se saisirent de François , et après l'avoir cruellement battu , ils le jetèrent dans une fosse pleine de neige , où il se mit à bénir Dieu et à chanter ses louanges , comme il aurait pu le faire dans un lieu commode et agréable.

S'étant présenté à la porte d'un monastère qu'il trouva sur sa route , il y fut reçu comme un mendiant , et on l'employa pendant quel-

ques jours aux plus vils offices de la cuisine. Il n'abandonna cette position humiliante que pour en chercher une plus désagréable encore. Le soin des lépreux semblait être son exercice de prédilection ; il revint donc encore les trouver au fond des hôpitaux , où il leur rendait les services les plus dégoûtants et les plus dangereux. Il n'est pas étonnant que pour récompenser son zèle , Dieu lui ait accordé dès lors le don des miracles ; il guérit plusieurs malades , au rapport de saint Bonaventure lui-même. Lorsqu'il trouvait sur eux des plaies profondes et hideuses , il avait coutume de les baiser respectueusement ; et , plus d'une fois , Dieu attacha une vertu miraculeuse à cet acte héroïque de François. « Je ne sais , dit là-dessus saint Bonaventure , ce qu'on doit le plus admirer , ou un tel baiser ou une telle guérison.

Quoique livré à ces exercices de charité , François ne perdait pas de vue le projet qu'il avait conçu de restaurer l'église de Saint-Damien. Il allait donc de porte en porte , et sur la place publique , plaider en faveur de cette

œuvre si chère à son cœur, et il ne recueillait fort souvent que des railleries et des injures ; mais son zèle n'était pas de nature à reculer devant ces obstacles. Il revenait sans cesse à la charge , prenant les opprobres pour lui , et les aumônes pour sa chère église. Les personnes pieuses ne pouvaient tenir contre un spectacle si attendrissant ; la patience et la douceur inaltérable de François , au milieu des traitements indignes dont il était l'objet, lui gagnaient une infinité de cœurs. Les dons se multipliaient de jour en jour , et l'église sortait peu à peu de ses ruines. Le nouvel Esdras ne se contentait pas d'encourager les ouvriers par ses puissantes exhortations, lui-même partageait leurs travaux, et on l'a vu plus d'une fois porter les pierres et le ciment, quoique son corps, fatigué par la pénitence , et fort mal nourri, ne se prêtât qu'avec peine à ce rude exercice. On sent tout ce que le père de François devait éprouver de pénible , en voyant descendre son fils à la condition des manœuvres, et se ravalier ainsi aux yeux d'un monde pour qui la sainte folie de la croix est le plus grand de

tous les mystères. Mais les pensées de François n'étaient plus celles de la chair et du sang ; cet homme de foi s'estimait plus heureux de relever les murs d'une église que d'habiter lui-même un riche palais. D'ailleurs sa conduite extraordinaire était l'effet d'une vocation spéciale , et ne devait point être jugée d'après la marche ordinaire de la Providence.

Il était facile de voir que Dieu avait ouvert sous les pas de son serviteur une route qui ne peut pas être celle de tous , et qu'il voulait montrer en lui les dernières limites de l'humilité et de la pauvreté chrétienne. François semblait avoir pris pour devise cette parole profonde de saint Paul ; « Si quelqu'un parmi nous prétend à la véritable sagesse , qu'il soit fou afin d'être sage ¹. » Cette maxime appartient sans doute à tous les chrétiens , dans quelque état qu'ils se trouvent , puisqu'il est vrai que l'humilité , la foi et la croix , où la sagesse de Dieu reluit avec tant d'éclat , sont comme une folie aux yeux du monde , et qu'il faut

¹ Si quis videtur inter vos sapiens esse , stultus fiat , ut sit sapiens. 1. Cor. III. 18.

qu'un véritable disciple de l'Evangile se prépare à recueillir le mépris des incrédules, et à subir, comme dit Tertullien, le déshonneur nécessaire de notre foi¹. Mais ce n'était pas assez pour François de glaner en quelque sorte dans le champ des opprobres, il voulut y moissonner à pleines mains. « La voilà, s'écrie à cette occasion Bossuet, la voilà, chrétiens, cette illustre, généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà cette belle folie qui doit être le seul ornement du panégyrique de François, et qui fera aujourd'hui tout son éloge. Pour cela vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs; ils sont un Evangile vivant. L'Evangile qui est écrit dans nos livres, et celui que

¹ Necessarium fidei dedecus. (De carne Christi. n. 5.)

le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, et qu'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaît également à la fausse prudence du monde. »

Un jour que François priait dans une église où la rigueur de la saison l'obligeait à trembler de froid sous le pauvre habit d'ermite dont il était couvert, son frère unique, jeune homme plein d'orgueil et esclave du plaisir, lui envoya demander par moquerie s'il voulait lui vendre une goutte de sueur. « Allez dire à mon frère, reprit François en souriant, que ma sueur ne m'appartient plus, car je l'ai vendue à Jésus-Christ qui me l'a payée bien cher. »

Une conduite si édifiante valut à notre saint l'admiration et l'estime de toutes les personnes sensées qui pouvaient l'apprécier ; il se servit de leur bienveillant concours pour achever son œuvre, en mettant la dernière main à l'église qu'il avait commencé à rebâtir. Ce premier succès lui devint un encouragement pour de nouvelles entreprises. Cet homme, à qui la beauté de la maison

de Dieu n'était pas moins chère qu'au roi-prophète ¹, ne pouvait voir les ruines d'un temple sans les arroser de ses larmes et sans chercher les moyens de les réparer. L'église de Saint-Pierre, située à une assez forte distance de la ville, attira les regards de François. Il osa entreprendre de faire pour elle ce qui déjà lui avait si bien réussi pour Saint-Damien. D'abondantes aumônes lui arrivèrent de toutes parts; et son œuvre marcha si rapidement, qu'il put bientôt passer à une troisième église, celle de Sainte-Marie-des-Anges, qui devint si célèbre plus tard par l'indulgence dite de Portiuncule ². Ainsi, selon la remarque de saint Bonaventure, François, par l'érection de ces trois églises, semblait préluder à la fondation des trois ordres religieux dont il devait dans la suite enrichir le monde chrétien. L'é-

¹ Dilexi decorem domûs tuæ. PSAL. XXV. 8.

² Portiuncule était le nom d'un terrain sur lequel cette petite église se trouvait bâtie, et on disait alors l'église de *Portiuncule*, comme on dit aujourd'hui l'*indulgence de Portiuncule*, pour désigner l'indulgence qui se gagne dans l'église de Notre-Dame-des-Anges à Portiuncule.

glise de Notre-Dame-des-Anges fut celle qu'il affectionna toujours le plus ; il la choisit pour en faire sa demeure habituelle , et l'on assure qu'il y eut avec les anges des communications fréquentes et merveilleuses qui ont fait donner à l'église de Portiuncule le nom qu'elle porte aujourd'hui.

Un jour qu'il y entendait la messe avec beaucoup de dévotion , il fut frappé de ces paroles de l'Evangile , qui arrivèrent à son cœur comme un avertissement du ciel : « Ne portez ni or , ni argent , ni sac , ni deux vêtements , ni souliers , ni bâton ¹. » Cette prescription de Notre-Seigneur à ses apôtres , qui répondait si bien aux désirs de François , fut pour lui comme un trait de lumière. Docile à la grâce , il prit le parti d'obéir sur-le-champ à l'ordre du Ciel , comme autrefois saint Antoine , ayant entendu par hasard dans une église cette parole du Sauveur : « Si vous voulez être parfait , allez , vendez tout ce que vous avez , et le donnez aux pauvres , » s'empressa de mettre ce conseil en pratique , et

¹ Matth. x. 9.

de tendre à la perfection par le généreux mépris de tous les biens d'ici bas.

Notre saint, trouvant encore trop douce la vie pénitente qu'il menait depuis quelques années, résolut d'adopter pour son vêtement ce qu'il pourrait y avoir de plus vil, de plus rude et de plus propre à lui attirer le mépris du monde, dont il était pour ainsi dire affamé. A l'exemple des anciens prophètes, dont saint Paul, dans son épître aux Hébreux, raconte les austérités et les privations de tout genre, François crut que c'était assez d'un sac auquel on pouvait bien donner le nom de cilice, pour se couvrir et se défendre des injures de l'air. Dans la suite, il y ajouta un petit manteau. On regarde généralement cette démarche de notre saint comme la première pierre de l'édifice spirituelle qu'il devait plus tard élever si haut. Cette première prise d'habit donna naissance à l'ordre des Mineurs, dont le berceau se trouve ainsi placé dans l'an 1208.

CHAPITRE II

Son zèle pour le salut des âmes. — Il se prépare au ministère apostolique par de ferventes prières. — La Providence lui adresse des collaborateurs. — Sages conseils qu'il leur donne. — Comment on doit se comporter au milieu des honneurs, et quels sont les vrais principes de l'humilité chrétienne. — François compose une règle. — Il va la faire approuver par le souverain pontife Innocent III. — Discours que lui tient notre saint. — Sa règle est approuvée de vive voix. — Il retourne à Assise. — On lui fait don de la petite église de Notre-Dame-des-Anges. — Il y établit sa demeure.

Jusqu'à ce moment, François s'était surtout occupé du soulagement des infirmités corporelles de ses frères. Depuis sa prise d'habit, le zèle du salut des âmes devint sa principale et presque unique affaire. Le Ciel, qui le destinait à être le père d'un si grand nombre d'ouvriers évangéliques, versa dans son âme cette ardeur céleste qui fait les apôtres

et qui change par eux la face de la terre. François ne respirait plus que pour gagner des cœurs à Jésus-Christ. Il était particulièrement touché du triste état de ces personnes pauvres et ignorantes qui languissent dans les ténèbres faute d'instruction, et qui ne sont assises à l'ombre de la mort que parce qu'on néglige de leur montrer le soleil de la vérité. Plein de cette pensée, que Dieu veut le salut de tous ¹, et que les âmes les plus simples ne sont pas moins précieuses devant lui que celles des savants et des riches de la terre, il résolut de se dévouer tout entier à leur rompre le pain de la divine parole. L'Esprit-Saint, dont il était rempli, lui avait fait comprendre cette vérité trop peu connue, que la grâce n'est ordinairement prodiguée qu'à ceux qui cherchent Dieu autant pour les autres que pour eux-mêmes, et qui en approchant de lui, voudraient y entraîner le genre humain tout entier ². Tel est, en effet, le beau

¹ Omnes homines vult salvos fieri. 1. TIM. II. 4.

² Tunc enim adest Deus, si societatis humanæ, in eum tendentibus cura sit. S. AUG. *De utilitate credendi*. II. XXIV.

caractère de la charité chrétienne, de tendre la main aux faibles, et de s'abaisser pour recueillir les petits et les simples.

L'homme égoïste, l'apôtre de la vanité, se met peu en peine de la multitude ignorante ; et semblable, dit saint Augustin, à ce nageur qui après avoir traversé un fleuve, voudrait rompre comme inutile le pont qui sert de passage à la foule, il ne songe qu'à profiter des lumières de son esprit pour chercher le bonheur, sans s'occuper de le procurer aux autres. Et pourtant il y a derrière lui un nombre infini de personnes qui, n'ayant pas la même élévation et la même force dans les pensées, auraient besoin qu'on les conduisit à Dieu par une route simple et facile. L'apôtre de la vérité, au contraire, l'humble ministre de l'Evangile, s'occupe des derniers d'entre les frères avec autant de soin que de lui-même ; il leur ménage des secours proportionnés à leur faiblesse ; il entre dans les desseins de Dieu, dont la Providence paternelle a bien voulu établir une route sûre et commode pour arriver à lui, c'est-à-dire la

foi et la soumission à l'autorité de l'Eglise; dispensant ainsi la foule ignorante des pénibles recherches dont elle ne serait pas capable ¹. Cette belle et profonde doctrine de saint Augustin, François l'avait apprise à l'école du Saint-Esprit. Aussi était-il enflammé d'un ardent désir d'évangéliser les pauvres et de leur révéler dans des instructions familières et touchantes les secrets de la sagesse qui conduit à Dieu.

Persuadé qu'un apôtre de l'Evangile doit être avant tout un homme d'oraison, et qu'on réussit mal à parler de Dieu aux hommes, si l'on n'a longtemps parlé des hommes à Dieu, notre saint puisait dans la prière des forces et une onction qu'elle seule peut donner. Il aimait surtout à méditer la passion de Notre-Seigneur, dont le souvenir lui arrachait de douces larmes et lui inspirait une confiance sans bornes, pour prêcher la pénitence aux pécheurs. Ce souvenir des souffrances d'un Dieu fait homme devrait être, selon la belle expression de saint Pierre, comme l'armure

¹ Voyez le beau livre *De l'utilité de la foi*, par saint Augustin.

de tous les chrétiens ¹, mais surtout celle des prêtres spécialement destinés à combattre l'enfer et à établir le règne de Dieu dans le monde. Voici de quelle manière s'exprimait à ce sujet un saint docteur ² dont l'âme ardente et sensible aimait surtout à se reposer dans la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu. « La passion de Jésus-Christ, que l'Eglise nous représente tous les ans, nous touche et nous attendrit comme si nous le voyions lui-même attaché à la croix. Il n'y a que les impies qui puissent y être insensibles.... Pour moi, mes frères, je veux gémir avec vous sur ce grand spectacle : voici le temps de pleurer, de se reconnaître criminel et de demander miséricorde. Qui de nous serait capable de verser des larmes aussi abondantes qu'en mérite un si grand et si digne sujet de douleur ³. » Il n'est pas un chrétien qui ne dût souscrire de bon cœur à ces admirables paroles de saint Augustin.

¹ Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini. 1. PETR. IV. 1.

² Saint Augustin.

L'exemple de François n'était pas stérile ; autour de lui venaient se ranger peu à peu des hommes apostoliques , jaloux de marcher après lui à la conquête des âmes , sous l'étendard de la sainte pauvreté. Le premier fut Bernard Quintavalle , riche habitant d'Assise , qui fit volontiers le sacrifice de tous ses biens , pour acheter cette perle précieuse de l'Evangile dont François lui avait démontré l'excellence. Son exemple entraîna Pierre de Catane , chanoine de l'église de Saint-Rufin , qui reçut l'habit des mains du saint fondateur le même jour que Bernard. Bientôt après on vit se joindre à eux un homme dont le nom devait être plus tard fort célèbre dans l'ordre , le frère Gilles , homme plein de l'esprit de Dieu , et dont saint Bonaventure fait un éloge qui ne laisse aucun doute sur l'éminence de sa vertu. Cette petite société naissante était alors pour la ville d'Assise , ce que Notre-Seigneur avait été pour Jérusalem , un signe de contradiction ¹. On entendait porter les jugements les plus opposés ;

¹ In signum cui contradicetur. LUC. XI. 34.

leur conduite extraordinaire était louée par les uns, et singulièrement blâmée par d'autres; on passait même quelquefois des mépris aux injures, et des railleries aux mauvais traitements. Mais rien ne pouvait triompher de leur inaltérable douceur; cette persécution leur était bien moins sensible que ne le fut la conduite d'un des membres de leur ordre, nommé Jean de Capella, qui, après avoir bien commencé, eut le malheur de regarder en arrière, abandonna la religion et se pendit de désespoir. Il semble que Dieu permit ce malheur pour donner à François un nouveau trait de ressemblance avec Jésus-Christ : il fallait qu'il eût aussi un Judas parmi ses disciples.

Rien n'égalait l'amour que François faisait paraître pour la pauvreté; il la recommandait sans cesse à ses humbles collaborateurs, dont les dispositions à cet égard ne lui laissaient rien à désirer. Il s'était retiré avec eux dans un ermitage abandonné, au fond de la vallée de Riéti; c'est là qu'il se retirait le soir après avoir passé le jour à évangéliser

les contrées environnantes. A l'exemple du Sauveur, il consacrait à la prière une partie des nuits¹, et c'est dans le délicieux repos de l'oraison qu'il ranimait ses forces épuisées. On ne saurait dire toutes les faveurs qu'il reçut de Dieu dans cette retraite, où il échappait à la vue des créatures pour se plonger dans de longs et délicieux entretiens avec le Créateur ; il eut même des vues prophétiques sur l'agrandissement futur de son ordre, et des lumières, qu'il communiqua à ses disciples pour les encourager et les consoler.

Leur piété éminente était, pour le pays qu'ils habitaient, une source abondante d'édification, et ils répandaient bien loin autour d'eux cette bonne odeur de Jésus-Christ dont parlait saint Paul², et qui est la plus éloquente comme la plus efficace de toutes les prédications. Les voyant affermis dans leur vocation et à l'épreuve des persécutions et des travaux les plus rudes, il leur déclara le projet qu'il avait formé de les envoyer vers les quatre

¹ Erat pernoctans in oratione Del. LUC. VI. 12.

² Christi bonus odor sumus. 2. COR. XI. 15.

parties du monde, continuer la mission des apôtres, et pour les préparer à cette œuvre immense, il leur donna des instructions où respirent à la fois une haute prudence et un zèle ardent. Les voici telles que nous les ont transmises ses disciples eux-mêmes, qui les avaient recueillies de sa bouche.

« Considérons, mes chers frères, quelle est notre vocation. Ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde, c'est encore pour le salut de beaucoup d'autres ; c'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par exemple que par parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissions méprisables et insensés ; mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que Notre-Seigneur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous-bien, après avoir tout quitté, de perdre le royaume des cieux pour un léger intérêt. Si nous trouvons de l'argent quelque part, n'en faisons pas plus d'estime que de la poussière sur laquelle nous marchons. Ne jugeons

point et ne méprisons point les riches qui vivent dans la mollesse et portent des ornements de vanité ; Dieu est leur Seigneur comme le notre ; il peut les appeler et les justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et comme nos maîtres. Ils sont nos frères , parce que nous avons tous le même Créateur , et ils sont nos maîtres , en ce qu'ils aident les gens de bien par les secours qu'ils leur donnent.

» Allez donc annoncer aux hommes la pénitence pour la rémission des péchés et la paix. Vous trouverez des fidèles doux et honnêtes qui vous recevront avec joie et vous écouteront volontiers ; d'autres , au contraire, gens sans religion , orgueilleux et violents , vous blâmeront et se déclareront contre vous. Mettez-vous bien dans l'esprit de supporter tout avec une humble patience ; mais que rien ne vous intimide. Dans peu de temps , beaucoup de sages et de nobles viendront se joindre à vous , pour prêcher aux rois , aux princes et aux peuples. Soyez donc patients dans les tribulations , fervents dans la prière , courageux dans le travail. Ayez de la modes-

tie dans vos paroles , de la gravité dans vos mœurs , et de la reconnaissance du bien qu'on vous fera ; le royaume de Dieu , qui est éternel , sera votre récompense. Je prie le seul et unique Dieu , qui vit et règne en trois personnes , de nous l'accorder , comme sans doute il nous l'accordera si nous sommes fidèles à nous acquitter de ce que nous lui avons promis volontairement. »

Il compléta ces instructions si sages en leur donnant des avis qui devaient régler jusqu'aux moindres choses dans le détail de leur conduite , et ils s'y conformèrent toujours avec une obéissance filiale. Partout où ils rencontraient une église , ils s'y prosternaient pour demander à Dieu le secours de sa grâce. Dès qu'une personne se présentait à eux , ils lui souhaitaient intérieurement la paix ; excellente pratique , recommandée par Notre-Seigneur à ses apôtres , et dont il donna lui-même l'exemple lorsqu'il leur apparut après sa résurrection ¹. Quand on les interrogeait sur leur pays , leur profession , ils se contentaient

¹ Pax vobis. JOAN. XX. 21.

de répondre : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise. » Et par cette modestie dans la conduite et dans les paroles , ils gagnaient tous les cœurs.

Cependant cette petite société , qui n'avait eu d'abord que de faibles apparences et qui semblait bâtie sur le néant , grandissait tous les jours , et l'on voyait arriver autour de François de nouveaux et zélés coopérateurs qui venaient étudier à son école la science de la conversion des âmes. Il eût été difficile de rencontrer alors un maître plus habile , et dont la conduite retraçât mieux celle du souverain Maître , dont il est écrit que ses exemples précéderent toujours ses leçons , et qu'il commença par pratiquer le premier ce qu'il enseignait aux autres¹. C'était une douce jouissance pour le cœur de François de voir réunis autour de lui ces chers coopérateurs , et d'entendre de leur bouche le récit des merveilles que Dieu avait opérées par leur ministère.

Persuadés que s'il est bon de cacher le secret des rois , il est glorieux et utile de publier

¹ Cœpit Jesus facere et docere. Act. 1. 1.

les œuvres de Dieu ¹. Ils aimaient à rappeler le souvenir de ce que le Seigneur avait fait par eux , afin de s'encourager à le bénir et à le mieux servir encore. En cela ils ne faisaient qu'imiter la conduite des premiers apôtres , qui , au rapport de saint Luc , ne manquaient jamais de raconter aux fidèles , qui en étaient singulièrement édifiés , non pas ce qu'ils avaient fait eux-mêmes , mais ce que la grâce toute-puissante du Seigneur avait fait par leur ministère ². Si les hommes apostoliques doivent craindre cette vaine complaisance qui fait qu'on se nourrit en secret du souvenir de ses propres succès , et qu'on prend pour soi la gloire qui n'est due qu'à Dieu , ne doivent-ils pas craindre aussi de tomber dans l'ingratitude en négligeant de bénir Dieu des dons qu'il leur accorde , et ne devraient-ils pas associer à leur reconnaissance les âmes fidèles , auxquelles il est quelquefois si utile d'apercevoir le bien que font les ministres de l'Évangile?

¹ Sacramentum regis abscondere bonum est : opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est. TOB. XII. 7.

² Voyez les Actes des Apôtres, xv et ailleurs.

Personne, sans doute, ne chérissait l'humilité chrétienne plus que François d'Assise; personne plus que lui ne voulait laisser ignorer à sa main gauche ce que faisait sa droite ¹. Mais il savait en même temps que notre lumière doit luire devant les hommes, afin que, voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient notre Père qui est au ciel. ². Et voilà pourquoi ce saint patriarche invitait ses frères à se communiquer mutuellement ces pieux secrets, dont l'utilité doit être pour nous, et la gloire pour Dieu.

C'est par le même principe que François se dirigeait encore dans les circonstances délicates où il recevait des témoignages d'estime et d'honneur, bien capables de fatiguer sa modestie. Mille fois, dans le cours de sa vie, il se trouva exposé à cette épreuve, la plus terrible peut-être pour un vrai serviteur de Dieu. Il ne s'en troublait nullement; et quand il lui était impossible d'éviter par la fuite les hon-

¹ Matth. vi. 3.

² Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent (non vos, ajoute saint Augustin, sed) Patrem vestrum qui in coelis est. MATTH. v. 16.

neurs qu'on rendait à sa vertu, il se contentait de descendre bien bas dans la connaissance de lui-même, et de méditer paisiblement sur la passion de Jésus-Christ.

Un jour qu'on lui faisait de très-grands honneurs, son compagnon, s'apercevant qu'il ne témoignait aucune répugnance à les recevoir, lui en marqua son étonnement et lui dit : « Mon père, est-ce que vous ne voyez pas ce qu'on vous fait ? Bien loin de rejeter ces applaudissements des hommes, ainsi que l'humilité chrétienne le demande, il semble que vous les receviez avec complaisance. Y a-t-il rien cependant qu'un serviteur de Dieu doive fuir davantage ? » Voici la réponse que lui fit le saint homme : « Mon frère, quoiqu'il vous paraisse qu'on me rende de grands honneurs, sachez néanmoins que je les compte pour rien en comparaison de ceux qui devraient m'être rendus. »

Le compagnon se trouva entièrement surpris et presque scandalisé de ces paroles ; mais pour ne point exposer sa faiblesse, François ajouta : « Rendez-vous attentif à ceci,

et comprenez-le bien. Je renvoie à Dieu tout l'honneur qu'on me fait , je ne m'en attribue et ne m'en approprie rien. Au contraire , je me tiens dans la boue de ma bassesse , et je m'y enfonce de plus en plus. Je me compare à ces figures de pierre ou de bois , pour lesquelles on a du respect ; elles n'en sentent et n'en retiennent rien , il revient tout entier à ce qu'elles représentent : elles demeurent toujours la même matière. Or, quand les hommes reconnaissent et honorent Dieu dans ses créatures , comme ils font en moi qui suis la plus vile de toutes , ce n'est pas un petit profit pour leurs âmes. »

Voilà le degré le plus sublime de l'humilité chrétienne : vertu qui ne consiste pas , ainsi qu'on le pense trop souvent , à ignorer les avantages que nous possédons et les grâces que Dieu a mises en nous , mais bien à reconnaître que tout cela vient de lui , et à faire en sorte que toute la gloire lui en retourne. Notre-Seigneur Jésus-Christ , le modèle par excellence de la perfection

chrétienne , ne pouvait ignorer les dons qui étaient en lui , et il ne les cachait pas toujours aux autres. Cependant il pratiquait l'humilité au plus haut degré , en regardant les trésors cachés dans son humanité , comme un présent de son Père céleste , et ne cherchant pas sa propre gloire¹ , en souffrant volontiers de se voir exposé aux humiliations les plus ignominieuses , lorsque les desseins de la Providence l'exigeaient , et en recevant avec la même soumission des honneurs tels que ceux qui lui furent rendus à son entrée dans Jérusalem.

C'est ainsi que les saints ont toujours compris l'humilité , parce que tous ont étudié à l'école de l'Esprit de vérité , qui donne sur chaque chose les idées les plus justes et les plus exactes. Qu'on lise la belle lettre de saint Augustin à l'évêque Aurèle sur ce sujet , on sera frappé de la solidité de ses réflexions , et l'on y trouvera le secret de la conduite que nous voyons tenir à l'humble François.

¹ Ego non quero gloriam meam. JOAN. VIII. 50.

D'après ce grand docteur , il ne faut ni reehercher avec empressement les témoignages d'honneur, ni les repousser tous avec opiniâtreté et mépris : « La simplicité ecclésiastique , ajoute-t-il , se montre un exemple de patience et d'humilité , en recevant toujours moins qu'on ne lui offre ; mais quoiqu'elle n'accepte jamais le tout , elle a la prudence de ne point tout refuser , car il est des âmes auxquelles les ministres de la religion ne pourraient se rendre utiles , s'ils ne jouissaient dans le monde de quelque considération¹. » Il serait difficile de rien imaginer de plus sage que cette règle , et de plus propre à diriger la conduite des ministres de Celui qui a dit : « Quand on vous reçoit , c'est moi-même qu'on reçoit². »

Les développements que prenait l'ordre institué par François , et le grand nombre de ceux qui demandaient à y être admis , lui

¹ *Seipsum præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum , minus sibi assumendo quam offertur ; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec nihil accipiendo.... Propter eos accipiatur quibus consulere non potest , si nimia dejectione vilesceat.*
AD AUREL. EPIS. XXII.

² Matth. x. 40.

firent comprendre que le moment était venu de donner une forme plus solide à son œuvre , et d'adopter une règle dont toutes les prescriptions tendissent au but qu'il s'était proposé dès le commencement.

Il s'en ouvrit à ses frères , et les invita à recourir au souverain pontife , pour apprendre de lui la marche qu'il devait suivre , et s'éclairer des conseils de celui que Dieu a spécialement placé pour être la lumière des peuples ¹. Tous applaudirent à cette proposition, et il fut convenu que François composerait une règle , et que tous ensemble iraient la déposer aux pieds du père commun des fidèles , pour qu'il lui donnât son approbation.

Notre saint fondateur se mit donc en prière, et écrivit en quelque sorte , sous la dictée de l'Esprit-Saint, une règle dont l'humilité , la pénitence et le zèle du salut des âmes sont comme la base et le fondement. Aux trois vœux ordinaires d'humilité , de pauvreté et d'obéissance , François ajouta l'obligation

¹ Dedi te in lucem gentium. Is. XLIX. 6.

de vivre d'aumônes , sans jamais recevoir d'argent , de jeûner avec beaucoup de rigueur et de marcher pieds-nus¹ . .

Si l'on doit juger de l'arbre par les fruits , on aura de cette règle une bien haute idée , en voyant tous les prodiges de sainteté qu'elle a produit pendant tant de siècle , dans la famille spirituelle de l'humble François. Dès qu'il eut achevé de la composer , ils se mirent en marche pour Rome , et , après avoir semé largement sur leur route des germes d'édification et de salut , nos pieux pèlerins arrivèrent dans la ville éternelle ,

¹ Saint Augustin , dans son traité des hérésies , signale l'erreur d'un hérétique qui prétendait que tous les chrétiens doivent marcher pieds-nus , et qui se fondait sur deux passages de l'Ecriture , où il est dit que Moïse et Isaïe reçurent l'ordre d'ôter leur chaussure. Le saint docteur n'a pas de peine à faire justice de cette ridicule erreur ; mais on doit remarquer qu'il ne blâme pas ces hérétiques d'avoir adopté une semblable coutume , *par esprit de pénitence* ; il leur reproche seulement d'abuser de certains passages de l'Ecriture , pour transformer cette pratique en loi générale , et obliger *tous les chrétiens* à la suivre. Ce grand docteur n'aurait donc point blâmé , dans ces derniers siècles , la conduite des fondateurs d'ordres austères , qui ont fait à leurs religieux une obligation de marcher pieds-nus , puisqu'ils n'avaient d'autre but en cela que de leur faciliter l'exercice de la pénitence et de la mortification corporelle ; *propter corporis afflictionem* : Ce sont ses propres expressions.

où réside le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Le Saint-Siège était alors occupé par Innocent III, pontife habile et éclairé, que la Providence avait choisi pour soutenir puissamment les intérêts de l'Eglise, à cette époque glorieuse mais difficile. Le génie de ce grand homme égalait les besoins du moment. On eût dit qu'il tenait dans ses mains le fil des affaires du monde, qui alors se rattachaient presque toujours à celles de l'Eglise. Aucun des besoins de la chrétienté n'échappait à sa vigilance, et les rois et les peuples éprouvaient tous d'une manière sensible l'influence de son zèle ou le secours de sa protection. Faire son histoire, c'est raconter celle de son siècle¹. Car il n'est pas un événement contemporain auquel il n'ait pris part, et qu'il ne domine de toute la hauteur de ses lumières et de sa position.

C'est ce pontife que la Providence destinait à juger l'œuvre de François. Il conçut pour le saint fondateur une tendre affection

¹ Voyez la Vie d'Innocent III, par M. Hurter.

et une estime qui le disposaient à lui être favorable ; toutefois il différa quelque temps , dans la crainte que le nouvel ordre ne pût trouver facilement de quoi se soutenir dans une si étroite pauvreté, au milieu du refroidissement général de la charité chrétienne , qui semblait alors une faible ressource pour des religieux mendiants.

Mais ce grand pape céda bientôt à la voix du Ciel , qui se déclara d'une façon presque miraculeuse , et aux raisons que fit valoir François en plaidant sa cause avec autant de force que de modestie. Le discours qu'il tint au Pape dans cette circonstance mérite d'être rapporté en entier ; si la forme en est un peu singulière, il faut avouer que le fond des choses est bien solide , et qu'il révèle une âme fortement pénétrée des pures maximes de l'Evangile.

« Très-Saint Père, dit François en s'adressant au Pape , il y avait une fille très-belle mais pauvre , et qui demeurait dans un désert. Le Roi du pays, qui la vit, fut si charmé de sa beauté , qu'il la prit pour épouse. Il

demeura quelques années avec elle , et en eut des enfants qui avaient tous les traits de leur père et pas moins de beauté que leur mère ; puis il revint à sa cour. La mère éleva ses enfants avec un grand soin , et dans la suite elle leur dit : « Mes enfants , vous êtes nés d'un grand Roi , allez le trouver , marquez-lui qui vous êtes , et il vous donnera tout ce qui convient à votre naissance. Pour moi , je ne veux point quitter ce désert , et même je ne le puis. » Les enfants allèrent à la cour du Roi leur père , qui , reconnaissant en eux tous ses traits aussi bien que la beauté de leur mère , les reçut avec plaisir et leur dit : « Oui , vous êtes mes véritables enfants , et je vous entretiendrai comme des enfants de roi ; car si j'ai des étrangers à ma solde , et si je nourris mes officiers de ce qu'on sert sur ma table , combien aurai-je plus de soin de mes propres enfants qui viennent d'une mère si belle ! »

« Ce Roi , Très-Saint Père , continua François , c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette fille si belle , c'est la pauvreté , qui

étant rejetée et méprisée partout, se trouvait en ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en a eu plusieurs enfants dans le désert de ce monde : les apôtres, les anachorètes, les cénobites et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Cette bonne mère les a envoyés au Roi du ciel, leur père, avec les marques de sa pauvreté royale aussi bien que de son humilité et de son obéissance. Ce grand Roi les a reçus avec bonté, promettant de les nourrir, et leur disant : Moi qui fait lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, qui donne de ma table et de mes trésors aux païens et aux hérétiques, le vivre, le vêtir et tant d'autres choses, combien plus volontiers vous donnerai-je ce qui vous est nécessaire à vous et à tous ceux qui sont nés de la pauvreté, ma chère épouse.

» C'est à ce Roi céleste, Très-Saint Père, que cette dame son épouse envoie les enfants

que vous voyez , lesquels ne sont pas de moindres condition que les autres qui sont venus longtemps avant eux. Ils ne dégénèrent point ; ils ressemblent en beauté à leur père et à leur mère , puisqu'ils font profession de la plus parfaite pauvreté. Ils n'y a donc pas lieu de craindre qu'ils meurent de faim , étant les enfants du Roi immortel , nés d'une mère pauvre , à l'image de Jésus-Christ , par la vertu de l'Esprit-Saint , et devant être élevés par l'esprit de pauvreté dans un ordre très-pauvre. Si le Roi du ciel promet à ceux qui l'imitent de les faire régner éternellement , avec combien plus d'assurance doit-on croire qu'il leur donnera ce qu'il donne ordinairement , et avec tant de libéralité , aux bons et aux méchants. »

Innocent III écouta avec un religieux respect le discours de François , et il se rendit incontinent à ses raisons. Il approuva sa règle de vive voix , et donna au saint patriarche des avis importants pour la conduite de sa petite société. Tels furent les commencements de l'ordre des Frères mineurs, que Dieu donna

à l'Eglise comme une immense consolation au milieu des peines qui désolaient alors le cœur de cette tendre mère.

Les Vaudois, hérétiques fameux à cette époque, affectaient les dehors de la plus sévère pénitence, et par cet extérieur mortifié, qui contrastait avec le luxe et les habitudes sensuelles d'un grand nombre de chrétiens et même d'ecclésiastiques, ils en imposaient aux faibles, et répandaient partout le venin de leurs erreurs. « Cè fut, dit Bossuet, pour donner à l'Eglise de vrais pauvres, plus dépouillés et plus soumis que les faux pauvres de Lyon, que le pape Innocent III approuva l'Institut des Frères mineurs, rassemblés sous la conduite de saint François, un modèle d'humilité et la merveille de ce siècle¹. Ainsi Dieu proportionne d'ordinaire les remèdes aux maux, et l'Eglise peut toujours dire avec le roi-prophète : « Vous répandez vos consolations sur moi, Seigneur, selon la multitude des douleurs qui m'accablent².

¹ Histoire des variations, liv. xi. n. 82.

² Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. Ps. xciii. 19.

Après avoir obtenu l'approbation de leur règle , François et ses compagnons s'en retournèrent pleins de joie, et le long du chemin ils bénissaient Dieu des grâces dont il les avait comblés pendant leur séjour à Rome. Ils s'excitaient mutuellement à entrer dans les vues de la Providence , et à poursuivre courageusement leur mission à travers les obstacles que l'enfer ne manquerait point de leur susciter. Ayant trouvé sur la route une église abandonnée, ils résolurent d'y demeurer, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de leur désigner un autre séjour; bien persuadés que celui qui donne à la tourterelle un nid pour y placer ses petits , ne refuserait pas à ses serviteurs une retraite convenable où ils pourraient facilement vaquer à toutes les bonnes œuvres qu'ils méditaient. Toutefois , le saint fondateur s'aperçut que la réputation de leur vertu inspirait aux habitants des hameaux voisins , une estime et une affection qui pouvaient devenir un écueil pour des hommes destinés à ne vivre que de privations , de mépris et de souffrances. Craignant

d'ailleurs que la beauté du lieu où ils se trouvaient n'amollît un peu leur âme , et que les charmes d'exil ne leur rendissent moins vif et moins présent le souvenir de la céleste patrie , il résolut d'abandonner cette charmante vallée , et de chercher un séjour moins agréable.

Il n'eut pas de peine à rencontrer une position selon son cœur. Ses compagnons et lui bâtirent dans la vallée de Spolète une cabane si petite et si étroite , qu'ils pouvaient à peine trouver assez de place pour s'y loger. Ce fut un véritable palais pour François qui n'était jamais plus riche que dans l'indigence , ni plus heureux que dans les privations et les souffrances. Le principal ornement de leur cellule était une grande croix de bois que le saint avait plantée au milieu , pour être comme un livre toujours ouvert , où ses enfants devaient étudier avec lui les vertus les plus solides , et puiser leurs plus douces consolations.

Mais le saint fondateur reconnut bientôt que cette petite retraite ne suffirait pas au

grand nombre de personnes qui demandaient à être admises dans son ordre. C'est le moment de s'appliquer les paroles qu'Isaïe adressait à Jérusalem dans les jours de sa prospérité, ou plutôt à l'Eglise dont elle était l'image : « Prenez un lieu plus grand pour dresser vos tentes ; étendez le plus que vous pourrez les peaux qui vous couvrent ; rendez-en les cordages plus longs et les pieux bien affermis, car vous vous étendrez à droite et à gauche. Votre postérité aura les nations pour héritages, et elle habitera les villes désertes¹. François s'adressa donc à l'évêque d'Assise, qui ne put satisfaire son désir, n'ayant aucun lieu qu'il pût mettre à sa disposition. Mais Dieu permit que l'Eglise même de Notre-Dame-des-Anges, qu'il avait autrefois contribué à restaurer, lui fût offerte par les religieux bénédictins de Soubaze qui en disposaient.

Ce fut pour François une bien douce jouissance d'obtenir, par la voie de la mendicité, la possession d'un lieu si cher à son cœur,

¹ Isaïe, liv. 2 et 3.

et qui allait devenir comme le berceau de son ordre. Il se hâta donc d'y faire transporter les pauvres meubles qui étaient à leur usage ; et , en y introduisant ses compagnons , il leur fit remarquer deux choses ; l'une , que cette église étant celle que Marie affectionnait le plus , ils devaient y montrer une particulière dévotion à cette bonne mère , et y vivre sous ses yeux de la vie des anges ; la seconde , que puisqu'ils étaient redevables de cette faveur aux Pères bénédictins , ils devaient conserver pour eux une éternelle reconnaissance ; et c'est en effet un sentiment qui ne s'est jamais éteint chez les Frères mineurs.



CHAPITRE III

Le nombre de ses religieux augmente chaque jour. — Il les forme à la plus haute perfection. — Il les envoie prêcher en divers lieux. — Ses courses apostoliques. — Il retourne à Notre-Dame-des-Anges. — Sainte Claire. — François songe à aller prêcher la foi dans l'Orient. — Combien il était uni à Dieu dans ses voyages. — Belle réflexion de saint Augustin. — Amour de saint François pour les agneaux et les tourterelles. — Belle pensée que lui fournit le chant des oiseaux. — L'abeille nous enseigne l'humilité.

C'était une joie bien douce pour le cœur de François de pouvoir enfin ouvrir les bras à tous les disciples que le Ciel lui adressait. La réputation de son ordre s'étendait au loin, et il lui arrivait des novices de tous côtés. Ils étaient accueillis avec une grande bonté; et pour leur épargner les fatigues et des humiliations qui eussent peut-être un peu effrayé ces nouveaux enfants de la Croix, notre

saint , ménageant leur faiblesse , allait lui-même recueillir à leur place les aumônes nécessaires pour le soutien de leur vie. Cette condescendance presque maternelle était le fruit de la charité qui présidait à toute la conduite de François, et qui le rendait aussi tendre pour les autres qu'il était dur et sévère à lui-même. Il comprenait sans peine qu'un enfant ne peut pas porter la charge d'un homme robuste, et qu'il faut ordinairement donner aux âmes qui se consacrent à Dieu le temps de grandir et de se fortifier dans la vertu , avant que d'exiger d'elles les épreuves auxquelles on soumet les parfaits.

Mais la faiblesse d'une santé qu'il ne savait point ménager , mit bientôt François hors d'état de suffire au pénible travail qu'il était presque seul à porter. Il fallut donc le partager avec ses compagnons ; et pour joindre aux exemples des leçons capables de les rendre habiles dans cette science de la mendicité religieuse , qui demande un si grand courage , il leur tint plusieurs discours bien propres à les éclairer et à les fortifier en même temps.

Il leur montra tout ce qu'il y a d'honorable dans une indigence qu'on a choisie volontairement, à l'exemple du Dieu qui, étant riche dans le ciel, s'est réduit ici-bas pour nous à la dernière pauvreté¹; et il insistait fortement sur cette pensée qu'on ne doit pas rougir d'une position béatifiée par l'Évangile et à laquelle le royaume de Dieu est si clairement promis². Il y ajoutait ces mots bien remarquables: « Le pain que la sainte pauvreté fait ramasser de porte en porte est le pain des anges, parce que ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles de le donner pour l'amour de Dieu. C'est ainsi que cette parole du prophète (l'homme a mangé le Pain des anges³) s'accomplit dans les saints pauvres.

Dieu a donné les Frères mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus puissent pratiquer ce qui les fera glorifier par le souverain Juge, lorsqu'il leur adressera ces paroles si douces: « Ce que vous avez fait

¹ Cùm esset dives, egenus factus est. II. COR. VIII. 9.

² Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei. LUC. VI. 20.

³ Panem angelorum manducavit homo. PS. LXXVII. 25.

à l'un des plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même¹. Il est agréable de demander l'aumône sous le titre de Frère mineur, que notre divin Maître semble marquer expressément par ce terme : le plus petit de mes frères². »

Encouragés par de si puissantes exhortations, les compagnons de François couraient au-devant des opprobres, et l'on eût dit qu'ils s'étaient fait un front d'acier, tant ils paraissaient peu sensibles aux humiliations et aux rebuts. Lorsqu'ils revenaient le soir dans leur modeste asile, on les voyait plein de joie, comme autrefois les apôtres au retour de leur laborieuse mission ; et François, entrant dans les sentiments de son divin Maître, bénissait comme lui le Père céleste, d'avoir révélé à ses humbles et fidèles disciples les secrets de la perfection évangélique, que les savants et les sages du monde ne connaissent pas³. Cette considération était pour lui la source

¹ Mihi fecistis. MATTH. XXV. 40.

² Fratribus minimis. MATTH. XXV. 40.

³ Benedico te... quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. MATTH. XI. 25.

des émotions les plus vives , auxquelles son cœur ne suffisait qu'à peine , et qu'il aurait voulu faire partager à l'univers tout entier. « Oui, mon Père , s'écriait-il alors dans un saint ravissement , oui , il en est ainsi, parce que vous l'avez voulu¹. »

Lorsque François jugea ses disciples bien affermis dans leur vocation , il songea au moyen de les disperser dans tout le monde chrétien , où ils devaient , comme autrefois les apôtres , faire entendre leur voix² et gagner des cœurs à Jésus-Christ. Mais avant de désigner à chacun d'eux la part de travail que la Providence lui destinait , le saint fondateur voulut avoir une idée de leurs divers genres de talents , afin de les appliquer au ministère évangélique avec plus d'intelligence et de fruit. Il les fit donc prêcher devant lui , et cet essai lui fit servir à reconnaître dans Bernard de Quintavalle un talent particulier pour développer les mystères de la religion.

Pierre de Catane excellait à peindre les

¹ Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te. MATTH. XI. 26.

² In omnem terram exivit sonus eorum. PS. XXXVIII. 5.

grandeurs de Dieu. Un autre semblait plus propre à toucher les pécheurs , par l'onction de sa parole douce et insinuante ; tous avaient reçu un don particulier que François les mit en état de faire valoir. On pense bien qu'il ne leur épargna pas les conseils dans cette circonstance solennelle , et aucune des paroles du saint patriarche ne fut perdue pour ses dociles et zélés coopérateurs. Il jugea à propos de commencer cette grande mission par l'Italie même , où ils se trouvaient alors , en attendant qu'il plût au père de famille de les appeler dans tous les autres lieux de l'univers chrétien , où les moissons blanches appelaient la main de l'ouvrier ¹.

Le saint apôtre, s'étant mis en marche, prêcha successivement à Pérouse, où il recueillit des humiliations pour lui-même, et de fervents novices pour augmenter sa petite compagnie ; à Cortone , où après un jeûne de quarante jours il opéra une foule de miracles qui donnèrent une nouvelle force à sa prédication , déjà si puissante par elle-même.

¹ Videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem. JOAN. IV. 35.

Les esprits de ténèbres fuyaient à son approche, et le triomphe de l'humilité de François sur l'orgueil des démons éclatait à chaque pas. Arezzo, Florence, Saint-Gal entendirent successivement cette voix, à laquelle Dieu donnait une force capable de renverser les cèdres¹, et de soumettre à l'humble joug de Jésus-Christ les âmes les plus rebelles. Les conversions les plus étonnantes signalaient partout son passage; et l'heureux succès que le Ciel accordait en même temps aux efforts de ses compagnons montrait que, quoique séparés de corps, ils agissaient tous par un même esprit qui était évidemment l'esprit de Dieu.

François avait appris de son divin Maître à suspendre quelquefois ses travaux apostoliques pour se retirer dans la solitude, s'y reposer en Dieu², et purifier son âme des taches qu'elle aurait pu contracter, et de cette poussière qui s'attache presque nécessairement aux

¹ Dabit voci suæ vocem virtutis... Vox Domini confringentis cedros. Ps. xxviii. 5.

² Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. MARC. VI. 31.

âmes les plus pures ¹, que leur vocation oblige à demeurer au milieu de l'agitation et des dangers du monde. Il retourna donc à Sainte-Marie-des-Anges, qui était par excellence le lieu de son repos; mais il ne put y demeurer oisif, et d'ailleurs ses exemples seuls parlaient assez haut, pour que son apostolat ne fût jamais interrompu. Ce fut alors que le Ciel adressa à François cette humble vierge, qui devait, sous sa conduite, s'élever à une si haute perfection, et former comme la tige d'un nouvel ordre qui a répandu dans l'Eglise un si doux parfum, et dont les rameaux ont été des rameaux d'honneur et de grâce ².

Claire était née à Assise, de parents riches et distingués; mais elle sut faire le sacrifice de tous les avantages que le monde lui offrait, pour obéir aux inspirations de la grâce et aux conseils de François, qui lui montrait la vie religieuse comme le but où elle devait tendre. Le monde, en effet, n'était pas digne

¹ Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda descendere. S. GRÉGOIRE.

² Et rami ejus honoris et gratiæ. ECCLI. XXIV. 22.

de cette âme si pure et si généreuse ; elle lui dit donc adieu , au moment même où il lui souriait le plus , et elle courut s'enfermer dans un couvent de bénédictins , en attendant qu'il plût à la Providence de lui révéler toutes ses volontés sur elle.

Cette pierre précieuse ne devait point entrer dans un édifice déjà commencé. François la jugea propre à servir elle-même de fondement à un nouvel ordre dont il méditait la création.

Bientôt le Ciel se déclara , et au milieu des contradictions du monde et des persécutions de sa famille , Claire fit le dernier sacrifice en remettant dans les mains de François et sa volonté tout entière et les derniers restes de son ancienne vanité. Le saint lui coupa les cheveux , et lui ordonna de prendre pour vêtement le sac rude et grossier de la pauvreté évangélique. Elle obéit , fit ensuite ses vœux , et telle est l'origine de l'ordre des Clarisses.

Cependant l'esprit de Dieu , qui poussait intérieurement François , lui inspira la pensée d'aller prêcher l'Evangile aux Mahométans et aux Tartares. Notre saint y voyait un double

avantage pour lui : le bonheur de gagner des âmes à Dieu, et l'espérance de rencontrer le martyr de sang, après lequel il soupirait avec d'autant plus d'ardeur que le martyr de la pénitence ne lui suffisait plus et marchait trop lentement au gré de ses désirs. Mais une semblable entreprise exigeait une mission toute spéciale, et François se rendit aux pieds du souverain pontife pour la lui demander. Innocent III l'accueillit avec bonté.

Le saint lui peignit avec une éloquence merveilleuse le triste état de ces populations aveugles auxquelles on a dérobé la lumière évangélique qui les éclairait autrefois. Il fit sentir au vicaire de Jésus-Christ que puisque la foi s'affaiblissait dans l'Europe, il fallait en rallumer le flambeau dans l'Orient, pour réparer d'un côté les pertes que faisait de l'autre cette Eglise, dont la destinée et de ne jamais périr ici-bas. Innocent III souscrivit sans peine aux désirs de François, et lui donna tendrement sa bénédiction. Mais la Providence ne permit pas qu'il exécutât pour lors ce dessein généreux. Il n'en eut pas moins de mé-

rite aux yeux de Celui qui tient compte à ses serviteurs des bons désirs qu'ils conçoivent, lors même que le succès n'a point couronné leurs efforts. En vain le généreux apôtre s'efforça-t-il d'atteindre les rives infidèles qu'il voulait baigner de ses sueurs et arroser même de son sang ; le navire sur lequel il monta fut repoussé par la tempête , et rejeté sur les côtes d'Italie.

Une maladie qui survint à François , et qui dura fort longtemps , l'enchaîna , pour ainsi dire , sur le sol de sa patrie , où il continua à semer des bonnes œuvres , en attendant qu'il plût à Dieu de lui ouvrir une entrée favorable pour prêcher sa parole et pour annoncer à ces populations infidèles le mystère de la Rédemption et du salut des hommes¹.

Dès qu'il put se mettre en chemin , il partit avec Bernard de Quintavalle et quelques autres , pour aller par l'Espagne prêcher l'Evangile dans le royaume de Maroc , où il espérait trouver la palme du martyre. Son em-

¹ Ut Deus aperiat nobis ostium sermonis ad loquendum mysterium Christi. COLOS. IV. 3.

pressement à voler à la mort rappelait les beaux sentiments d'un saint Paul, souhaitant d'être débarrassé des liens de son corps, pour se trouver avec Jésus-Christ ¹; ou ceux d'un saint Ignace bravant les feux et la rage des bêtes féroces, et ne demandant qu'à jouir aussi de la présence de son divin Maître ².

François s'arrêtait le long de la route pour prêcher et pour visiter les maisons de son ordre. Partout, sur son passage, il opérait des prodiges de grâce et des guérisons merveilleuses; on eût dit que la nature était aux ordres de cet homme, qui parlait en maître aux éléments, et qui semblait disposer de la volonté de Dieu comme Dieu lui-même disposait de la sienne. Mais le Ciel lui réservait encore ici une grande épreuve : il fallait que François, pour mourir entièrement à lui-même, apprît à immoler ses désirs chaque fois que Dieu en exigerait le sacrifice. Une maladie qui lui survint empêcha leur départ pour l'Afrique, et ses compagnons ne

¹ Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. PHIL. I. 23.

² Tantùm Christo fruar. EPIST. S. IGN.

purent saluer que de loin cette terre, où malgré leur effort l'esprit de Jésus ne leur permit pas d'atteindre ¹.

François tourna alors toute son attention vers son ordre naissant, dont il n'avait jamais négligé les intérêts, quoiqu'il parût uniquement occupé de travailler à la conversion des infidèles; et il profita de son séjour en Espagne pour y établir un grand nombre de couvents, qu'il dota sur les fonds de la Providence, et dont la ferveur et la piété ont fait longtemps l'admiration de ce beau royaume, alors si éminemment catholique. Il retourna ensuite dans l'Italie, en traversant le midi de la France, où il laissa partout des traces profondes de l'édification que sa présence y avait causée.

Dans ses longs voyages, François trouvait toujours le moyen de s'entretenir avec Dieu, sans que les affaires extérieures, auxquelles il donnait cependant une application suffisante, pussent jamais le distraire du souvenir des choses célestes. On peut dire que comme

¹ Tentabant ire... et non permisit eos Spiritus Jesu. ACT. XVI. 7.

le pain se mêle à tous les aliments dans nos repas , ainsi la pensée de Dieu se mêlait à tout le reste dans la conduite de François. Il se servait de tout pour s'élever au Créateur, qui a imprimé son image dans les êtres raisonnables , et qui a laissé des vestiges de sa puissance dans ceux mêmes qui ne le sont pas.

Tout ce qui frappait les yeux de François semblait l'inviter à s'élever plus haut , et il ne voyait jamais rien de beau et de bon sans songer à Celui qui est la source adorable d'où coule toute beauté et toute bonté sur toute la terre.

Ce secret de François a été celui de tous les saints , et l'on peut dire qu'ils ont dû à cette pratique éminemment chrétienne, à cette vue de Dieu dans les créatures, le bonheur d'échapper à la séduction dans laquelle le monde enveloppe ordinairement ses aveugles admirateurs. Personne n'a mieux compris cette vérité que saint Augustin , qui joignait à un cœur pur et séraphique comme celui de François , un esprit auquel peu d'autres

pourraient être comparés, et qui nous a laissé sur ce beau sujet des pages si éloquentes et si profondes. Écoutons un instant ce saint docteur, et recueillons toutes nos pensées dans le lieu le plus intime de notre âme.

« O éternelle Vérité, s'écrie-t-il en s'adressant à Dieu, qu'il est facile de reconnaître votre existence lorsque s'élevant au-dessus de tous les objets créés et au-dessus de soi-même, on cherche attentivement la cause première de tous les êtres ! Malheur à ceux qui refusent de vous suivre, ô mon Dieu, et qui s'égarent dans les créatures ou ils marchent sur vos traces sans les reconnaître ¹. Malheur à ceux qui, uniquement occupés de la beauté passagère des choses d'ici-bas, ne comprennent point que ce qui nous charme dans les créatures est comme un signe que vous nous faites pour nous appeler à vous ². O Sagesse divine, douce lumière des âmes pures et innocentes, vous ne cessez de nous offrir au dehors des

¹ Væ iis qui oberrant in vestigiis tuis. (De Lib. arb. LIV. II. CH. 16.)

² Væ qui nutus tuos pro te amant... Et nutus tui sunt omne creaturam decus. (Ibid.)

preuves de votre existence et des images de votre grandeur !

» Mais les hommes ne comprennent point ces choses, et cependant, lorsqu'un habile artiste expose son ouvrage aux regards du public, ce n'est pas pour que les spectateurs s'arrêtent stupidement à la contemplation de l'objet matériel qui frappe les yeux, mais c'est afin qu'ils en prennent occasion de reconnaître, d'admirer et d'aimer la puissance du talent qui respire dans ce chef-d'œuvre. Pourquoi faut-il, ô mon Dieu, que nous ne vous rendions pas la justice que nous savons rendre à un ouvrier faible et mortel ? Hélas ! ceux qui, au lieu de vous aimer vous-même, se perdent dans l'amour des créatures, ressemblent à ces auditeurs grossiers qui, entendant un magnifique discours, se laissent tellement préoccuper par la beauté de la voix et des gestes de l'orateur, qu'ils oublient le sens des paroles et la force des raisonnements. Malheur donc, ô mon Dieu, à ceux qui, s'éloignant de votre lumière, se plaisent au sein de leurs propres ténèbres.

Tournant en quelque sorte le dos à la vérité, ils s'amuseut dans l'ombre à considérer la beauté des créatures, et cependant les charmes mêmes qu'ils trouvent dans cette ombre, ils les doivent à l'influence de la lumière qui les enveloppe de loin sans qu'ils y pensent ¹.

Il n'est pas étonnant que François, qui considérait la nature avec des vues si relevées, ait souvent témoigné une affection toute particulière aux êtres dans lesquels il découvrait une image plus vive des perfections de Dieu. Ainsi, entre les animaux, il aimait singulièrement les tourterelles et les agneaux, qui lui rappelaient l'innocence et la douceur de Jésus-Christ.

Un jeune homme, allant vendre à Sienne des tourterelles qu'il avait prises en vie, François qui le rencontra lui dit : « Voilà d'innocents oiseaux auxquels on compare dans l'Ecriture les âmes chastes et fidèles ; je vous

¹ Il y a plus de philosophie dans ces quelques lignes de saint Augustin, que bien des écrivains n'en ont su mettre dans de longs ouvrages, qui portent cependant le titre pompeux de *philosophiques*.

prie instamment de ne les point mettre dans les mains de gens qui les tueraient, mais de les confier à ma garde. » Elles lui furent données, et il les mit aussitôt dans son sein : heureux sans doute, en rachetant la vie de ces petites créatures, de pouvoir ajouter au nombre de leurs jours innocents, et d'imiter en passant la bonté de Celui auquel le prophète royal disait dans un saint transport : « Vous sauverez, Seigneur les hommes et les animaux, selon l'abondance de votre infinie miséricorde ¹. »

Il aimait la mélodie produite par le chant des oiseaux, la regardant comme l'hymne de leur reconnaissance envers le Créateur, et comme un doux labeur par lequel ces chantes infatigables semblent vouloir gagner la nourriture qu'on leur donne ².

Le chant d'une cigale qui était sur un figuier près de sa cellule l'anima d'une nouvelle ferveur ; il l'appela, elle vint aussitôt, et il la fit chanter sur sa main ; ce qu'elle

¹ Homines et jumenta salvabis, quemadmodum multiplicasti misericordiam tuam, Deus... Ps. xxxv. 7.

² Bossuet, *Elévations sur les mystères*.

recommençait toutes les fois qu'il voulait. On eût dit que Dieu avait rendu à cet homme si simple et si pur, quelque chose du pouvoir qu'Adam exerçait sur les animaux dans l'état de la justice originelle, et dont le péché a presque entièrement dépouillé ses malheureux descendants.

Un jour que notre saint allait prendre sa réfection avec le frère Léon, il se sentit intérieurement rempli de consolation au chant d'un rossignol. Il pria Léon de chanter alternativement les louanges de Dieu avec l'oiseau. Celui-ci s'en étant excusé sur sa mauvaise voix qui ne lui permettait pas d'entrer en lice avec un semblable rival, François se mit à répondre lui-même au rossignol, et continua jusqu'au soir, où il fut obligé de cesser, avouant avec une sainte envie, que le petit oiseau l'avait vaincu; il le fit venir sur sa main, le loua d'avoir si bien chanté, et ce ne fut que par son ordre, après avoir reçu sa bénédiction, que le rossignol s'envola.

Il se plaisait à remarquer dans les alouettes

la couleur grise et cendrée qu'il avait choisie pour son ordre afin qu'on pensât souvent à la mort, et la disposition de leur plumage, qui lui paraissait avoir quelque rapport avec la simplicité de son habit. Sur ce que l'abeille s'élève en l'air et chante dès qu'elle a pris sur la terre quelque grain pour manger : « Voilà, disait-il avec joie, ce qui nous apprend à rendre grâces au Père commun qui nous donne de quoi vivre, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever vers le Ciel. » Pensée charmante et qui me rappelle cette autre non moins délicate de saint Augustin, à qui l'abeille, dans la composition de son miel, semblait donner des leçons d'humilité.

On demande souvent, disait ce grand docteur, ce qu'il faut faire pour éviter l'écueil de l'amour-propre, et ne pas s'enfler d'orgueil lorsqu'on a fait quelques bonnes œuvres, ou réussi dans quelque entreprise glorieuse ; l'abeille vous répondra pour moi ; étudiez sa conduite avec attention. Lorsqu'elle a achevé de composer son miel, véritable trésor dont

rien n'égale la douceur ¹, vous ne la voyez point s'attacher à sa petite fortune, ni se rouler dans le fruit de son travail, car elle sait bien qu'elle y trouverait un tombeau ². Mais se souvenant qu'elle a des ailes, on la voit s'envoler aussitôt pour chercher de nouvelles fleurs et puiser dans leur calice les éléments d'un nouveau miel qui ne le cédera point au premier. Ainsi, lorsque nous avons fait quelque bonne œuvre, au lieu de nous complaire dans les résultats de notre travail et de nous attacher imprudemment à contempler notre propre excellence, élevons-nous par la pensée au-dessus de ces richesses dangereuses. Que notre cœur monte vers le Ciel ³ sur les ailes de la reconnaissance et de l'amour divin; et, oubliant ce qui est derrière nous, ne songeons plus qu'à chercher des occasions nouvelles de faire du bien et de grossir le trésor de nos bonnes œuvres.

¹ Brevis in volatilibus est apis, et initium dulcoris habet fructus illius. ECCLI. XI. 3.

² Nam et in mellis copia, non frustra pennas habet apicula, necat enim hærentem. EPIST. XV.

³ Supervolemus opibus nostris. (Ibid.)

On voit, par ces belles considérations, si familières aux saints, que la nature serait bien éloquente pour les chrétiens, s'ils avaient tous des oreilles pour entendre, un esprit pour méditer, un cœur pour sentir.

De retour en Italie, François revit sa chère Portioncule, où il ne séjourna pas longtemps ; car ses compagnons ayant eu envie de faire avec lui une petite visite à leur couvent du Mont-Alverne, aux confins de la Toscane, ils s'y transportèrent comme en pèlerinage, et furent grandement édifiés de tout ce qu'ils y rencontrèrent. Le comte Orlando, qui avait autorisé sur cette montagne l'érection du monastère, ne cessait d'ajouter de nouvelles faveurs à ce premier bienfait. Il voulut s'y rendre avec François, auquel il donna toutes les preuves du plus vif intérêt et de la plus profonde vénération. L'humble serviteur de Dieu était plein de reconnaissance pour les bontés de ce généreux bienfaiteur ; mais il craignait que ses frères ne s'accoutumassent à espérer en lui plutôt qu'en la Providence, et qu'en s'ap-

puyant sur un bras de chair, ils ne perdissent les secours que Dieu donne ordinairement à ceux qui jettent dans son sein toutes leurs inquiétudes¹. Aussi, dès que le comte Orlando eut quitté le monastère, il réunit ses religieux et leur tint ce discours, qui méritait bien d'être recueilli par eux.

« Mes chers enfants, leur dit-il, c'est Dieu qui tourne ainsi les cœurs du côté de ses petits et inutiles serviteurs, en quoi il nous fait une très-grande faveur. Sur ce que nous avons déjà reçu, fondant notre espérance pour l'avenir, si cela paraît peu de chose, le Seigneur, qui est infiniment libéral, y ajoutera par sa bonté de plus grands bienfaits, pourvu que nous lui soyons fidèles. Abandonnez-lui donc le soin de tout ce qui vous regarde, et lui-même vous nourrira comme il a nourri Elie, Paul et Antoine dans le désert². Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent; ils n'amassent point dans des greniers, et votre Père céleste les nour-

¹ Jacta super Dominum curam tuam. Ps. LIV. 25.

² Matth. VI. 26.

rit ; combien plus le fera-t-il pour ses serviteurs ! S'il vous éprouve , ce ne sera que pour un temps , car il est écrit : « qu'il ne laissera pas le juste toujours exposé à l'orage , et qu'il a sans cesse les yeux ouverts sur ceux qui le craignent et qui espèrent en sa bonté , afin de les secourir dans le danger et de pourvoir à leurs besoins. » Ne vous appuyez pas sur les princes de la terre ¹, ni sur les offres charitables que vous fait notre bienfaiteur le comte Orlando ; car maudit est celui qui met sa confiance en l'homme et qui se fait un bras de chair ². Cè seigneur en a usé noblement avec nous et selon sa piété ; il a fait ce qui était de lui ; faisons ce qui est de nous , et n'y manquons pas , c'est-à-dire n'ayons point recours à sa générosité comme à un trésor dont nous soyons les maîtres , et tenons-nous là-dessus dans une si grande réserve que nous ne blessions en rien la sainte pauvreté. Soyez sûrs , mes chers enfants , que notre meilleure ressource pour subvenir à nos besoins est de n'en

¹ Ps. LIV. 23.² Jerem. xvii. 5.

avoir aucune. Si nous sommes de vrais pauvres évangéliques, le monde aura compassion de nous et nous donnera libéralement tout ce qu'il faut pour vivre; mais si nous nous écartons de la pauvreté, le monde nous fuira, les moyens illicites que nous prendrons pour éviter l'indigence nous la feront sentir davantage. »

C'est ainsi que François s'efforçait de prémunir ses disciples contre l'écueil caché dans la possession des biens de ce monde; il avait compris que les richesses qui sont dangereuses pour tous les chrétiens, le sont encore infiniment plus pour les religieux et surtout pour ceux qui font profession de la plus étroite pauvreté. Tous les saints fondateurs d'ordres ont partagé en cela les sentiments de François, et n'ont pas été moins zélés que lui pour établir sur de solides fondements cette pauvreté, qui est comme l'avant-mur et le plus ferme rempart des maisons religieuses ¹. Sainte Thérèse n'a rien tant recommandé à ses filles que la pra-

¹ Ponetur in eâ murus, et antemurale. Is. xxvi. 1.

tique de cette vertu; elle y revient en mille endroits de ses ouvrages; elle déclare que tout l'avenir de sa réforme est attaché à ce seul point; enfin elle va jusqu'à dire que, dans le véritable intérêt des filles du Carmel, elle souhaiterait que le jour où elles penseront à devenir riches et où elles en chercheront les moyens, la maison tombât sur elles et les écrasât ¹.

L'expérience de plusieurs siècles a pleinement justifié les craintes et les prévisions de ces bienheureux fondateurs. Celles de leurs maisons qui ont conservé l'amour de la pauvreté et l'esprit de détachement, ont aussi conservé leur ancienne ferveur et se sont soutenues d'une manière toute providentielle. Mais quand la soif des biens de ce monde et la recherche des commodités de la vie se sont glissées dans quelqu'un de ces pieux asiles, elles y ont produit l'effet du ver renfermé dans le fruit, elles ont tout gâté; et plus d'une fois il est arrivé

¹ Y si con conciencia puedo decir, que el dia, que tal hicieren, se torne a caer, y que las mate a todas. (*Camino de perfeccion. CAP. II.*)

qu'une maison religieuse, en voulant substituer au roc inébranlable de la pauvreté sur lequel elle était bâtie, le sable mouvant de la fortune, a été victime de ce fatal échange; elle est tombée, et sa ruine a été grande¹.

François, en quittant le Mont-Alverne, se dirigea vers Rome, où il arriva au moment même où tout se disposait pour l'ouverture du quatrième concile de Latran, qui est le douzième œcuménique. Notre saint profita de cette circonstance pour obtenir du souverain pontife qu'il fit connaître à tous les Pères du Concile l'approbation déjà donnée à l'ordre des Frères mineurs. Le Pape y consentit volontiers, et François, heureux de voir son entreprise bénie par le Ciel et solennellement autorisée par le vicaire de Jésus-Christ, retourna à Notre-Dame-des-Anges, où il s'occupa du soin de la communauté naissante dont Claire avait reçu de lui la direction. Bientôt après, François convoqua un chapitre général qui fut le premier de

¹ Et cecidit, et fuit ruina illius magna. MATTH. VII. 27.

l'ordre, et qui se tint le 30 mai 1216. Dans cette assemblée solennelle notre saint fit de nouveau choix des ouvriers qu'il destinait à étendre encore plus loin le cercle de ses prédications, et il assigna à chacun la partie de l'héritage du Père de famille où il devait être employé. Tous acceptèrent leurs destinations respectives, sans se permettre la moindre observation.

François ne manquait jamais en pareil cas de donner à ses enfants spirituels des instructions et des paroles d'encouragement. Cette fois il leur tint ce discours :

« Au nom du Seigneur, marchez deux à deux, modestement et avec humilité, gardant un silence très-exact, depuis le matin jusqu'à tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende parmi vous aucune parole oiseuse et inutile : quoique vous soyez en voyage, il faut que votre conduite soit aussi humble et aussi honnête que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule ; car quelque part que nous soyons, nous avons toujours notre cellule avec nous. Notre corps

est la cellule, et notre âme est l'ermite qui y demeure pour penser à Dieu et pour le prier. Si une âme religieuse ne demeure pas en repos dans la cellule du corps, les cellules extérieures ne lui serviront guère. Comportez-vous de telle sorte parmi le monde, que quiconque vous verra et vous entendra soit touché de dévotion, et loue le Père céleste à qui toute gloire appartient. Annoncez la paix à tous, mais ayez-la dans le cœur comme dans la bouche, et encore plus, ne donnez à personne l'occasion de se mettre en colère ou de se scandaliser; au contraire par votre douceur, portez tout le monde à l'union et à la concorde. Nous sommes appelés pour guérir les blessés, consoler les affligés et rappeler ceux qui s'égarent. Plusieurs vous paraissent être les membres du démon, qui seront un jour disciples de Jésus-Christ. »

François leur donna ensuite sa bénédiction, et pendant que chacun d'eux prenait la route que l'obéissance venait de lui ouvrir, il partit lui-même pour Rome où il voulait recom-

mander à Dieu, sur le tombeau des saints apôtres, la mission qu'il se proposait de faire en France, et particulièrement à Paris. Il retourna donc dans la capitale du monde chrétien, et ce fut alors qu'eut lieu cette célèbre rencontre de Dominique et de François, qui fut sans contredit un des moments les plus intéressants de leur vie.

Dominique était venu à Rome pour solliciter l'approbation de son ordre naissant et communiquer au Saint-Siège le choix qu'il avait fait de la règle de saint Augustin, en y ajoutant quelques constitutions plus austères. François et lui ne s'étaient encore jamais vus; mais la Providence ne voulut pas que ces deux hommes qui brûlaient du même zèle, et qu'animait un même esprit, fussent plus longtemps étrangers l'un à l'autre. La connaissance se fit d'une manière vraiment merveilleuse. Dominique, ayant aperçu François dans une des rues de la ville, fut frappé de ce cachet de pénitence visiblement imprimé sur lui et reconnut un apôtre sous les haillons de l'indigence, et courant l'embrasser : « Vous êtes mon com-

pagnon , lui dit-il , nous travaillerons de concert ; soyons bien unis , et personne ne pourra nous vaincre. Ces deux saints , en effet , se lièrent d'une étroite amitié ; et l'auteur de la nouvelle Vie de saint Dominique a observé fort judicieusement que les enfants de ces deux saints patriarches ont hérité de l'affection qu'ils se portaient mutuellement , et que les Dominicains et les Franciscains ont toujours eu les uns pour les autres une estime profonde et un amour véritablement fraternel.

Quelque temps après , François , averti par une vision céleste , résolut de demander au souverain pontife un protecteur pour son ordre , et ce fut le cardinal Hugolin qu'Honorius chargea de cette importante mission. Il avait pour François et pour son ordre une si haute estime et une affection si tendre , qu'il en fut plutôt le père que le protecteur. Ce grand cardinal était surtout frappé de la manière vraiment apostolique avec laquelle François annonçait la parole de Dieu. Il ne voyait point de prédicateur qui lui fût comparable , et c'est ce qui l'engagea à

procurer au Pape le plaisir de l'entendre. « Lorsqu'il montait dans la chaire chrétienne, dit à ce sujet un de ses panégyristes ¹, à peine avait-il salué son auditoire par ces modestes paroles, début ordinaire de ses discours, « La paix du Seigneur soit avec vous, » que déjà tous les cœurs étaient brisés, tous les yeux se remplissaient de larmes. Quel est donc ce prodige ? Ah ! c'est que les succès de la prédication évangélique ne dépendent ni de l'art, ni de la science, ni du travail de l'homme ; tout cela, quand il est seul, peut amuser leurs esprits et attirer à un orateur de vains applaudissements ; mais ce qui convertit, c'est l'humilité, c'est la sainteté du prédicateur, c'est son union étroite avec Dieu et l'efficacité de la prière, c'est ce feu de la charité qui le consume au-dedans et qui de là se communique au-dehors. Ce sont ces eaux vives de la grâce qui coulent comme un torrent de sa bouche et qui entraînent tout devant elles. Représentez-vous ici l'homme vénérable dont je fais l'éloge, ce corps exténué de jeûnes, de veilles, de macérations et de tra-

¹ Le P. de Maccarthy.

vaux, portant, comme saint Paul dans tous ses membres, la mortification de Jésus-Christ ; ces traits empreints d'une gravité douce et modeste, ces yeux brillants d'un feu divin et baignés de larmes de componction et de tendresse, cette voix pénétrante qui s'insinue dans les cœurs, cette parole simple, vive, efficace, qui va remuer jusqu'au fond les consciences. Supposez qu'il vous fût donné, pour un moment, de le voir, de l'entendre, et dites-moi si un tel orateur aurait besoin d'éloquence humaine, je ne dis pas pour vous attendrir, mais pour toucher, pour changer les pécheurs les plus insensibles ? Ce fut ainsi que François parut devant le chef et les princes de l'Eglise romaine, lorsqu'ils voulurent entendre ce nouvel apôtre, et que profondément émus de son discours, ils s'écrièrent tous ensemble que c'était *comme les discours de Dieu*¹. Y eut-il jamais de suffrage plus glorieux ? Il fut réservé au plus humble des ministres de la parole. »

Pendant tout le temps de son séjour à Rome, François manifesta les sentiments

¹ Si quis loquitur, quasi sermones Dei. 1. PETR. IV. 2.

d'une complète abnégation de lui-même ; on vit combien il était éloigné d'aspirer aux honneurs et aux places distinguées. Le cardinal protecteur, l'ayant plus d'une fois sondé à ce sujet, donna au saint fondateur l'occasion de s'exprimer en termes si forts sur l'éloignement où les Frères mineurs doivent être de toute ambition humaine, qu'on ne doit pas s'étonner du soin qu'ont pris ses disciples, et en particulier saint Bonaventure, de fuir devant les honneurs et de refuser les dignités de l'Eglise. Personne n'ignore que ce saint docteur refusa jusqu'à cinq évêchés qui lui furent offerts, et qu'il fallut un ordre absolu de Grégoire X pour qu'il pût se résoudre à être cardinal et évêque d'Albano.

De retour à Notre-Dame-des-Anges, François convoqua un chapitre général de son ordre, où plus de cinq mille religieux se trouvèrent réunis. Ce nombre paraît prodigieux : ce n'était pourtant là qu'une partie de son immense famille, qui couvrait déjà l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Grèce même et l'Afrique. Ainsi, cet homme qui ne voulut

avoir ni épouse ni postérité selon la chair, devint père, selon l'esprit, d'une postérité innombrable de tout un peuple de serviteurs et de servantes du Seigneur. Telle fut la récompense de ses sacrifices, telle la bénédiction répandue sur sa pauvreté, telles, si l'on peut parler ainsi, la fécondité et la richesse de ce dénûment universel où il s'était volontairement condamné; et l'on eut lieu d'admirer avec quelle exactitude se vérifia en sa faveur cette prédiction si étonnante de Jésus-Christ : « Celui qui renoncera pour moi à tout ce qui est précieux et cher à la nature, recevra en dédommagement, dès cette vie même, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, des maisons et des terres ¹. »

François profita de la circonstance solennelle qui réunissait autour de lui un si grand nombre de ses frères, pour leur donner des avis de la plus haute sagesse, et qui furent recueillis avec un respect vraiment religieux. Entre autres choses, il recommanda la prudence dans l'usage des mortifications exté-

¹ Marc. x. 39.

rieures , persuadé qu'il est dangereux de ne suivre, en s'y abandonnant, que les élans d'une ferveur indiscrete et irréfléchie. L'apôtre saint Paul veut de la sobriété même dans la sagesse¹, et François en voulait aussi dans la pénitence. Quoique tous les chrétiens , et particulièrement les religieux , doivent porter en leur chair la mortification de Jésus-Christ , il est pourtant certain que les uns et les autres doivent éviter ces excès d'une pénitence qui , en affaiblissant trop le corps , le rend incapable de suffire ensuite à remplir les obligations de l'état qu'on a embrassé.

On s'étonnera peut-être d'entendre un homme aussi mortifié que François prêcher la retenue dans les mortifications ; mais il avait sans doute été instruit , par l'expérience de quelques-uns de ses disciples , que la ferveur emportait trop, et il ne voulait pas qu'ils eussent un jour à gémir comme saint Bernard , sur les débris d'une santé ruinée par de pieux excès.

Il assigna ensuite à ses fervents ouvriers la mission que chacun devait remplir, et il écrivit

¹ Sapere ad sobrietatem. ROM. XII. 3.

à cette occasion des lettres qu'ils devaient présenter de sa part aux ecclésiastiques et aux magistrats des diverses contrées qu'ils auraient à évangéliser. On y voit briller, avec le zèle du saint patriarche, sa discrétion et sa prudence, et l'on ne peut assez admirer l'humilité de ce grand homme, qui, possédant à un si haut degré la science qui fait les saints prêtres, n'osa cependant jamais aspirer à l'honneur du sacerdoce, et se contenta du titre de simple lévite dans la maison du Seigneur ¹.

Cependant notre saint ne perdait pas de vue le projet d'évangéliser l'Orient, et « il était enflammé, dit Bossuet, d'un violent désir du martyre, qui lui faisait chercher de toutes parts quelque infidèle qui eût soif de son sang. Et certes, ajoute ce grand évêque, il est véritable qu'un chrétien qui est blessé de l'amour de notre Sauveur, n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui... Voyez le Sauveur Jésus, durant le cours de sa vie mor-

¹ Saint Bonaventure dit expressément que *François, lévite de Jésus-Christ, chanta l'Evangile à une messe solennelle*; on en doit conclure qu'il était diacre, et c'est ce qu'affirment en effet trois de ses premiers historiens.

telle, il n'a point eu de plus délicieuse pensée que celle qui lui représentait la mort qu'il devait endurer pour nous. D'où lui venait ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentait dans la considération de maux si pénibles et si étranges ? C'est parce qu'il nous aimait d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très-faible idée... Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour la créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur ? Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdait jamais de vue le Sauveur attaché à la croix, et qui attirait continuellement de ses adorables blessures cette eau céleste de l'amour de Dieu qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé ; ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur ; il passe en Asie, en Afrique. Partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus, il prêche hautement à ces peuples la gloire de

l'Evangile ; il découvre les impostures de Mahomet , leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ? Au contraire , ils admirent son zèle infatigable , sa fermeté invincible , ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde ; ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François , indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son maître , recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse ; mais étrange et merveilleuse insensibilité , ils ne lui témoignent pas moins de déférence ; et le brave athlète de Jésus-Christ , voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : « Sortons d'ici , mon frère , disait-il à son compagnon ; fuyons , fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous , puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître , ni à nous persécuter , nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyr , si nous trouvons des honneurs même parmi les peuples les plus infidèles ? »

C'est qu'en effet François avait été reçu par

Méledin , soudan d'Egypte , avec des égards qu'il n'aurait pas dû attendre de ce prince infidèle. Il eut avec lui de fréquents rapports , et quelques auteurs ont même raconté qu'il parvint à lui inspirer des sentiments favorables à la religion chrétienne ; mais cependant on croit avoir de fortes raisons d'en douter.

François, au sortir d'Egypte, alla visiter les saints lieux. Il passa ensuite dans la Palestine , à Antioche, et il travailla efficacement à établir en Syrie plusieurs maisons de son ordre , qui subsistèrent jusqu'à l'époque où les Sarrazins ravagèrent cette province.

Ayant appris , sur ces entrefaites , que le frère Elie, qu'il avait établi son vicaire-général en Occident , travaillait à détruire l'ordre , en s'efforçant d'y introduire le relâchement et d'y faire adopter des principes bien différents de ceux qu'il avait lui-même établis , il se hâta de regagner l'Italie où sa présence était absolument nécessaire.

De nombreux prodiges signalèrent encore ici sa route , et il fut reçu par ses frères avec

une joie qui ne le cédait qu'à celle qu'il éprouvait lui-même en les revoyant.

Sa prudence et sa fermeté eurent bientôt corrigé les abus introduits par son indigne représentant, et l'ordre des Frères mineurs rentra dans la route étroite où il avait marché jusque-là, et où le saint fondateur n'eut pas de peine à le ramener.

Dieu lui ménagea à cette époque une bien douce consolation. Il apprit le martyre de ceux de ses frères qui avaient été envoyés à Maroc. Ils étaient au nombre de cinq, et la joie qu'éprouva le saint patriarche, en recevant la nouvelle de leur triomphe, put seule diminuer son regret de n'avoir pas eu lui-même un semblable bonheur. Persuadé que le sang de ces généreux martyrs deviendrait comme une semence qui procurerait à son ordre de plus riches développements, il conçut le projet d'envoyer en Angleterre quelques ouvriers évangéliques, qui furent en effet accueillis comme un riche présent du Ciel. La bienveillance d'Henri III, qui le couvrit de sa protection, leur fut continuée par ses successeurs jusqu'aux

jours malheureux où un autre Henri, tristement célèbre, détacha ce beau royaume de la foi catholique, et y rendit la condition des Frères mineurs plus déplorable qu'au milieu même des nations infidèles.



CHAPITRE IV

Etablissement du tiers-ordre. — Estime que les vrais chrétiens ont toujours faite de la vie religieuse: — Sentiment de saint Augustin. — Indulgences de Portioncule. — Mort de Pierre de Catane, l'un de compagnons de François. — Miracles opérés à son tombeau. — Il cesse d'en faire lorsque notre saint le lui défend. — François donne une règle aux Clarisses.

Après avoir doté l'Eglise de deux ordres célèbres, les Frères mineurs et les Clarisses, il semble que François eût dû regarder sa tâche comme remplie, et se contenter de soutenir son œuvre sans rien entreprendre de nouveau. Mais il y avait dans ce cœur tout brûlant d'amour pour Dieu, un zèle sans cesse renaissant et qui le rendit saintement industrieux pour procurer le salut des âmes. Il avait ouvert un double asile aux personnes appelées à la vie religieuse; mais cette angélique vocation n'est que pour le plus petit

nombre, et François voulait faire jouir tous les fidèles des avantages qui y sont attachés. Il y réussit en instituant un troisième ordre, dont le but est de procurer aux personnes du monde les richesses spirituelles qui ordinairement ne se recueillent que dans les cloîtres. C'était une heureuse pensée, et le succès a pleinement justifié les vues du saint instituteur. A peine le tiers-ordre eut-il paru, qu'un nombre prodigieux de fidèles s'empressèrent de s'y faire agréger. On en trouvait les règles si sage, la pratique si facile, et les fruits si abondants, que les ennemis mêmes de l'Eglise étaient forcés d'admirer cette belle institution; et les personnes engagées dans le mariage, ou retenues dans le monde par quelque autre nécessité impérieuse, purent goûter ainsi la vie religieuse qu'il ne leur était pas permis d'embrasser entièrement.

Il ne faut pas s'étonner si les fidèles ont saisi avec tant d'empressement l'occasion de partager les avantages que procure la vie religieuse, car le monde a toujours paru si mauvais et si contagieux aux véritables chré-

tiens, que, dans tous les temps, ils ont cherché à élever entre eux et lui un mur de séparation ; et quoique l'Eglise ait toujours parfaitement respecté la différence des vocations, et qu'elle n'ait jamais poussé dans le cloître ceux que l'ordre de la Providence voulait au milieu du monde, néanmoins on peut dire qu'elle a toujours inspiré à ses enfants un amour de la retraite et de la pénitence qui les rapproche nécessairement un peu de la vie religieuse. L'Evangile, soigneusement médité, inspire les mêmes pensées, et l'Eglise n'était en cela que le fidèle écho de la voix de Jésus-Christ. Ce n'est pas seulement le douzième siècle qui s'est passionné pour la vie religieuse ; nous voyons, dès les premiers temps du christianisme, ce goût pour les saintes règles de l'état monastique.

Lorsque saint Augustin entreprit de venger la religion des reproches que lui adressaient ses ennemis, et qu'il fit cette célèbre comparaison des mœurs de l'Eglise avec celles des manichéens¹, il s'attacha surtout à développer

¹ De moribus Ecclesiæ et de moribus manichæorum, libri duo.

le tableau des institutions monastiques , persuadé que la vie religieuse est la plus belle fleur qui ait germé dans le champ de l'Eglise. C'est une consolation bien douce pour le chrétien fidèle de retrouver, sous la plume de saint Augustin peignant les mœurs de son époque , des couleurs qui pourraient servir à tracer le portrait des vrais religieux dans tous les siècles. Ainsi, quoique la forme des habits et certaines coutumes peu importantes aient varié avec le temps , l'esprit et les principaux usages sont demeurés toujours les mêmes. Alors , comme au douzième siècle et comme aujourd'hui , les religieux ne possédaient rien en propre ; ils vivaient sous la conduite d'un supérieur , et un seul suffisait quelquefois pour en diriger plus de trois mille , ce qui supposait de leur part une obéissance bien parfaite¹ ; ils vivaient sobrement et sans inquiétude pour l'avenir , sans autre fonds que le travail des mains et les aumônes des fidèles , la prière , la lecture ,

¹ Conveniunt ad singulos Patres terna , ut minimùm , hominum millia , nam etiam multò numerosiores sub uno agunt... Magnâ in jubendo auctoritate , magnâ in obtemperando voluntate. (*De morib.* LIB. I. C. 31.)

la méditation. Les conférences religieuses remplissaient les heures du jour, et une grande partie de celles de la nuit. Ils excellaient enfin dans la pratique de toutes les vertus, au point que saint Augustin ne craint pas de dire que si, dans le monde, on peut et l'on doit apprendre à bien vivre, c'est surtout dans le cloître qu'on vit bien ¹.

Il n'est pas étonnant qu'une vie si sainte et si douce ait fait l'objet des secrets désirs d'une foule de chrétiens condamnés par la Providence à demeurer au milieu des embarras du monde. Aussi l'histoire du iv^e siècle nous montre-t-elle les efforts que faisaient les personnages les plus distingués par leur position sociale, pour imiter autant que possible la vie religieuse ; aucun sacrifice ne leur coûtait pour cela. Verser à pleines mains des aumônes dans le sein des pauvres, donner à la prière de longues heures dérobées aux plaisirs et au sommeil, lire avec assiduité les livres saints, fréquenter des lieux célèbres par les mystères adorables dont ils ont été les témoins,

¹ Hic vivere discitur; illic vivitur. (*De morib.* LIB. I. C. 31.)

et se créer à Béthléhem ou ailleurs une retraite pour aller respirer quelquefois l'air de la solitude : voilà les moyens que Mélanie, Paule et tant d'autres femmes pieuses, dont saint Jérôme a immortalisé les noms, prenaient pour se rapprocher de la vie religieuse et en goûter les ineffables délices, au milieu même de l'agitation d'une vie séculière ; mais il était réservé à l'humble François d'Assise de procurer aux fidèles vivant dans le monde, une plus large part des grâces qui coulent dans le cloître. L'institution du tiers-ordre a rapproché, autant que possible, la distance entre ces deux états, et selon la belle pensée de l'historien de saint Dominique, à qui l'Eglise doit une semblable institution, le cloître sembla venir au-devant d'une foule de personnes qui n'étaient pas en position de l'aller chercher.

C'est à cette même époque qu'il faut rattacher une autre faveur célèbre que François procura à l'Eglise, en obtenant l'indulgence dite de Portioncule, qui ne fut cependant publiée que deux ans après, c'est-à-dire en 1223.

On a vu combien l'église de Notre-Dame-des-Anges était chère au cœur de notre saint. Après l'avoir rebâtie, pour ainsi dire, de ses propres mains, il l'avait adoptée pour son séjour le plus ordinaire, et nulle part il ne se trouvait mieux que dans ce modeste et pieux asile. Un jour qu'il y priait avec une ferveur toute particulière pour le salut des pécheurs, Notre-Seigneur lui apparut accompagné de sa très-sainte Mère, et lui dit avec bonté : « François, puisque les pécheurs te sont si chers, et que tes vœux les plus ardents sont pour leur conversion, je veux donner à ton zèle une éclatante récompense, et je promets de t'accorder la grâce que tu me demanderas aujourd'hui dans l'intérêt des âmes pécheresses. — Seigneur, reprit François, puisque cette petite église où je me trouve maintenant est si chère au cœur de votre Mère, et qu'il me serait si doux de voir son culte y fleurir de plus en plus, et les pécheurs y trouver une source intarissable de bénédictions, je demande que vous daigniez accorder que tous ceux qui visiteront ce sanctuaire

avec un cœur contrit et humilié, y puissent trouver non-seulement le pardon de leurs péchés, mais encore une remise entière de toutes les peines dues à leurs fautes; et je supplie, Marie, l'avocate des pécheurs, de se joindre à moi pour obtenir de votre bonté cette faveur inestimable. » Marie pria effectivement, et Notre-Seigneur assura François qu'il accordait lui-même une indulgence plénière, selon sa demande, mais qu'il eût à soumettre cette faveur au chef visible de l'Eglise pour en obtenir une solennelle confirmation.

Ainsi, quoique toutes les indulgences accordées aux fidèles soient dignes de leurs respects et de leur confiance, on peut dire que celle-ci mérite une vénération toute particulière, à cause du caractère de celui auquel elle a été accordée, de l'intercession de Marie par qui elle a été obtenue, et surtout à cause de Notre-Seigneur qui a bien voulu en être l'instituteur immédiat. Un semblable pouvoir ne saurait être raisonnablement contesté à ce Dieu fait homme, qui, en communiquant à

ses ministres l'autorité dont il est revêtu ¹, ne s'en est pas sans doute dépouillé lui-même, et s'est réservé le droit de l'exercer personnellement dans quelques rares circonstances.

Il est vrai que c'est au milieu d'une vision que François a reçu de la bouche du Sauveur l'assurance que sa prière était exaucée, mais cela ne doit diminuer en rien notre confiance à l'égard de l'indulgence attachée à l'église de Portiuncule.

Nous savons, en effet, par le témoignage du roi-prophète, que Dieu a souvent *parlé en vision aux saints* ² de l'ancienne loi, et nous ne voyons pas pourquoi il aurait perdu le privilège de communiquer de cette manière avec les saints de la loi nouvelle.

On remarqua d'ailleurs le soin avec lequel Notre-Seigneur recommande à François d'aller faire confirmer cette faveur par l'autorité de son représentant sur la terre; et, lors même qu'il ne lui eût pas fait cette injonction, nous ne pouvons pas douter que le serviteur

¹ Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. MATTH. XXVIII. 18.

² Locutus es in visione sanctis tuis. Ps. LXXXVIII. 19.

de Dieu n'eût suivi fidèlement une marche établie dans l'Eglise, et à laquelle le grand apôtre lui-même s'est soumis après sa conversion¹. Tous les saints que Dieu a conduits par des voies extraordinaires, ont pris les mêmes précautions pour éviter les dangers de l'illusion; et sainte Thérèse, entre autres, avait coutume de dire qu'elle pourrait bien se tromper dans ses révélations, mais dans l'obéissance jamais².

François s'empressa donc de porter à la connaissance du pape la faveur qu'il avait obtenue du Ciel, et, après un sévère examen, Honorius III reconnut la vérité de tout ce que le serviteur de Dieu lui avait déclaré. Il confirma cette indulgence, et bientôt la petite église de Notre-Dame de Portiuncule fut connue dans tout l'univers. On y vit accourir des milliers de pèlerins qui s'en retournaient tous en bénissant Dieu des faveurs qu'ils y avaient reçues, et cette dévotion devint si célèbre, que pour satisfaire les

¹ Act. ix. 7.

² Dicere solita, se in revelationibus decipi posse, in obedientiâ neutiquam. (Brev. Par. 15 oct.)

pieux désirs des personnes qui ne pouvaient faire le voyage de Portiuncule , les souverains pontifes en ont attaché l'indulgence à d'autres églises , et en ont fait jouir ainsi la chrétienté tout entière.

La règle des Frères mineurs avait déjà été solennellement approuvée de vive voix , ainsi que nous l'avons dit plus haut ; mais François désirait qu'elle le fût par écrit et selon toutes les formes. Il la présenta donc à Honorius , qui fut frappé de la sagesse avec laquelle le serviteur de Dieu en avait dressé tous les articles. Le but principal de l'ordre , la réception des novices , les divers exercices qui doivent remplir chaque journée , le travail des mains , la pauvreté absolue qui est comme le cachet particulier de l'ordre , la prédication évangélique à laquelle les frères sont spécialement dévoués : tout enfin y est traité avec méthode et avec une onction qui réveille l'éminente piété du saint fondateur.

Le Pape l'approuva par une bulle dont l'original est demeuré entre les mains des enfants de saint François ; et il écrivit à tous

les évêques catholiques pour leur communiquer cette approbation , en leur recommandant vivement les intérêts d'un ordre si utile à l'Eglise et si sagement établi.

On pense bien que l'esprit de ténèbres ne demeurerait pas oisif pendant que François travaillait avec tant d'ardeur à ruiner son empire. Il obtint alors de Dieu une permission semblable à celle qui autrefois lui avait été donnée à l'égard du saint homme Job , et s'il s'en servit pour exercer la vertu de François par tous les moyens que pouvait lui fournir sa rage satanique. Plus d'une fois il apparut lui-même au serviteur de Dieu, qui eut à essuyer les outrages de cet ancien ennemi des saints.

Peut-être ce contre-poids était-il nécessaire pour arracher aux dangers de l'orgueil une âme favorisée de tant de grâces ; peut-être François avait-il besoin d'être souffleté par l'ange des ténèbres , comme Paul le fut autrefois ¹, de peur que la grandeur de ses ré-

¹ Ne magnitudo revelationum extollat me , datus est mihi angelus Satanæ qui me colaphizet. II. COR. XII. 7.

vélations , qui égalaient presque celles de l'Apôtre , ne le portât à s'élever un peu dans sa propre excellence.

On peut voir dans les vies de saint François , où les plus minces détails ont été recueillis , que chacun de ses pas était marqué par une faveur extraordinaire du Ciel , et il n'est pas un de ces événements que nous venons de raconter , qui n'ait été précédé ou suivi de quelque révélation faite par Dieu à son humble serviteur , qui s'entretenait pour ainsi dire avec lui comme un ami a coutume de le faire avec son ami ¹.

Pendant que François se trouvait au couvent de Grécio , où il était allé se reposer un instant de ses fatigues , Pierre de Catane , son premier vicaire-général , mourut au couvent de Sainte-Marie-des-Anges , le second jour de mars 1224. L'éminente vertu de ce religieux était trop bien connue des populations environnantes , pour qu'on ne s'empresât pas de venir honorer son tombeau. Dieu fit alors éclater sa puissance , en confirmant

¹ Sicut solet loqui homo ad amicum suum. EXOD. xxxiii. 11.

par des prodiges la sainteté de son serviteur. De nombreux miracles s'opéraient chaque jour par la présence des reliques de Pierre, et les malades y venaient de toutes parts chercher leur guérison. Cette affluence troublant le corps des serviteurs de Dieu qui habitaient dans le monastère, François crut devoir opposer une digue à ce torrent de grâces, et avec cette simplicité qui fait elle-même des miracles, s'adressant aux restes inanimés du saint religieux : « Frère Pierre, dit-il à haute voix, vous m'obéissiez toujours ponctuellement pendant votre vie ; j'exige maintenant que vous m'obéissiez de même. Ceux qui viennent à votre tombeau nous incommodent fort ; ils sont cause que notre pauvreté est blessée, que notre silence se rompt, que notre discipline se relâche ; ainsi je vous commande par obéissance de cesser de faire des miracles. » L'ordre fut exécuté. Depuis ce moment, il ne se fit plus de miracles au tombeau du frère Pierre.

Ce n'est pas le seul exemple qu'on ait d'une semblable obéissance. Aux obsèques de saint

Bernard, le même inconvénient s'étant présenté, et la multitude des personnes qui voulaient toucher ses reliques ayant introduit un désordre qui ne pouvait plus être toléré, l'abbé de Cîteaux défendit à l'illustre mort, en vertu de la sainte obéissance, de continuer le cours de ses miracles. L'ordre fut à l'instant même exécuté; et fidèle imitatrice de Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort¹, l'âme de saint Bernard se rendit obéissante, après la mort même, à un homme mortel.

François était encore au monastère de Grécio, lorsque Claire et ses filles lui demandèrent de composer pour elles une règle, comme il l'avait fait récemment pour ses propres religieux; cette fervente communauté ne trouvant point, dans celles qui existaient déjà, de quoi satisfaire cette soif de la pénitence dont elle était dévorée. Le saint patriarche, après avoir pris l'avis du cardinal protecteur, composa pour les religieuses de Saint-Damien une règle qui ne lui fait

¹ Factus obediens usque ad mortem. PHIL. II. 8.

pas moins d'honneur que celle des Frères mineurs. Il y prescrit un attachement inviolable au saint-siège, qui est le centre de l'unité catholique; puis il recommande une grande prudence dans l'admission des sujets qui se présentent pour être reçus dans la communauté. En parlant de la confession des sœurs, il veut qu'on évite au saint tribunal les discours longs et inutiles, et qu'on se borne à ce qui est strictement nécessaire pour donner au confesseur une idée exacte de la conscience des pénitents. Il ne veut pas que la confession soit transformée en une pieuse causerie, dont le premier inconvénient est la perte du temps, que les religieux doivent ménager avec encore plus de soins que les simples fidèles.

Les instructions qu'il donne à l'abbesse conviennent à toutes les supérieures de communauté. « Elle doit faire souvent réflexion sur le fardeau dont elle est chargée et dont elle rendra compte à Dieu. Elle doit se conformer à la communauté en toutes choses, dans le vêtement et la nourriture; à l'église,

au dortoir, à l'infirmerie. Qu'elle préside, ajoute le saint fondateur, moins par son rang que par ses vertus et par la sainteté de sa vie, afin que ses sœurs, voyant sa conduite, lui obéissent plus par amour que par crainte; qu'elle se garde bien des amitiés particulières, de peur qu'ayant trop d'affection pour quelques-unes, elle ne cause du scandale parmi les autres¹. » Il lui recommande ensuite de donner un facile accès à ses sœurs, de se regarder comme leur servante, et de les corriger avec humilité et charité. Entrant dans le soin du temporel, il veut que l'abbesse consulte ses sœurs sur les affaires de la maison, parce qu'il arrive souvent que Dieu découvre aux moindres ce qu'il y a de mieux. Il lui défend de contracter aucune dette considérable, si ce n'est du consentement de la communauté et pour une nécessité évidente.

¹ Sainte Thérèse, dans son petit ouvrage, *De la manière de visiter les couvents de religieuses*, fait la même recommandation. Elle veut que les supérieures prennent garde à ne pas trop s'attacher aux religieuses qui ont avec elles de plus fréquents rapports, et à ne pas leur montrer une affection particulière, qui donnerait lieu aux autres de croire qu'elles se laissent influencer et guider entièrement par leurs conseils.

Son attention va jusqu'à régler la conduite des sœurs du dehors qui servent la communauté. « Qu'elles gardent, dit-il, une conduite honnête avec les gens du monde, et qu'elles parlent peu, afin de les édifier. Quand elles sont obligées de sortir, qu'elles ne s'arrêtent qu'autant qu'il est nécessaire ; et qu'une fois rentrées dans la communauté, elles ne soient pas assez hardies pour y rapporter ce qui se dit dans le monde ; qu'elles sachent enfin qu'il leur est étroitement défendu de communiquer au dehors ce qui se fait au dedans, et dont le monde pourrait ne pas s'édifier. » On ne saurait donner d'instructions plus convenables à toutes les tourières des couvents de religieuses.

Enfin il recommande par-dessus tout l'amour de la pauvreté, qu'il regardait avec raison comme l'âme de la vie religieuse ; et l'on peut dire que personne n'était mieux disposé que Claire à goûter ces sévères maximes. Elle-même ne recommandait rien avec plus d'instances que la pratique de cette vertu fondamentale ; et, au rapport de sainte

Thérèse , elle avait coutume de dire qu'elle ne connaissait point de plus fortes murailles pour une maison religieuse que celles de la pauvreté¹.

Cette sainte fille dît dans son testament, en s'adressant à ses sœurs : « Notre bien-heureux père saint François a écrit pour nous une forme de vie, principalement afin que nous persévérions toujours dans la pratique de la sainte pauvreté, à laquelle il nous a exhortées non-seulement par ses exemples et par ses paroles, mais encore par plusieurs écrits qu'ils nous a laissés. »

François, en effet, semblait s'être chargé de réhabiliter dans le monde cette chère pauvreté, à laquelle personne encore n'avait fait plus d'honneur et n'avait rendu plus de gloire que lui, depuis le jour où elle fut consacrée dans une étable par l'alliance que le Fils de Dieu daigna faire avec elle. Pour tout le reste, il cédait volontiers la première place aux autres ; mais dans la pratique de

¹ Grandes muros son los de la probeza. (*Camino de perfeccion*. c. II.)

la pauvreté, il eut regardé comme un dés-honneur de laisser les autres aller plus loin que lui. Quand il rencontrait des indigents couverts de haillons, et dont l'indigence semblait effacer la sienne, il en rougissait comme d'un opprobre, et nous avons déjà vu ce qu'il fit à Rome, en pareille occasion, lorsqu'il débutait à peine dans la carrière de la perfection évangélique. Il choisissait toujours pour sa nourriture ce qu'il y avait de plus grossier dans les aliments servis à ses frères ; et quant à la cellule qu'il habitait, c'était toujours la moins agréable et la plus pauvre ; encore se reprochait-il d'y être trop à l'aise, au souvenir de Celui qui disait : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids pour s'y retirer ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ¹. »

Il n'est donc pas étonnant qu'un homme ainsi épris des charmes de la pauvreté, en ait inspiré l'amour à tous ceux qui dépendaient de lui, et en particulier à ses chères filles de Saint-Damien.

¹ Luc. xi. 58.

Il les invitait surtout à demander à Dieu cet esprit de pauvreté, qui vient de lui aussi bien que l'esprit de sagesse et de pureté que Salomon dans son enfance demandait avec tant d'ardeur.

Pour leur faciliter ce saint exercice, il avait composé une prière qu'il leur enseigna, et que lui-même récitait habituellement ; en voici la substance :

« Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de la pauvreté qui vous est si chère ; ayez pitié de moi, car je l'aime avec tant d'ardeur que je ne puis trouver le repos sans elle, et vous savez que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est rejetée, méprisée et haïe de tout le monde, quoiqu'elle soit une dame et une reine, et que vous ayez eu la bonté de descendre du ciel sur la terre pour en faire votre épouse, et pour avoir d'elle, par elle et en elle, des enfants parfaits.... O Jésus, qui avez voulu être extrêmement pauvre, la grâce que je vous demande est de me donner le privilège de la pauvreté. Je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor, et je vous demande

qu'il soit toujours l'unique objet des désirs de votre serviteur, et de tous ceux auxquels vous avez inspiré, par son moyen, l'amour et la pratique de la vie religieuse. Oui, Seigneur, qu'on reconnaisse toujours la famille de François à ce cachet particulier de pauvreté absolue, qui rende ses enfants incapables de rien posséder autre chose que ce qu'on leur donnera pour le soutien de leur misérable vie.

» Ainsi soit-il. »



CHAPITRE V

Estime de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, pour François.
— Notre saint se livre dans la solitude aux douceurs de la contemplation. — Les stigmates. — Il compose des cantiques. — Il guérit un grand nombre de malades. — Le plaisir qu'il goûte à entendre la musique. — Sa patience dans la maladie. — Ses derniers avis à ses enfants spirituels. — Sa mort. — Réflexions.

Pendant que François travaillait ainsi à élever jusqu'à la plus haute perfection les saintes vierges dont la Providence lui avait donné la conduite, la bonne odeur de ses vertus, qui s'étendait si loin, lui avait mérité l'estime d'une sainte à jamais célèbre, d'Elisabeth reine de Hongrie. Cette femme, dont la mémoire a toujours été en bénédiction dans l'Eglise, mais dont le nom est aujourd'hui parmi nous si populaire et si chéri ¹,

¹ Voyez sa Vie par M. le comte de Montalembert.

était digne de comprendre et de goûter tous les trésors de grâce que le Ciel avait mis en François. Elle s'en entretenait souvent avec le cardinal protecteur, et ce fut par la haute médiation de cet homme célèbre qu'elle obtint un présent que l'autorité seule d'Ugolin pouvait arracher à la modestie de François. Cette pieuse reine, persuadée que le manteau de notre saint, si elle pouvait se le procurer, ne lui serait pas moins précieux ni moins utile que celui d'Elie le fut au prophète Elisée ¹, manifesta le désir de le posséder.

L'humble François s'en défendit longtemps ; mais enfin il céda aux instances du cardinal, et cette pieuse reine reçut avec une singulière vénération ce manteau si pauvre en lui-même, mais si riche à cause de celui auquel il avait appartenu. Elle garda toute sa vie cette chère relique, et elle fit depuis le solennel aveu que jamais elle ne l'avait touchée, sans éprouver comme une impression de l'esprit de sainteté qui était dans Fran-

¹ IV. REG.

gois , et sans obtenir les grâces qu'elle avait demandées par les mérites de ce grand saint.

Quoique François fût toujours uni à Dieu , au milieu même des occupations les plus distrayantes , il éprouvait néanmoins le désir de se reposer un peu dans la solitude , et d'y savourer en secret et à l'aise les douceurs de la contemplation. Il crut que le couvent de Celles , près de Cortone , serait un lieu favorable à son pieux dessein ; il ne se trompait pas ; l'Esprit de Dieu , qui le poussait au désert ¹ , y avait préparé pour lui des faveurs ineffables , qui le firent entrer plus avant que jamais dans la communication intime avec le Créateur. François était si détaché de toutes les choses de la terre , que son âme s'élevait comme naturellement vers le ciel. Là était sa conversation la plus douce ² , et l'on pourrait dire qu'il parlait la langue des anges avec la même facilité que nous parlons celle de notre patrie.

Heureux de jouir exclusivement , dans la

¹ Agebatur à Spiritu in desertum. LUC. IV. 1.

² Nostra conversatio in cœlis est. PHIL. III. 20.

solitude, des doux entretiens avec Dieu qui constituent cette *meilleure part* choisie par Marie¹, il s'y livrait tout entier, et ce fut alors que son âme enivrée d'un torrent de délices² goûta plus largement le bonheur que signale saint Augustin, lorsqu'il dit en parlant de lui-même : « Quelquefois, Seigneur, vous me faites entrer dans des sentiments extraordinaires, et jouir dans le secret de mon âme d'une certaine douceur si grande et si merveilleuse, que si vous permettiez qu'elle reçût son entier accomplissement en moi, elle passerait à je ne sais quel bonheur extrême qui n'appartiendrait plus à la vie présente³. »

Ainsi François, dégagé de tous les soins d'ici-bas, et l'œil fixé sur l'éternelle vérité, sentait son âme s'embraser de plus en plus de l'amour divin, et se fondre pour ainsi dire au doux feu de la charité.

¹ Maria optimam partem elegit. LUC. x. 42.

² Torrente voluptatis tuæ potabis eos. PS. xxiv. 6.

³ Intromittis me in affectum multum inusitatum introrsus, ad nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur in me, nescio quid erit quod vita ista non erit. CONF. L. x. c. 40.

Si la vue de Dieu, comme l'Evangile nous l'assure, est un privilège réservé aux cœurs purs ¹, nul n'était plus propre que le sien à soutenir l'éclat de cette Majesté adorable, qui, pendant qu'elle écrase du poids de sa gloire le scrutateur téméraire ², nourrit au contraire et fortifie par sa lumière l'âme humble et fidèle qui ne cherche à mieux le connaître qu'afin de l'aimer davantage.

Mais toutes les faveurs que le Ciel prodiguait alors à François n'avaient rien de si remarquable et de si singulier que celle qu'il plut à Notre-Seigneur de lui accorder un peu après. Ce fidèle disciple de Jésus crucifié, qui toute sa vie avait cherché le martyre sans pouvoir le rencontrer, devait, sur la fin de sa carrière, recevoir dans sa chair l'impression visible des plaies du Sauveur; en sorte qu'il a pu dire avec saint Paul, et d'une manière peut-être encore plus absolue : « Pour moi, jè porte

¹ Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. MATTH. v.

² Qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloriâ. PROV. xxv. 27.

dans mon corps les stigmates de Jésus¹. »

Voici comme saint Bonaventure raconte cette merveille, dont le témoignage d'un si grand homme ne permet pas de révoquer en doute l'authenticité.

« François, le serviteur et le ministre vraiment fidèle de Jésus-Christ, étant en prière un matin, sur un côté de la montagne (d'Alverne), s'élevant à Dieu par la ferveur séraphique de ses désirs, et se transformant par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse en Celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous, il vit comme un séraphin, ayant six ailes éclatantes et toutes de feu, qui descendait vers lui du haut du ciel. Ce séraphin vint d'un vol très-rapide en un lieu proche du saint, et alors parut entre ses ailes la figure d'un homme qui avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix. Ses ailes étaient disposées de telle sorte qu'il en avait deux sur la tête, qu'il en étendait deux pour vo-

¹ Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. GAL. VI. 17.

ler, et qu'il se couvrait tout le corps avec les deux autres.

» A la vue d'un tel objet, François fut extrêmement surpris ; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La présence de Jésus-Christ, qui se montrait à lui sous la figure d'un séraphin, d'une manière si merveilleuse et avec tant de familiarité, et dont il se voyait regardé si favorablement, lui causait un excès de plaisir ; mais le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait de compassion, et il en avait l'âme transpercée comme d'un glaive. Surtout il admirait profondément que l'infirmité de ses souffrances parût sous la figure d'un séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec son état d'immortalité ; et il ne pouvait comprendre le dessein de cette vision, lorsque le Seigneur qui paraissait au dehors lui apprit intérieurement, comme à son ami, qu'elle avait été présentée à ses yeux afin de lui faire connaître que ce n'était point par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'âme, qu'il devait être transformé tout entier en une par-

faite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié.

» La vision, disparaissant après un entretien secret et familier, lui laissa dans l'âme une ardeur séraphique, et lui marqua le corps d'une figure conforme à celle du crucifix, comme si la chair, semblable à de la cire amollie et fondue par le feu, avait reçu l'impression des caractères d'un cachet, car aussitôt les marques des clous commencèrent à paraître dans ses mains et dans ses pieds, telles qu'il les avait vues dans l'image de l'homme crucifié. On vit ses mains et ses pieds percés de clous dans le milieu; les têtes des clous, rondes et noires, étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds; les pointes qui étaient un peu longues, et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient. Il y avait aussi à son côté droit une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent elle jetait un sang sacré, qui trempait sa tunique et ce qu'il portait sur les reins. »

Voici le prodige nouveau qu'il plut à Dieu d'opérer en faveur de François, et qui rappelle

celui dont sainte Thérèse fut plus tard l'objet , lorsqu'un séraphin, armé d'un dard enflammé, vint percer son cœur et lui communiquer de nouvelles flammes du divin amour. Ce qu'il y a de fort remarquable , c'est que François et Thérèse ont réellement senti, pendant et après la vision, une douleur corporelle qui ne permet pas de regarder comme un simple effet de l'imagination, ce qui s'est alors passé en eux.

Des témoins nombreux et dignes de foi ont assuré que François éprouvait habituellement, depuis cette époque, une grande difficulté à marcher, et qu'il ne le faisait jamais sans souffrir. Sainte Thérèse, dans un langage qui n'appartient qu'à elle, et qui respire la candeur et la plus naïve sincérité, nous dit que les douleurs ineffables qu'elle éprouva alors dans son âme, et qui lui causaient un martyre délicieux, passaient jusqu'à son corps qui en était assez vivement affecté ¹.

Tous les panégyristes de saint François

¹ No es dolor corporal, sino espiritual, aunque no deja de participar el cuerpo algo, y aun harto. (*En la Vida de la sancta. c. xx.*)

d'Assise se sont plu à exalter cette faveur insigne accordée à l'homme de Dieu , et qui lui donne un dernier trait de ressemblance avec le Sauveur , dont il devenait ainsi une vive image ; mais aucun d'eux ne l'a fait avec plus de force , de talent et de piété que Bourdaloue , dans son beau sermon pour la fête de Notre-Dame-des-Anges. Voici en quels termes s'exprime l'illustre prédicateur : « Pour obtenir cette grande faveur ¹ , il fallait à notre saint un crédit particulier auprès de Dieu ; et que fait le Sauveur du monde ? Il lui imprime les stigmates , il lui ouvre le côté , il lui perce les mains et les pieds , il en fait un homme crucifié , afin que Dieu , considérant François , si je puis parler de la sorte , comme un autre Jésus-Christ , se trouve en quelque façon obligé de déférer à sa prière , pour le respect de la divine personne qu'il représente. « Hé quoi ! mes frères , disait saint Paul , dans la seconde épître aux Corinthiens , si la loi de Dieu , écrite sur le marbre , mérita tant de respect que les enfants d'Israël n'osaient jeter les yeux

¹ L'indulgence de Portioncule.

sur Moïse quand il l'apporta de la montagne , combien plus en mérite-t-elle maintenant qu'elle est gravée dans nos cœurs. » Je dis de même des stigmates de saint François : Si l'image du crucifix, seulement exprimée sur la pierre ou sur l'airain , est si vénérable dans notre religion que nous nous prosternons devant elle , qu'elle remplit les démons de terreur et que les anges la révèrent ; que ne lui est-il pas dû lorsqu'elle est formée sur la chair des saints , sur une chair consacrée par toutes les pratiques de la plus austère pénitence , sur une chair revêtue de toute la mortification de l'Homme-Dieu ?

Ce fut , selon toute apparence , après avoir reçu l'impression visible des plaies du Sauveur que François composa les deux cantiques italiens qu'on trouve parmi ses ouvrages. Cette âme brûlante avait besoin d'épancher au dehors les sentiments d'amour qui la dévoraient , et la poésie venait comme naturellement lui prêter son secours , alors que le langage ordinaire ne pouvait plus suffire. Si, comme l'a dit un poète profane , la colère et l'indignation peuvent

quelquefois inspirer des vers ¹, pourquoi l'amour de Dieu n'aurait-il pas le même privilège ? Ceux qui pourront lire , surtout dans l'original , ces brûlantes compositions , y trouveront l'âme de François tout entière. C'est l'amour divin qu'il chante , et c'est l'amour aussi qui l'inspire ; il en peint successivement la marche impétueuse , les vives saillies , les saintes langueurs et les délicieux effets. La place de ces beaux cantiques est à côté de celui que sainte Thérèse composa sur le même sujet , et que tout le monde connaît ². « Je 'sais une personne , dit-elle en parlant d'elle-même , à qui , sans être poète , il arrivait de faire sur-le-champ des couplets de cantiques spirituels fort justes et qui expliquaient très-bien sa peine intérieure dans l'éloignement d'un Dieu qu'on ne peut goûter qu'imparfaitement ici-bas. Ce n'était point de son esprit qu'elle les tirait ; mais pour mieux sentir le bonheur que

¹ Facit indignatio versum.

² Vivo sin vivir in mi ,
Y tan alta vida aspero
Que muero porque nomuero.

(Glosa primera.)

lui causait une peine si savoureuse, elle s'en plaignait de cette manière à Dieu ; elle aurait voulu pouvoir se mettre tout en pièces pour faire connaître la joie qu'elle éprouvait dans cette douce peine ¹. » Les sentiments de Thérèse par rapport à Dieu ayant été les mêmes que ceux de François, raconter les impressions de l'une, c'est faire l'histoire du cœur de l'autre.

En retournant du Mont-Alverne à sa chère solitude de Notre-Dame-des-Anges, François trouva l'occasion de faire éclater la grâce que Dieu avait mise en lui pour procurer la guérison des malades. Des prodiges furent encore ici opérés par notre saint, qui, à l'exemple de son divin Maître, passait en faisant le bien ², et en délivrant de leurs infirmités spirituelles ou corporelles ceux qui avaient recours à son intervention puissante auprès du Seigneur. Mais, dans le temps même qu'il rendait la santé aux au-

¹ Todo su cuerpo y alma querria se despedazase, para mostrar el gozo, que con esta pena siente. (*En su vida*. c. xvi.)

² Pertransiit benefaciendo. ACT. x. 38.

tres, Dieu permettait que la sienne fût toujours dans un état de langueur qui l'empêchait de suivre tous les mouvements de son zèle. Cette conduite de la Providence sur François était la même que celle qu'on lui a toujours vu tenir sur les plus grands saints. Pendant que le seul attouchement des linges qui avaient servi à saint Paul guérissait les malades en foule¹, ce grand apôtre était lui-même sujet à mille infirmités² dont Dieu ne le débarrassait pas. Cet homme, qui semblait tout-puissant pour les autres, devenait faible et impuissant pour lui-même et pour ses amis les plus tendres. « J'ai laissé, dit-il, Trophime malade à Milet³. » Et en écrivant à Timothée, au lieu de lui adresser une parole de guérison, il ne trouve sous sa plume que des conseils de prudence et de simples consolations⁴. C'est que, selon la belle remarque de saint Jean

¹ Act. xix. 12.

² I. COR. II. 3. — II. COR. XII. 5. — GAL. IV. et alib.

³ Trophimum reliqui infirmum Mileti. II. TIM. IV. 20.

⁴ Modico vino utere propter stomachum tuum et frequentes tuas infirmitates. I. TIM. IV. 23.

Chrysostôme, les âmes du premier ordre ne doivent pas être traitées par Dieu comme les âmes ordinaires. Celles-ci ont souvent besoin d'être débarrassées des souffrances corporelles dont elles ne portent le poids qu'avec une patience imparfaite et un faible mérite, tandis que les âmes appelées à une sainteté éminente, connaissant tout le prix des douleurs et n'ayant rien ici-bas de plus cher que la croix, sont servies d'après leurs désirs. Dieu laisse volontiers ses amis dans le creuset des souffrances, où ils se purifient comme l'or, et où ils ne sont pas moins heureux que les trois jeunes enfants l'étaient dans la fournaise. Il ne faut donc pas s'étonner si François a eu une si large part au calice amer de notre divin Rédempteur, et si Dieu lui a prodigué des épreuves dont ils savait faire un si bon usage.

Il fallait que cette âme extraordinaire fût bien maîtresse d'elle-même, et supérieure à toutes les infirmités dont le Ciel se plaisait à l'investir ¹, puisque c'est au milieu même

¹ Circumdatus infirmitate. *HEBR.* v. 2.

de cet état de langueur que François composait les pieux cantiques dont on vient de parler, et un autre qui commence par ces mots : « *Altissimo omnipotente, buon Signore, tue son la lauda, la gloria, l'onore, ed ogni benedizione*... O Dieu très-haut, très-puissant, très-bon, c'est à vous qu'appartiennent la louange, l'honneur, la gloire et toute la bénédiction ! » On eût dit que, commel'airain de nos temples rend un son d'autant plus étendu et plus éclatant qu'on le frappe avec plus de force ; ainsi, plus la main de Dieu s'appesantissait sur François, plus il multipliait ses cantiques d'actions de grâces, qu'on peut bien appeler le son rendu par une âme généreuse et patiente¹.

Toute l'année 1225 se passa pour François en différentes maladies et en de grandes douleurs. Cédant aux instances de ses amis, il

¹ Si ce mot paraît trop hardi, qu'on se rappelle celui de Longin, qui, en parlant du *sublime*, a dit : « C'est le son que rend une grande âme... » Il serait sans doute difficile de trouver un mot sublime qui résonnât mieux aux oreilles des hommes que ne le faisait aux oreilles de Dieu ce beau cantique de Job assis sur son fumier et couvert d'ulcères : QUE LE NOM DU SEIGNEUR SOIT BÉNI.... *Sit nomen Domini benedictum*.

vint à Riéti, où l'on espérait que des médecins habiles lui procureraient un peu de soulagement. Mais les témoignages de respect et de déférence que lui attirait son éminente vertu, alarmèrent au plus haut point sa modestie. Il sortit donc de la ville et se retira à Saint-Fabien, petit bourg du voisinage, où il logea dans la maison du curé. Le souverain pontife, qui était alors à Riéti avec toute sa cour, vint à Saint-Fabien pour rendre visite au serviteur de Dieu, qui ne pouvait comprendre qu'un si grand personnage se déplacât pour si peu de chose. On remarquait son embarras au milieu des égards dont il était l'objet, et de l'attention générale qui se portait sur lui; et ce qui eût été pour beaucoup d'autres le comble du bonheur était devenu pour l'humble François un véritable supplice.

Pendant sa maladie, notre saint aimait à chercher une douce récréation, et comme un soulagement à ses douleurs, dans la musique, qui avait pour lui beaucoup de charmes. Le son harmonieux d'un instrument dont on jouait en sa présence répandait dans son âme un

baume délicieux; mais il n'est guère croyable qu'un homme tel que François n'ait recherché dans la musique que le plaisir d'entendre des sons agréables. Tout porte à croire qu'il élevait ses pensées bien plus haut. Il avait sans doute appris de saint Augustin à voir, dans cette harmonie produite par des sons, comme une image de celle qui règne dans l'univers et qui est le fruit de l'action providentielle de Dieu. De même, en effet, que parmi les notes de musique il en est qui passent rapidement et d'autres sur lesquelles on appuie davantage, et que c'est le mélange et la variété de ces sons qui forment cette mélodie dont notre oreille est charmée; ainsi la durée plus ou moins longue des êtres qui peuplent le monde, et en particulier celle de la vie des hommes, dont les uns passent rapidement pendant que les autres vivent un siècle, est ce qui forme cette grande mélodie dont l'univers est comme l'instrument, et que Dieu dirige sous les yeux de l'homme, appelé à en jouir.

Mais si les charmes de l'harmonie et les graves pensées qu'elle inspire adoucissaient un

peu les souffrances de François, elles étaient loin de les calmer et de les dissiper entièrement. Les médecins, ne pouvant plus suffire à lutter contre le mal à l'aide des moyens doux et ordinaires, crurent devoir recourir à un remède violent, et qui exerça d'une manière horrible la patience de François. On décida que, pour calmer ses douleurs de tête et empêcher que le mal qu'il avait aux yeux ne dégénérait en une cécité complète, on lui ferait l'application d'un fer chaud au-dessus de l'oreille. Le serviteur de Dieu, qui avait bu jusque-là sans frémir le calice de ses souffrances, ne put tenir contre l'idée d'une semblable opération, et la nature en lui se révolta tout entière.

Dieu permit que cet homme, si fort en toute autre circonstance, parût faible dans celle-ci, et qu'il éprouvât une répugnance semblable à celle que Notre-Seigneur lui-même laissa paraître au jardin des Olives. S'il n'eût tenu qu'à François, ce calice aurait passé bien loin de lui¹; mais il fallut se soumettre aux-

¹ Transeat à me calix iste. MATTH. XXVI. 30.

ordres rigoureux du Père céleste, et François dit à la fin, comme son divin Modèle : « Mon Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre ¹. » Cet exemple est de nature à consoler les âmes timides, qui prennent plus facilement courage quand elles découvrent quelques restes de l'humaine faiblesse dans ceux même que Dieu élève à la plus haute perfection. C'est aussi un moyen de conserver dans les saints les mérites qu'ils ont acquis, et que l'orgueil pourrait leur ravir, s'il n'y avait pas en eux quelque chose qui leur rappelle ce qu'ils sont par eux-mêmes, et ce qu'ils deviendraient sans le secours de la grâce qui les soutient. Ainsi, selon la belle remarque de saint Grégoire le Grand, le prophète Elie, si courageux pour supporter les persécutions des rois impies, si puissant qu'il commande à la nature, fait descendre le feu du ciel, suspend et donne la pluie à son gré et ressuscite les morts; poursuivi par l'impie Jézabel, tremble tout à coup devant cette femme, et demande la mort pour échapper à

¹ Non sicut ego volo, sed sicut tu. MATTH. XXVI. 30.

son courroux. C'est qu'Elie avait besoin de ce contre-poids pour ne pas perdre la connaissance de lui-même et ne pas s'élever dans des pensées d'orgueil. Les miracles opérés par lui montraient ce qu'il avait reçu de Dieu ; et sa faiblesse devant Jézabel faisait connaître ce qu'il était par lui-même , et ce qu'il aurait à craindre si Dieu avait cessé de lui prêter son appui ¹.

Ainsi en était-il de François , lui qui , pendant son séjour en Egypte , avait offert aux infidèles de se jeter dans un brasier ardent pour prouver la divinité de la religion chrétienne , par la force que Dieu lui communiquerait dans ce supplice affreux ; maintenant il tremble à la vue d'un fer rouge qu'une main amie doit appliquer sur lui pour sa guérison. Mais cette frayeur ne dura qu'un instant , et la grâce surmonta bientôt les répugnances de la nature , au point que François dit paisiblement au médecin : « Si la chair n'est pas bien brûlée , faites-y remettre le fer. »

¹ In miraculis monstrabatur Elias; in infirmitatibus servabatur.
Greg. Moral. L. XIX. C. 6.

Pendant tout le cours de sa maladie, François se soumit avec une obéissance d'enfant aux volontés de ceux qui étaient chargés de lui donner des soins. Sa méditation de toute la vie ayant eu pour objet la soumission aux ordres du Ciel ¹, il n'est pas étonnant qu'il ait poussé si loin dans ses derniers moments la perfection de cette belle vertu. Il acceptait ses infirmités telles que Dieu les voulait, et avec toutes leurs circonstances les plus rebutantes et les plus pénibles. Persuadé qu'elles étaient un présent de la main de Dieu, il n'eût pas voulu en laisser perdre la plus petite partie ²; c'est à l'école de Celui qui s'est rendu obéissant jusqu'à mourir sur la croix ³, que notre saint avait étudié l'obéissance. Il aimait à regarder cette vertu comme la clé qui ouvre le ciel, et il était bien convaincu de cette excel-

¹ Mens justī meditatūr obedientiam. PROV. xv. 28.

² Particula boni doni non te prætereat. ECCLI. xiv. 14. — Une jeune religieuse, horriblement attaquée par la petite-vérole, disait au milieu de ses souffrances les plus vives : « Je ne voudrais pas en avoir un grain de moins que ceux qu'il a plu à Dieu de me destiner... » Cette obéissance peut être mise à côté de celle de François.

³ Phil. ii. 8.

lente maxime de saint Augustin, que rien n'est si avantageux à l'âme que d'obéir ¹. Aussi avait-il une volonté, mais comme n'en ayant point; et quoiqu'il fût appelé par sa position à commander aux autres, il n'était jamais plus heureux que quand l'occasion se présentait de faire quelque pratique d'obéissance.

Un jour il fit cette confidence à ses compagnons : « Entre toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu, celle-ci en est une, que si l'on me donnait pour gardien un novice d'une heure, je lui obéirais aussi ponctuellement qu'au plus ancien et au plus grave des frères » Le moyen d'arriver à cette heureuse disposition est de voir Dieu dans la personne des supérieurs, et c'est ce que François observait avec une grande exactitude. Comme on lui demandait un jour à quoi il comparerait le religieux vraiment obéissant ? « A un mort », répondit-il. Prenez en effet un corps mort, et mettez-le où il vous plaira ; vous verrez qu'il n'a point de répugnance à être remué, qu'il ne murmure point de sa situation, qu'il ne

¹ Nihil tam expedit animæ quàm obedire.

se plaint point qu'on le laisse là. Si vous lui donnez une place honorable, ses yeux demeureront baissés, il ne les lèvera pas. Si vous le posez sur la pourpre, il n'en paraîtra que plus pâle. Voilà le vrai obéissant qui ne s'informe point pourquoi on le met en mouvement, qui prend la place qu'on lui donne et ne demande point à changer. Si on l'élève à la dignité de supérieur, il demeure toujours également humble; plus il est honoré, plus il se croit indigne de l'être. J'ai vu bien souvent, ajoutait-il, un aveugle qui était conduit par un petit chien et qui allait partout où son guide le menait, dans les mauvais chemins comme dans les bons. Voilà encore une image du parfait obéissant : il doit fermer les yeux et s'aveugler sur le commandement du supérieur; ne penser qu'à s'y soumettre promptement et humblement, sans examiner si la chose est difficile ou non; n'ayant en vue que l'autorité de celui qui ordonne et le mérite de l'obéissance. » On comprend qu'avec de tels principes, et après de longues années d'une pratique rigoureuse et constante, Fran-

çois, sur son lit de douleurs, devait être un ange d'obéissance.

Les remèdes auxquels il s'était soumis ayant un peu diminué la force du mal, le serviteur de Dieu profita de cette circonstance pour visiter quelques-unes des maisons de son ordre, et donner au ministère apostolique, si cher à son cœur, les derniers restes d'une voix mourante et d'une ardeur qu'il voyait prête à s'éteindre. Ce fut alors, si l'on en croit quelques-uns des historiens de saint François, qu'il rendit par ses prières la santé à un enfant dont la destinée devait être si glorieuse et qui a répandu tant d'éclat sur l'ordre des Frères mineurs. Bonaventure, dont la naissance avait été saluée par ses parents avec un si vif enthousiasme, atteint d'une maladie mortelle dans ses plus jeunes années, fut recommandé par sa mère aux prières de notre thaumaturge, et la santé revint à cet enfant de bénédictions. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre des Mineurs, comme pour faire hommage à François d'une vie dont il croyait être redevable à

son intercession. Ses progrès dans les sciences et dans la piété furent immenses , et l'Eglise, dont il a été un des plus célèbres docteurs , l'a décoré du beau titre de séraphique , dont il partage les honneurs avec son saint patriarche. C'est qu'en effet il y avait dans ces deux âmes quelque chose de céleste qui rappelle les flammes d'amour dont les intelligences du premier ordre sont embrasées au séjour de la gloire. Les lèvres de François et la plume de Bonaventure semblaient distiller avec une égale abondance le miel de cette piété tendre et affectueuse dont leur cœur était rempli. Aussi aimons-nous à trouver leurs noms rapprochés, et à ranimer notre piété au souvenir de ces hommes qui se sont succédé dans l'Eglise, comme deux astres lumineux dont l'un paraîtrait à l'Orient , quand l'autre penche vers l'Occident et commence à descendre sous l'horizon.

En effet , le moment était venu où François allait rendre à Dieu cette âme si pure , que le ciel désormais enviait à la terre ; les douleurs de la maladie , qui ne l'avaient

quitté qu'imparfaitement , revinrent avec une intensité nouvelle ; mais plus l'homme extérieur s'affaiblissait , plus on voyait l'intérieur de notre saint se revoueler devant Dieu ¹, et sa patience semblait croître dans la même proportion que ses infirmités. Sa maladie cependant ne lui ôtait rien de ce zèle qu'il avait toujours montré pour les intérêts de son ordre. Au contraire , plus il voyait approcher le jour où il dirait à ses frères un dernier adieu , plus il comprenait la nécessité de mettre à profit ses derniers instants , pour les former encore et les soutenir par ses conseils. S'étant aperçu que ceux qui étaient près de lui fatiguaient beaucoup à cause des services pénibles qu'il fallait lui rendre , il craignit que la longueur de sa maladie n'affaiblît un peu leur courage , et il leur adressa ces belles paroles : « Mes chers enfants , ne vous ennuyez point de la peine que vous prenez pour moi , car Notre-Seigneur vous récompensera en cette vie et

¹ Licet is qui foris est noster homo corrumpatur ; tamen is qui intus est renovatur de die in diem. II. Cor. IV. 16.

en l'autre de tout ce que vous faites pour son pauvre serviteur ; et si ma maladie vous occupe entièrement , croyez que vous gagnerez beaucoup par les services que vous me rendez. Car rien de tout cela ne sera perdu devant Dieu , et lui-même sera votre débiteur pour toutes les dépenses que vous faites à mon occasion. »

Un des frères , s'apercevant que les douleurs du saint malade étaient excessives , lui proposa de se mettre en prière pour obtenir de la bonté de Dieu qu'il diminuât un peu la rigueur de cette position presque intolérable. « Si je ne savais , repartit François , quelle est la simplicité et la droiture de votre cœur , je vous ferais retirer bien loin de moi , car le conseil que vous me donnez est une véritable tentation. Je sais trop le prix des souffrances pour qu'on m'enlève la moindre parcelle de ce riche trésor. Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père céleste m'a préparé¹ dans sa

¹ Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum? JOAN. XVIII. 11.

miséricorde ? » Cette réponse , si ferme et vraiment héroïque , rappelle ce que Notre-Seigneur disait autrefois à Pierre , qui , lui entendant parler à l'avance de sa passion douloureuse et des opprobres dont il serait rassasié , le prit à part , et lui dit : « Ah ! Seigneur , à Dieu ne plaise , cela ne vous arrivera pas. — Retirez-vous de moi , Satan , reprit le Sauveur avec une sainte indignation , vous m'êtes un sujet de scandale , parce que vous ne goûtez point les choses de Dieu , mais celles des hommes ¹. »

Cependant les progrès du mal devenaient de plus en plus rapides , et déjà le saint patriarche avait béni plusieurs fois ses enfants spirituels , inconsolables de la perte qu'ils allaient faire. On lui demanda de faire connaître ses dernières volontés. Il exigea qu'on lui promît de le traiter après sa mort comme le dernier des misérables ; et afin que la pauvreté qui lui avait donné une crèche pour berceau reçût maintenant son dernier soupir , il se fit mettre à terre , un peu avant

¹ Matth. xvi. 23.

que d'expirer, et ordonna qu'on le dépouillât de ses vêtements, pour retracer complètement l'indigence du Sauveur mourant sur la croix. Puis il prononça avec beaucoup de douceur ces paroles : « Adieu, mes enfants, je vous dis adieu à tous ; je vous laisse dans la crainte du Seigneur, demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation approche ; heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé ; pour moi, je vais à Dieu avec un grand empressement, et je vous recommande tous à sa grâce. »

Il fit apporter le livre des Evangiles, et demanda qu'on lui lût l'Evangile de saint Jean, à l'endroit où commence l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur. Après cette lecture, il récita lui-même d'une voix faible, mais avec tout l'élan d'une piété tendre et courageuse, le psaume cent quarante et unième : « *Voce meâ ad Dominum clamavi, J'ai élevé ma voix vers le Seigneur,* » et le continua jusqu'au dernier verset : « *Me expectant justi donec retribuas mihi*, Les justes sont

dans l'attente de la récompense que vous me donnerez ; » et il expira doucement en prononçant ces paroles. C'était un samedi au soir, quatorzième jour d'octobre, la quarante-cinquième année de son âge et la dix-huitième de l'institution de son ordre.

La vie de saint François d'Assise est une démonstration sensible de cette vérité si souvent reproduite par le grand apôtre , que Dieu se sert ordinairement de ce qui semble n'être rien ¹ , pour opérer ses plus éclatantes merveilles. Aux yeux de la sagesse humaine , personne n'était moins propre que François à entreprendre ou à exécuter de grandes choses ; et cependant que n'a-t-il pas fait pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise ? C'est qu'il savait prier et s'oublier lui-même , deux choses qui communiquent à l'homme une vertu divine ; car celui qui prie change pour ainsi dire sa faiblesse contre la force du Tout-Puissant ² , et celui qui ne cherche point ses intérêts , mais ceux de Dieu , est capable des

¹ Ea quæ non sunt. I. COR. I. 28.

² Qui sperant in Domino , mutabunt fortitudinem. Is. XL. 31.

plus grands sacrifices, des plus généreux efforts, et par conséquent des plus brillants succès. Cette vérité, dont les saints des premiers siècles étaient si vivement pénétrés, semble n'en être plus une aujourd'hui, et à voir la manière dont une foule de chrétiens agissent, il semble que Dieu ait changé de conduite dans l'administration de son Eglise, et qu'il soit aujourd'hui moins jaloux de sa gloire, qu'il ne l'était autrefois. Tout semble fait de nos jours, quand on s'est donné beaucoup de mouvement, et qu'on s'est posé devant le monde comme un homme d'action; mais on oublie trop souvent d'intéresser le Ciel par de ferventes prières, et voilà pourquoi les œuvres saintes et les entreprises de charité ont aujourd'hui parmi nous des résultats bien moins consolants et bien moins durables qu'autrefois. Ajoutez à cela que tous cherchent leurs intérêts propres, et presque personne ceux de Jésus-Christ ¹, et vous aurez le secret de notre impuissance ou de nos

¹ Omnes quæ sua sunt quærunr, non quæ sunt Jesu Christi.
PHIL. II. 21.

minces succès. Le remède à ce mal n'est pas de négliger les moyens humains, puisque Dieu veut qu'on s'en serve, et que les saints ne les ont pas méprisés. Mais il faudrait, en travaillant sur la terre, regarder un peu plus souvent le ciel, s'appuyer beaucoup plus sur Dieu que sur sa propre industrie, étendre ses pensées et ses affections, pour ne pas se renfermer dans le cercle étroit d'un égoïsme qui ne voit que soi, et alors on ferait de grandes choses, parce que les bénédictions de Dieu se trouveraient là pour faire germer les efforts de l'homme.



ÉPILOGUE

Des ravissements. — De la grâce du discours. — Du don des miracles. — Du don de prophétie.

L'histoire de saint François d'Assise nous ayant offert d'un bout à l'autre le spectacle des faveurs les plus rares et des dons les plus merveilleux prodigués par le Tout-Puissant à son humble serviteur, j'ai cru ne pouvoir mieux faire, en terminant, que de donner au lecteur des éclaircissements sur ces grâces extraordinaires qui ne doivent point être regardées comme appartenant à une mysticité nuageuse et inintelligible, mais qui se rattachent aux premiers principes de la religion. Dieu sans doute, qui les a prodiguées dans certaines circonstances, peut s'en montrer avare aujourd'hui ; mais il est

toujours en son pouvoir de les faire, et son bras n'est point raccourci. Qu'on me permette donc de passer en revue les principales faveurs de ce genre, en prenant pour guide le flambeau d'une sainte et exacte théologie.

§ I. Des ravissements.

En écoutant le récit des extases et des ravissements de saint François, le lecteur pieux aura de suite pensé au célèbre ravissement de saint Paul, qui ne nous permet pas de douter que cette grâce ne puisse être accordée quelquefois, et qu'à côté des illusions de certains esprits exaltés, il ne puisse y avoir des extases réelles et dignes de tous nos respects. On comprend en effet que Dieu peut tellement s'emparer d'une âme, l'isoler si complètement de tout ce qui l'entoure, et l'inonder de si vives lumières, que cette âme ne s'appartienne plus, en quelque sorte, et qu'elle soit *ravie* par ce Dieu puissant, qui veut la posséder un instant sans partage. N'arrive-t-il pas quelquefois qu'une affaire

qui nous occupe, ou une personne qui nous plait, *ravisse* tellement notre esprit, qu'il semble que tout le reste ne soit plus rien pour nous, et qu'uniquement appliqués à cette affaire qui nous absorbe, ou à cette personne qui nous charme, nous oublions tout le reste, jusqu'à notre propre existence, et que nous sommes comme *hors de nous-mêmes*? Pourquoi donc ne pourrait-il pas arriver qu'un saint, dans la prière, fût épris des charmes de ce Dieu dont il médite les perfections, et que son âme en fût ravie? Jusqu'ici nous sommes dans le domaine de la nature; et l'on pourra nier que Dieu bien connu ne soit mille fois plus *ravissant* que toutes les créatures ensemble! Que sera-ce maintenant, s'il plait à Dieu de conduire cette âme encore plus loin (car il le peut sans doute), d'ajouter aux lumières naturelles qu'elle possède déjà, une puissance extraordinaire et merveilleuse d'attraction vers lui, et de lui dévoiler enfin des secrets qui n'appartiennent point à la terre, mais que Dieu peut toujours communiquer par anticipation?

Il y aura sans doute alors un ravissement extraordinaire, merveilleux, surnaturel et semblable à celui de saint Paul ; car nous ne voyons nulle part que Dieu se soit engagé à ne ravir de la sorte que ce grand apôtre.

Que se passe-t-il dans ces moments extraordinaires ? C'est le secret de Dieu. L'âme est-elle absolument séparée du corps ? Saint Thomas ne le pense point, et cela n'est pas nécessaire pour qu'elle reçoive des communications ineffables¹. Il paraît certain que l'Apôtre lui-même a ignoré dans quelle position son âme s'était trouvée par rapport à son corps pendant la durée de son ravissement².

On comprend sans peine que je dois m'arrêter en présence de ces mystérieuses obscurités. Je n'ai voulu que montrer le respect qui est dû à ces opérations extraordinaires de la grâce divine, dont les esprits irréligieux et superstitieux se moquent si souvent, parce qu'il est plus facile de tourner

¹ 2. 2^{me} quest. CLXXV.

² Sive in corpore, sive extra corpus nescio ; Deus scit. II. Cor. XII.

une chose en ridicule que de l'approfondir et de la bien juger. Mais, dit très-bien saint Augustin, les plaisanteries, même les plus fines, ne sont pas des raisons¹.

§ II. De la grâce du discours.

En suivant saint François dans le cours de ses prédications, nous avons dû remarquer avec quelle étonnante facilité et quel rare succès cet homme apostolique annonçait les vérités de la religion aux savants et aux ignorants. Plus d'une fois nous lui aurions appliqué ce beau mot du psalmiste : « La grâce est répandue sur vos lèvres². » Dieu, ayant voulu que la foi vînt par l'ouïe, et que la prédication de sa parole en fût même le germe³, a dû réserver dans ses trésors un secours particulier pour les prédicateurs de l'Evangile. Tous n'ont pas sans doute les mêmes talents naturels; et la grâce divine qui, selon l'expression de l'Apôtre, sait

¹ Aliud est ridere, aliud respondere. Aug.

² Diffusa est gratia in labiis tuis. Ps. XLIV. 4.

³ Fides ex auditu; auditus autem per verbum Dei. Rom. x. 17.

prendre toutes les formes¹, sait aussi tirer parti des divers dons qui se trouvent dans les hommes et qui varient en quelque sorte à l'infini ; chacun d'eux ayant sa mesure de connaissance, sa tournure d'esprit et son genre de talent particulier. Mais, indépendamment de ces moyens naturels que Dieu prend pour ainsi dire tels qu'ils sont, se servant de la simplicité du langage d'Amos comme de la sublimité de celui d'Isaïe, il y a une *grâce* particulière donnée au discours pour le rendre onctueux, touchant et persuasif. C'est cette grâce qui porte la lumière dans l'esprit des auditeurs, qui échauffe leurs cœurs, leur fait aimer les choses qu'ils entendent, et dispose leur âme à la mettre en pratique. Cette grâce a été éminente dans saint François ; et quoiqu'elle soit en elle-même indépendante des dispositions et du mérite de l'orateur sacré, il est certain qu'ordinairement Dieu l'accorde, l'augmente et la multiplie, en raison de la piété du prédicateur, et des prières ferventes par les-

¹ I. Petr. iv. 10.

quelles il s'efforce de l'obtenir. Heureux donc celui qui , à l'exemple de notre saint patriarche , bien loin de mettre obstacle aux desseins de Dieu sur lui , les favorise au contraire , en se rendant de plus en plus capable d'y servir , et en devenant , comme dit saint Paul , un vase utile au Seigneur et propre à toutes sortes de bonnes œuvres¹.

§ III. Du don des miracles.

Il y a dans l'air que respire aujourd'hui le chrétien , quelque chose de si contagieux et de si délétère pour sa foi , que les personne même les plus pieuses ont peine à n'en pas subir la déplorable influence. Sous prétexte de se garantir d'une vaine et ridicule crédulité , on affecte de ne pas croire facilement tout ce qui se présente avec un caractère merveilleux et en dehors du cours ordinaire des choses. On porte cet esprit de défiance dans la lecture de la vie des saints , et parce que les faits qui y sont rapportés

¹ Vas utile Domino , ad omne opus bonum paratum. II. TIM. II. 21.

ne sont pas les faits mêmes de l'Évangile, on se croit en droit de les répudier sans examen, et l'on s'applaudit presque de cette force d'âme, qui touche de si près à l'incrédulité.

A Dieu ne plaise que je blâme les sages précautions que la prudence prescrit ici comme ailleurs, et plus qu'ailleurs. Il y aurait sans doute quelque danger à croire sans examen, et sur des preuves insuffisantes, des contes ridicules qui ne seraient que le fruit de l'imposture; mais n'y en aurait-il pas aussi à répudier trop légèrement des faits singuliers quelquefois, mais toujours respectables quand ils sont constatés? Il y a eu de faux miracles, c'est-à-dire des prestiges plus ou moins séduisants opérés par l'esprit de mensonge, je le sais; mais on n'en pourrait rien conclure contre l'existence des vrais miracles où le doigt de Dieu se montre avec des caractères qui n'appartiennent qu'à lui¹, disaient les magiciens de Pharaon en voyant les prodiges opérés par Moïse. Parce qu'il me

¹ *Digitus Dei est hic.*

sera arrivé une ou deux fois dans ma vie de rencontrer de la fausse monnaie, devrai-je soupçonner tous les négociants d'être de faux monnayeurs? Non sans doute; je prendrai de sages précautions pour n'être pas trompé, mais je croirais faire injure à la société, si je marchais au milieu d'elle armé de soupçons, de défiances et de craintes exagérées.

Appliquons cela aux miracles, et nous comprendrons tout ce qu'a d'injurieux pour la religion et pour les saints, qui lui ont fait tant d'honneur, cette défiance excessive qui condamne de suite et sans examen les faits qui méritent au moins d'être recueillis et pesés attentivement. La vie de saint François, en particulier, est pleine de miracles devant lesquels une âme trop défiante et presque incrédule sourira avec dédain, parce qu'il lui semble que Dieu ne peut pas descendre à de si minces détails (comme s'il ne descendait pas dans l'ordre naturel jusqu'à s'occuper des passereaux et des cheveux de notre tête¹) ni exercer un acte de sa toute-

¹ Matth. v.

puissance d'une façon si singulière. Mais ne voyons-nous pas dans les livres saints eux-mêmes, devant lesquels tout chrétien doit s'incliner, une foule de prodiges opérés dans des circonstances tout aussi peu importantes aux yeux d'un esprit léger? Et cependant nier un seul des faits miraculeux de la Bible, ce serait ruiner la religion tout entière. Mais on va là sans s'en douter, en affectant de ne vouloir rien admettre dans les miracles de ce genre, dont l'histoire de quelques saints est remplie. Le Dieu qui a pu autrefois soutenir saint Pierre marchant sur les flots à la parole de Jésus-Christ, a bien pu faire marcher aussi sur l'eau un enfant qui, docile à l'ordre de son supérieur, courait tendre la main à son frère emporté par les flots d'une rivière¹. Je crois sans peine le premier fait, et je n'en puis douter sans crime, puisqu'il se trouve dans l'Évangile, mais si le second m'est prouvé par des témoignages solides et dignes de toute ma confiance, pourquoi ne le croirais-je pas égale-

¹ Vie de saint Benoît.

ment? N'est-ce pas le même Dieu qui agit dans l'un et l'autre cas? Et refuser mon adhésion au dernier, que je suppose solidement établi, n'est-ce pas préparer insensiblement mon esprit à me défier même des miracles évangéliques? n'est-ce pas me mettre sur la route de l'incrédulité consommée?

Tenons-nous donc dans un sage milieu; n'admettons pas indistinctement et sans réflexion tous les faits merveilleux des légendes les moins authentiques, mais aussi n'affectons point de nous poser en esprits-forts contre tout ce qui sent le miracle. L'un n'est pas moins injurieux que l'autre à la sagesse du Tout-Puissant et aux lumières de la raison dont il nous a doués.

Dieu communique à qui il lui plaît le pouvoir de faire des miracles. Tous les saints ne l'ont pas eu, et il ne faudrait pas rigoureusement établir leur mérite sur le plus ou moins de prodiges qu'ils ont opérés. Ainsi, la vie de saint François, par exemple, et celle de saint Bernard sont pleines de miracles qu'ils semaient pour ainsi dire à chaque

pas ; tandis que la vie de saint Augustin , si belle et si pure depuis sa conversion , en offre à peine un , lorsque , près de mourir , il guérit subitement un malade en priant sur lui . En concluera-t-on que cet illustre docteur était moins agréable à Dieu que les deux autres saints ? Non ; mais l'ordre de la Providence le voulait ainsi , et Dieu a ses raisons , dont nous ne sommes point en droit de demander compte . Écoutons à ce sujet les excellentes réflexions que fait saint Augustin lui-même , dans ses Enarrations sur les Psaumes :

« Il y a des personnes , dit-il , qui prennent plaisir aux miracles , et qui veulent que tous ceux qui sont parfaits dans l'Eglise leur en fassent . Ceux qui croient l'être , voudraient aussi en faire , et il leur semble qu'on ne peut pas être l'ami de Dieu sans cela . Mais Dieu , qui sait ce qu'il doit donner à chacun pour entretenir l'union dans tout le corps , parle ainsi à son Eglise . L'œil ne peut pas dire à la main , Je n'ai pas besoin de vous ; la tête ne peut pas dire aux pieds , Vous ne m'êtes pas

nécessaires. Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? Si tout le corps était oreille, où serait l'odorat ¹ ?

» On voit donc dans notre corps que chaque membre a sa fonction particulière. L'œil voit, mais il n'entend pas ; l'oreille entend, mais elle ne voit point ; la main agit, mais elle ne voit ni n'entend ; le pied marche, mais il n'entend, ni ne voit, ni ne fait ce que fait la main. Quand la santé règne en tout le corps, quand tous les membres sont en paix, que rien n'y fait la guerre, l'oreille voit dans l'œil, l'œil entend dans l'oreille. On ne peut reprocher à l'oreille qu'elle ne voit point, on ne peut à cause de cela lui dire : « Vous n'êtes rien, vous êtes défectueuse ; car pouvez-vous voir, pouvez-vous discerner les couleurs comme l'œil ? »

» L'oreille qui garde la paix avec tout le corps, répond à cela : C'est pour moi que l'œil voit. L'œil dit de même : C'est pour moi que l'oreille entend. L'œil et l'oreille disent : C'est pour nous que les mains tra-

¹ I. Cor. XII. 17.

vailent. Les mains disent : C'est pour nous que l'oreille entend et que l'œil voit. L'œil, l'oreille et les mains disent : C'est pour nous que les pieds marchent.

» Lorsque tout agit dans le corps, s'il y a de la santé et de l'union entre les membres, tous sont dans la joie; si quelqu'un de ces membres souffre quelque mal, les autres ne l'abandonnent point; ils compatissent. Quoique les pieds semblent éloignés des yeux, que les yeux soient dans le lieu le plus haut, et les pieds dans le plus bas, l'œil pour cela abandonne-t-il le pied s'il marche sur une épine? Tout le corps se met au contraire comme en cercle; on s'assied, on courbe son dos, on cherche cette épine qui s'est enfoncée dans le pied. Tous les membres contribuent en ce qu'ils peuvent, afin de retirer cette épine du lieu le plus bas et le moindre de tout le corps.

» Il en est ainsi du corps de Jésus-Christ. Tous n'y peuvent pas ressusciter les morts; qu'on n'y cherche point cela; qu'on se mette seulement en peine de n'être point un membre

disproportionné qui n'aurait aucun rapport avec tout le reste. Si l'oreille voulait voir, elle ne ferait que de la confusion; elle ne peut une chose qu'elle n'a point reçue.

» On pourrait peut-être dire à un homme : « Si vous étiez juste, vous ressusciteriez les morts, comme a fait saint Pierre. » Répondez à cela : « Les apôtres, par la puissance de Jésus-Christ, semblent avoir fait de plus grands miracles que Jésus-Christ même. » Qui peut croire néanmoins que les branches de la vigne aient plus de force que la racine ? Cependant les apôtres semblent avoir plus fait que le Fils de Dieu. Il a ressuscité les morts par la force de sa voix ; saint Pierre en passant les a ressuscités de son ombre ¹. L'un semble plus grand que l'autre. Mais Jésus-Christ pouvait sans saint Pierre faire ce miracle ; saint Pierre ne le pouvait que par Jésus-Christ : « Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire ². »

» Lors donc qu'un homme de bien qui avance dans la piété entend qu'on lui parle de

¹ Act. iv. 15.

² Joan. xv. 3.

la sorte, lorsque des païens, des ignorants, des gens qui ne savent ce qu'ils disent, prennent sujet de le décrier parce qu'il ne fait pas de miracles, qu'il réponde, en se tenant fortement attaché au reste du corps, et qu'il dise : « O vous qui me dites, Vous n'êtes pas juste parce que vous ne faites pas de miracles, vous pourriez de même dire à l'oreille : Vous n'êtes point dans le corps, puisque vous ne voyez pas ¹. Que ne faites-vous des miracles comme saint Pierre ? dites-vous. Mais c'est pour moi que saint Pierre a fait ces miracles, puisque je suis dans le même corps d'où était saint Pierre qui les a faits. N'étant point divisé d'avec lui, je puis dans lui tout ce qu'il peut. Pour le reste que je ne puis pas, il compatit à ma faiblesse; et moi, en voyant l'avantage qu'il a au-dessus de moi, j'en ai de la joie ². »

§ IV. Du don de prophétie.

Plus d'une fois Dieu a soulevé le voile de l'avenir pour en laisser deviner les se-

¹ Cor. xii. 15.

² In Ps. cxxx.

crets à François. Qui oserait lui contester ce pouvoir ? les siècles ne sont-ils pas tous dans sa main , et n'a-t-il pas une connaissance exacte de ce qui dépend de la libre volonté des hommes aussi bien que de ce qui est soumis aux lois invariables tracées à la nature qui les suit aveuglément ? Mais cette connaissance que Dieu possède de l'avenir , qui lui empêcherait d'en communiquer une pareille à l'esprit humain ? L'histoire n'est-elle pas là pour démontrer qu'il l'a fait en mille circonstances ? et la raison ne dit-elle pas qu'il peut le faire ? Celui qui doit un jour rendre notre esprit capable de porter le poids d'une lumière éternelle qui est la sienne propre¹, ne pourrait-il pas dès aujourd'hui lui donner assez de force pour soutenir cette lumière , bien moins vive sans doute , mais extraordinaire, dans laquelle on aperçoit l'avenir ?

Qu'on examine avec attention ce que Dieu a fait dans l'ordre naturel en donnant à l'homme une puissance de mémoire qui em-

¹ In lumine tuo videbimus lumen. Ps. xxxv.

brasse tant de choses diverses et dont le regard rétrospectif plonge à travers la nuit des siècles qui nous ont précédés, et l'on comprendra avec quelle facilité le même Dieu doit pouvoir révéler à l'homme une petite portion de cet avenir renfermé tout entier dans les trésors de sa science infinie.

L'esprit humain peut bien prévoir l'avenir et former des conjectures plus ou moins probables. L'étude du passé a fait deviner plus d'une fois aux sages des événements non encore accomplis ; mais il n'y a que Dieu qui puisse les montrer d'une manière certaine et infallible ; aussi l'esprit de prophétie est-il justement regardé comme un don surnaturel, comme une lumière ajoutée par Dieu à celle dont la raison jouissait déjà, et qui constitue en quelque sorte son domaine naturel. D'où il résulte que les prophéties ont toujours dû être une des marques les plus évidentes de la divinité de la religion. Et, en effet, dans son fameux ouvrage contre Celse, Origène dit expressément que l'accomplissement des prophéties

était aux yeux des premiers fidèles la démonstration la plus forte de la vérité du christianisme. Il parlait, je le sais, des prophéties renfermées dans l'Écriture sainte, et qui ont une bien plus haute portée que celles que nous lisons dans la vie des saints. Mais pourtant ces dernières, quand l'événement les a justifiées et que l'Eglise les a solennellement reconnues, méritent de notre part une entière confiance. Héritiers de la foi des premiers chrétiens, nous devons être heureux de reconnaître que si les prophéties et les miracles ont servi de fondement à la religion, elles peuvent encore aujourd'hui contribuer à la soutenir et à montrer l'action perpétuelle de Dieu dans son Eglise, où il n'a jamais laissé manquer la grâce des miracles, ni s'éteindre l'esprit de prophétie.

A la suite de ces explications, nous croyons devoir nous étendre sur une faveur spéciale dont a été gratifié saint François ; nous voulons parler des stigmates, prodige qui doit exciter toute notre admiration, et dont la

divine bonté a daigné favoriser son zélé serviteur. Nous consacrerons le chapitre suivant à quelques considérations sur une matière si digne d'exciter l'intérêt de toute âme chrétienne.



DES STIGMATES

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

L'impression des cinq plaies de Jésus-Christ sur le corps de saint François est un événement si merveilleux, qu'on n'a pas dû le croire sans en avoir de grandes preuves : mais les preuves en sont si complètes, que pour le contester, il faudrait révoquer en doute les faits historiques les plus certains.

Saint François reçut, comme nous l'avons vu, dans ses mains, dans ses pieds, dans son côté, l'impression des plaies de Jésus-Christ. Depuis cette époque (1224) jusqu'à l'année 1226, qui fut celle de sa mort, les plaies qu'il portait furent vues et touchées de plusieurs personnes : après sa

mort, elles furent exposées aux yeux de toute la ville ; on les vit , on les baisa , on les toucha.

Immédiatement après la mort de saint François, le vicaire général de son ordre adressa à toutes les provinces une lettre circulaire où il est dit : « On a vu François notre frère et notre père , quelque temps avant sa mort , dans un état de crucifié , ayant sur son corps cinq plaies semblables à celles de Jésus-Christ ; des clous de la couleur des clous de fer , perçant ses mains et ses pieds ; son côté étant ouvert comme par un coup de lance , d'où souvent il sortait du sang. » Cette lettre a été conservée en original.

« Ce n'était pas seulement des ouvertures faites par des clous , dit le savant Luc , depuis évêque de Tuy en Espagne , mais c'étaient des clous mêmes , formés de sa chair : et pour lui donner une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié , son côté droit avait une plaie rouge , comme s'il eût été percé d'une lance , et il en coulait souvent

un sang sacré qui trempait sa tunique avec ce qu'il portait sur les reins ; en sorte qu'à sa mort les clous qui perçaient ses mains et ses pieds , et l'ouverture de son côté sanglant , les firent paraître comme s'il venait d'être détaché de la croix , représentant au naturel le crucifiement de l'Agneau sans tache qui lave les péchés du monde. Il est bien juste que la créature publie les louanges d'un saint que le Créateur a honoré de nos jours entre tous les saints , par l'émienne prérogative de porter en son corps les marques des plaies que l'Homme-Dieu a reçues dans sa passion. »

Le pape Alexandre IV, élu le 27 décembre 1254 , certifia comme témoin oculaire la vérité des stigmates , ainsi que saint Bonaventure le rapporté en ces termes : « Le souverain pontife Alexandre , prêchant au peuple , en présence de plusieurs frères et de moi-même , assura que , pendant la vie du saint , il avait vu ces sacrés stigmates de ses propres yeux. »

Le même pontife adressa , en 1255 , à

tous les prélats de l'Eglise, une bulle où, après un grand éloge de saint François et de son ordre, il assure que les miracles éclatants dont le bienheureux confesseur de Jésus-Christ a été honoré durant sa vie et après sa mort ont été exactement vérifiés par le pape Grégoire XI qui l'a canonisé ; puis il s'exprime de cette sorte sur les stigmates :

« Comme toutes ces merveilles seraient d'un long détail, quand on n'en ferait qu'une relation abrégée, nous voulons seulement vous remettre devant les yeux ces admirables marques de la Passion du Sauveur, qu'une main céleste imprima sur le corps du saint homme pendant qu'il vivait. Des yeux fort attentifs ont vu, et des mains fort sûres de toucher ont senti, que dans ses mains et dans ses pieds il y avait très-certainement des clous bien formés, ou de propre chair, ou d'une autre matière nouvellement produite ; et il s'efforçait de les cacher pour éviter la gloire qui lui en serait revenue de la part des hommes. Après sa

mort, on vit ouvertement à son côté une plaie qu'une main d'homme n'avait point faite, et qui ressemblait à celle du Sauveur, d'où sortait ce qui était le prix de notre rédemption et le symbole de nos sacrements. Cette plaie, qu'il porta pendant sa vie assez longtemps, était fraîche et vermeille; et le sang qui en coulait fit qu'elle ne put être cachée aux yeux de ses frères qui avaient plus de familiarité avec lui.

» Des marques si belles et si merveilleuses doivent être une riche source de dévotion pour les chrétiens, et des délices inestimables pour les âmes religieuses dans les banquets spirituels de l'Eglise catholique; puisque la foi sincère en Jésus-Christ nous fait comprendre par là que ceux qui, volontairement pour son amour, crucifient leur chair avec les vices et les convoitises, peuvent participer à ses souffrances, quoiqu'il n'y ait point de tyrans qui les persécutent.

» C'est pourquoi, comme il faut bien prendre garde de ne pas recevoir en vain une si

grande marque de protection que le Ciel a donnée au monde en la personne de ce saint confesseur par une faveur si extraordinaire , nous vous prions tous , vous avertissons , vous exhortons sérieusement , et vous mandons par ces lettres apostoliques , de solenniser tous les ans , au jour de sa fête , la mémoire de ces précieux mérites , et d'annoncer publiquement à ceux qui vous sont soumis la merveille de ses stigmates ; leur inspirant de la vénération pour ce divin privilège , afin que le saint confesseur , implorant la miséricorde de Dieu sur tout le peuple chrétien , et particulièrement sur ceux qui l'invoquent , son intercession leur obtienne à tous les grâces qu'ils ne peuvent obtenir par eux-mêmes. »

« Le saint homme , dit saint Bonaventure , s'appliqua soigneusement à cacher le trésor qu'il possédait. Depuis ce temps-là il portait des chaussures , et tenait presque toujours ses mains couvertes. Cependant il ne put s'empêcher qu'on ne vît les stigmates de ses mains et de ses pieds. Ils furent vus par beaucoup de ses frères , qui , bien que leur grande

sainteté les rendit très-dignes de foi, l'ont attesté depuis par serment sur les saints Evangiles pour n'en laisser aucun doute. Quelques cardinaux les virent aussi, par la familiarité qu'ils avaient avec le saint : ils en ont rendu hommage de vive voix et par écrit, et les ont relevés dans les hymnes et les proses qu'ils ont composées et publiées en son honneur. »

Le pape Paul V, voulant que la merveille des stigmates servît à allumer dans les cœurs des fidèles l'amour de Jésus-Christ crucifié, en étendit la fête dans toute l'Eglise par un décret du 28 août 1615, et par un autre du 2 octobre 1617.

Ce qui est aussi digne de toute notre admiration, c'est que saint François ait pu vivre plus de deux années avec cinq plaies qui jetaient beaucoup de sang, et qui lui causaient de grandes douleurs, sans qu'il usât d'aucun médicament pour les adoucir. Ces plaies, bien loin de se corrompre, demeuraient toujours fraîches et vermeilles, et rendaient une odeur très-agréable : elles ne l'empêchaient pas de

se servir de ses pieds et de ses mains ; il avait seulement de la peine à marcher, ce qui porta sainte Claire à lui faire cette espèce de chaussure dont parle saint Bonaventure.

On a donné aux plaies de saint François le nom de stigmates , qui est le terme de saint Paul , pour exprimer les marques et les cicatrices des coups et des blessures qu'il avait reçues pour la gloire de son Maître. Ce terme est pris de l'usage des anciens , qui imprimaient de certains caractères sur le corps des esclaves et des soldats nouvellement enrôlés. L'Apôtre mettait sa gloire dans ses cicatrices comme dans des marques royales , dit saint Chrysostôme , qui le rendaient conforme à Jésus-Christ, et qui faisaient voir non-seulement qu'il était son serviteur et son soldat , mais encore qu'il en avait bien rempli les fonctions. Ainsi les plaies de saint François sont des stigmates, c'est-à-dire des marques et des preuves sensibles qu'il était singulièrement le fidèle serviteur et le généreux soldat de Jésus-Christ crucifié. Elles lui sont d'autant plus glorieuses , que c'est Jésus-Christ même

qui a imprimé ses propres plaies sur le corps de son serviteur et de son soldat, par un excès d'amour.

Il est visible que cette merveilleuse faveur fut une récompense du grand amour que saint François avait pour la croix du Fils de Dieu. Sa vie a montré que, dès le commencement de sa conversion, son cœur fut embrasé de ce divin amour; que sans cesse il pensait aux souffrances de son Sauveur, avec des sentiments qu'il exprimait par des larmes et par des sanglots.

Pour se rendre conforme à Jésus crucifié, il se dépouilla de tout; il fit de son corps une victime de pénitence, et trois fois il chercha l'occasion de mourir par le martyre. Cet adorable objet était toute sa science, toute sa gloire, toute sa joie, toute la douceur qu'il eut en ce monde. On lui proposa un jour de se faire lire quelque chose pour adoucir les douleurs de ses longues et rudes maladies : « Il n'y a rien, répondit-il, qui me fasse tant de plaisir que de penser à la vie et à la passion de Notre-Seigneur; je m'en occupe conti-

nuellement ; et si je vivais jusqu'à la fin du monde, je n'aurai pas besoin d'autre lecture. » Il composa un office particulier de la Passion , tiré des différents psaumes qui s'y rapportent, afin de s'exciter toujours davantage à l'amour de ce grand mystère.

Les discours que le saint patriarche faisait à ses enfants au sujet de la croix, montrent encore quelles étaient à cet égard les dispositions de son cœur : mais il n'y a rien qui puisse en donner une idée plus forte et plus juste que l'impression des plaies de Jésus-Christ dont il fut favorisé. Le Seigneur, qui est infiniment sage et infiniment saint, n'honore de ses faveurs extraordinaires que les âmes qui y sont préparées par sa grâce et par une fidèle correspondance à sa grâce.

Sur ce principe , il fallait que saint François eût des rapports intérieurs proportionnés à la conformité extérieure qu'il recevait ; et c'est par là qu'on doit juger quelles flammes d'amour embrasaient son cœur pour Jésus crucifié. L'amour, qui ne tend qu'à s'unir

à l'objet qu'il aime, avait fait dans l'âme du saint homme une copie de ce divin original aussi ressemblante que celle qu'il portait au dehors par l'impression des cinq plaies : l'une l'avait rendu digne de l'autre. C'est pourquoi saint Bonaventure observe « qu'il vit le séraphin, lorsqu'il était en prière et s'élevait à Dieu par l'ardeur séraphique de ses désirs, se transformer par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse, en Celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous. »

Mais pourrait-on concevoir quel fut l'embrasement de ce saint amour, lorsque Jésus-Christ lui-même, sous la figure d'un séraphin, imprima ses plaies adorables sur le corps du bienheureux père? Saint Bonaventure dit que la vision disparaissant laissa en son cœur une ardeur merveilleuse, c'est-à-dire telle qu'on ne peut que l'admirer sans pouvoir l'exprimer. Saint François lui-même ne s'en explique que par des transports, dans les deux cantiques italiens qu'il composa et dont nous allons donner la traduction.

Ce n'est point pour les impies, qui *blasphèment contre les choses qu'ils ignorent*; ni pour l'homme animal, qui ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu, et ne prend pour règle de ses jugements que la sagesse profane; ni pour les savants orgueilleux, qui ne peuvent apprendre ce langage du divin amour répandu dans les cœurs par le Saint-Esprit; ni enfin pour ces personnes dont la piété est sèche et aride, ou dont la foi n'est pas pure : c'est uniquement pour les vrais fidèles, pour les âmes spirituelles et intérieures, *qui ont goûté le don du ciel*, qui savent par expérience combien le Seigneur est doux, et qui souhaitent de l'éprouver davantage; c'est pour ces âmes bien aimées que nous allons donner les saintes effusions du poète séraphique.



CANTIQUES

COMPOSÉS PAR S. FRANÇOIS D'ASSISE

Il serait difficile d'assigner aux poésies de saint François un autre caractère que celui d'un ardent amour. La divine charité régnait en souveraine dans cette âme d'élite, et tout ce qui s'en exhalait était des flammes d'amour, des soupirs d'amour. Écoutons-le lui-même.

« L'amour m'a mis dans le feu, s'écrie-t-il dans sa céleste ardeur, je suis consumé d'amour. Lorsque je commençai à aimer l'Époux de mon âme, et qu'il fit alliance avec moi, il paraissait doux comme un agneau ; mais depuis, il m'a mis dans une étroite

prison, et m'a percé le cœur d'un fer aigu qu'il a enfoncé profondément.

» Je n'ai plus de repos, il me fait la guerre; les traits qu'il me lance sont sans nombre, et c'est en vain que je prends un bouclier pour parer ses coups; la force de son bras me renverse.

» Je lui crie que la partie n'est pas égale; mais il recommence à m'attaquer encore plus fortement, et de tous les coups qui viennent de son habile main, il n'y en a pas un qui ne porte.

» Je succombe; mon corps couvert de plaies n'a plus de sentiment, je suis à demi mort. Je ne meurs pas néanmoins : la joie qui me fait tomber en défaillance me rend mes forces, et tout brûlant d'amour je prends mes armes.

» Je cherche Jésus-Christ, mon vainqueur, pour lui faire à mon tour une sainte guerre. Je cherche dans son propre terrain, et je me venge de ses coups en l'embrassant avec toute l'ardeur de mon âme et en m'unissant à lui par des nœuds qui ne se rompent jamais.

» Puis je lui demande la paix. Le grand amour qu'il a pour moi fait qu'il me l'accorde, et il fortifie mon cœur par sa bonté. Ainsi je jouis d'une tranquillité profonde dans le feu même qui m'embrase.



» O amour de charité, pourquoi m'avez-vous blessé de cette sorte? Vous avez fondu mon cœur, et vous le consommez d'amour, comme la cire se fond à la flamme. Je vis, je languis, je meurs tout ensemble. Nul moyen d'échapper à vos traits enflammés; je me trouve lié, enchaîné au milieu d'une fournaise : telle est l'ardeur du feu qui me dévore. J'avais demandé à Jésus-Christ la grâce de l'aimer, croyant qu'il n'y aurait dans cet amour que de la douceur; mais j'y endure une peine que je ne puis exprimer : mon cœur n'est plus à moi, je meurs d'amour.

» Depuis que l'amour divin m'a blessé, l'univers n'a plus de beauté pour moi. L'arbre d'amour planté dans mon cœur fait seul ma félicité par le fruit qu'il porte : il m'a changé

en un autre homme, il m'a donné un esprit nouveau, un cœur nouveau, une nouvelle vigueur.

» J'ai tout abandonné pour avoir celui que j'aime ; et si j'étais maître de tous les biens du monde, je les abandonnerais encore volontiers. Il m'a trompé cependant ; au lieu de douceur, il m'a fait des plaies ; mais j'ai tort de me plaindre, je suis vendu à l'amour.

» Mes anciens amis ont voulu me faire changer. Non, leur ai-je dit, je suis l'esclave de l'amour. Les rochers s'amolliront plutôt que de laisser sortir de mon cœur l'amour de Jésus-Christ. Tous les dangers et tous les maux du monde ne rompront point les liens qui nous unissent. Il m'a vaincu, il me domine, il me brûle, il me tourmente ; je suis devenu son amour comme il est le mien ; il m'élève au-dessus de toute chose, il me comble de faveurs. O mon âme ! conserve-le précieusement.

» L'amour de Jésus-Christ me fait paraître vil tout ce qui est au ciel et sur la terre. En sa présence le soleil ne me semble pas lumineux ; les lumières même des chérubins,

l'ardeur des séraphins, tout cela n'est rien quand je les considère. Que personne ne me reprenne de tenir ce langage, c'est l'amour qui me fait parler.

» Toutes les créatures me crient, Amour ! amour ! O Jésus ! beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, vous ravissez mon esprit, vous faites fondre mon cœur. Il n'y aurait rien que je ne donnasse pour vous faire aimer. Quel heureux commerce que celui de votre saint amour ! On se dépouille de soi-même pour se revêtir de vous. O puisse tout le monde vous aimer ! Plus une âme voit votre beauté, plus elle est embrasée d'amour, plus elle goûte de douceurs, plus elle cherche vos saints embrassements : elle est dénuée de tout, elle s'oublie elle-même ; mais elle ne manque de rien ; vous l'enrichissez de vos dons, vous en faites une reine et presque une même chose avec vous.

» Votre amour dissipe la crainte, vous m'avez pardonné mes péchés, vous avez purifié mon âme, le vieil homme est détruit, je suis en vous une créature toute nouvelle ;

je vous aime ardemment, et la grâce que je vous conjure de m'accorder, c'est que je meure d'amour.

» Si vous vous retirez de moi, je serai dans de continuels gémissements jusqu'à ce que vous reveniez. Ne tardez pas, ô vous qui m'avez fait de si profondes blessures.

» Regardez les plaies que vous m'avez faites ; je suis trop faible pour en supporter la douleur, elles ne me laissent plus maître de moi-même.

» Dans la langueur où je me trouve, je ne sais plus qui je suis, où je suis, ce que je pense, comment je parle, ni ce que je dois faire. O Jésus, dites-moi si vous approuvez mon amour. Autrefois je savais parler, maintenant je suis muet ; je voyais, et je suis devenu aveugle. Il se passe en moi des choses inouïes. Je parle en ne disant mot, je fuis étant enchaîné, je m'élève en tombant, je suis tenu et je tiens, je suis dehors et dedans, je suis poursuivi et je poursuis. L'amour règne en moi à un tel degré qu'il me met hors de moi et me fait mourir. »

« O Jésus ! vous m'avez enlevé mon cœur ; vous avez fait de ce cœur en vous ce que le feu fait du fer , ce que le rayon du soleil fait de l'air, vous m'avez mis dans le feu de votre amour, et vous me dites de le modérer!!... Si je ne suis plus maître de moi, je ne puis l'attribuer qu'à vous ; l'amour dont je brûle et que vous avez allumé en moi , en est la seule, la véritable cause.

» Vous-même , Seigneur, n'avez-vous pas été blessé par l'amour ? C'est lui qui vous a fait descendre du ciel, en terre, qui vous a revêtu d'une chair semblable à la nôtre , qui vous a rendu pauvre , qui vous a réduit à la nudité pour nous enrichir. Votre sagesse éternelle n'a pas empêché qu'il n'ait répandu ses trésors dans le monde. Vous alliez de toutes parts comme enivré de votre amour ; il vous menait en triomphe comme son captif ; dans le temple vous disiez à haute voix : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* ; et que demandiez-vous pour leur donner à boire , sinon de l'amour ?

» N'est-ce pas l'amour qui vous fit demeurer

rer dans le silence pour ne pas défendre votre cause devant Pilate ? Vous vouliez être la victime de l'amour et mourir sur une croix. Ah ! il n'y avait que l'amour qui pût lier votre puissance infinie.

» S'il a été capable de faire en vous des choses si étonnantes, comment puis-je empêcher qu'il ne me ravisse, qu'il ne me mette hors de moi, qu'il ne m'enlève toutes mes forces, qu'il ne me consume de langueur par la violence de son feu ?

» Non, je ne suis plus capable de soutenir les rudes combats de l'amour, et je ne veux plus m'y exposer. Père très-bon, qui êtes l'amour même, je me rends à vous, recevez-moi ; je ne vous demande aucune autre consolation que celle de mourir bientôt d'amour, d'être uni à l'amour, de ne faire plus qu'un avec vous, qui êtes l'amour même !!... »



En vain celui qui n'aime pas écoutera ou lira ces sublimes cantiques ; ces discours enflammés

ne peuvent être compris par une âme froide. Comme la langue grecque ou la langue latine ne peuvent être entendues de ceux qui ne savent ni le grec ni le latin, aussi ce langage d'amour est étranger à ceux qui n'aiment pas et ne frappent leurs oreilles que de sons vains et stériles ¹.

Les âmes pures qui ont appris du Saint-Esprit à aimer et qui entendent le langage du Saint-Esprit, comprendront seules, par les expressions du bienheureux François, ce que Dieu opérait dans son âme, et jugeront que Jésus-Christ crucifié avait encore plus blessé son cœur que son corps. Donnez-moi un cœur qui aime; celui-là seul peut avoir l'intelligence de ces admirables effusions du grand serviteur de Dieu.

Ses actions, d'ailleurs, plus que ses paroles montrent à quel point son amour s'était enflammé par l'expression des plaies du Fils de Dieu. Après les avoir reçues, il disait à ses frères : « Commençons à servir le Seigneur notre Dieu, car jusqu'à présent nous avons fait

¹ S. Bernard. In Cant.

peu de progrès. » Accablé de maux, il travaillait encore au salut des âmes : la ferveur de l'esprit suppléait à la faiblesse du corps ; il se faisait conduire par les villes et les villages pour animer tout le monde à porter la croix de Jésus-Christ.

Ce qu'il souffrait ne suffisait pas à son amour. Le frère Léon, son confesseur, était accoutumé de lui mettre des linges dans ses plaies, et de les changer tous les jours, afin d'étancher le sang et d'adoucir la douleur. Le jeudi au soir et le vendredi tout le jour, il ne permettait pas qu'on les renouvelât, et c'était pour avoir plus de part aux souffrances du Sauveur dans le temps de sa passion. Enfin, pour ressembler mieux à Celui qu'il aimait, il se fit étendre par terre avant sa mort, et ordonna qu'après sa mort on l'étendît sur la terre nue, mourant ainsi dans une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié et dans la consommation de l'amour.

Saint Bonaventure dit qu'il était du nombre de ces petits dont il est parlé dans l'Evangile ; que le Père céleste lui révéla le grand et mer-

veilleux mystère de la croix, de ce mystère qui renferme les trésors de la sagesse, de la science et de la grâce, mais qui est caché aux savants et aux sages; qu'il le connut si parfaitement que, pendant toute sa vie, il ne suivit que les traces de la croix, ne goûta que la douceur de la croix, ne prêcha que la gloire de la croix; qu'enfin il eut le bonheur de pouvoir dire avec vérité : « Je porte en mon corps les plaies que Jésus-Christ a reçues sur la croix. »

Aussi le saint docteur lui adresse-t-il cette belle et touchante apostrophe :

« Ah ! maintenant, brave soldat de Jésus-Christ, portez les armes de votre invincible Chef, elles vous donneront la force de vaincre tous vos ennemis. Portez l'étendard du grand Roi, dont la seule vue doit inspirer du courage à tous ceux qui combattent dans ses divines armées. Portez le sceau du grand Pontife, qui fasse respecter de tout le monde vos actions et vos paroles comme irréprochables et authentiques. A présent personne ne vous doit faire de peine, puisque vous portez en

vosre corps les stigmates du Seigneur Jésus ; il faut , au contraire , que tous ses serviteurs aient pour vous une singulière dévotion. Les glorieuses marques que vous avez reçues très-certainement , suivant le témoignage non de deux ou trois personnes , ce qui aurait suffi , mais d'un très-grand nombre , par surabondance , donnent sensiblement en vous et par vous une nouvelle preuve des vérités divines ; elles ôtent aux infidèles tout prétexte d'incrédulité , pendant qu'elles affermissent la foi des chrétiens , animent leur espérance et les embrasent du feu de la charité.

» C'est l'accomplissement de la première vision , où vous apprîtes qu'en qualité de chef dans la milice de Jésus-Christ , vous seriez revêtu d'armes célestes et honoré du signe de la croix. Au commencement de votre conversion , la vue de Jésus crucifié , qui vous apparut , vous pénétra de compassion , et vous eûtes l'âme transpercée d'un glaive de douleur. Dans une autre occasion , vous entendîtes une voix qui sortait de la croix comme du trône et du propitiatoire de Jésus-Christ. Le

frère Sylvestre vit encore une croix merveilleuse sortir de votre bouche. Le bienheureux Pacifique vit deux épées lumineuses, en forme de croix, dont l'une traversait votre poitrine ; et Monaldo, cet homme angélique, vous vit vous-même en l'air comme en croix , pendant que saint Antoine prêchait sur l'inscription de la croix du Sauveur. Vers la fin de votre vie on vous montre la figure sublime d'un séraphin , jointe à l'humble image du Crucifié , qui vous embrase au-dedans et vous marque au-dehors, par où vous ressemblez à cet ange de l'Apocalypse , *qui montait d'où le soleil se lève, et qui tenait à la main la marque du Dieu vivant. »*

Terminons ces citations par une pièce de poésie composée par Lopez de Véga, qui, après une vie battue par les tempêtes du monde, vint reposer ses infortunes et ses agitations sous le saint habit du tiers-ordre. Voici comment ce poète chante les glorieux stigmates du saint patriarche.

Nous empruntons la traduction de ces vers espagnols à l'ouvrage que M. Emile Chavin

vient de publier à la gloire de saint François d'Assise.

« A l'heure où l'aube pleure sur les muquets et les lis, où elle écrit en lettres de diamant sur les feuilles de l'hyacinthe,

» Dans les montagnes que l'Alvernia couronne d'âpres rochers formant pour arriver jusqu'au ciel des obélisques de neige ;

» Sur les rameaux et dans leurs nids les oiseaux faisant silence, et les fontaines faisant taire leur bruissement sonore :

» François, brûlant d'amour pour le Christ, demandait au Christ, comme c'est l'office de celui qui aime, de lui donner des peines.

» Alors rompant les airs, un séraphin crucifié, percé de cinq plaies et voilé de six ailes, s'approcha de sa poitrine.

» François, quittant le sol, tout ravi dans une divine extase, livre ses cinq sens à cinq flèches d'amour.

» Embrassé d'un feu ardent, le séraphin, se faisant tout entier comme un sceau,

» Imprima sur cette page, qu'il voyait si pure, une divine estampe; il imprima sur son

corps le Christ mort, et dans son âme le Christ vivant.

» Telle la cire obéissante montre l'antique écusson gravé en un instant sur l'enveloppe flottante.

» François demeura consacré comme ce voile divin sur lequel le Christ imprima son sang ; mais ici il a imprimé ses douleurs mêmes.

» Le Christ reçut ses plaies de la main de l'homme ; par une faveur plus grande, comblé de plus d'honneur dans son martyre, François a reçu les siennes de Dieu lui-même.

» O sublime séraphin ! ô François , vous êtes glorifié avant de mourir , car le Christ ne reçut la plaie du côté qu'après sa mort.

» Et s'il montra vivant toutes ses blessures, ce ne fut que , lorsque glorieux et triomphant de la mort , il revint avec les dépouilles des limbes.

» Vous êtes monté par l'humilité sur le trône que Lucifer perdit par orgueil dans le ciel ; ainsi vous êtes une des lumières du ciel.

» Vous-même , vous vous êtes fait petit ;

mais Dieu vous a rendu si grand , que le sol foulé par vos pieds croit se sentir foulé par le Christ lui-même.

» Votre ordre est un ciel dont vous avez été le soleil ; et vous voulez que ce ciel ait une lumineuse compagne, Claire, plus claire encore que son nom. Des martyrs sans nombre sont ses étoiles inébranlables.

» Comme les plaies , il semble que vous ayez partagé l'empire ; et c'est pourquoi tant de rois ont mis votre bure , comme un vêtement plus précieux , par-dessus leurs riches brocarts.

» Votre cordon , ô François , est l'échelle de Jacob ; ses nœuds sont des degrés par lesquels nous avons vu monter jusqu'au ciel , non les géants , mais les humbles ; car le divin bras élève les cœurs abaissés et humilie les poitrines superbes. »

Lorsque le grand précurseur , vêtu de peaux rudes , parut sur les bords du Jourdain , on lui demanda s'il était le Christ promis.

Comme lui , ô François , vous êtes ceint

d'une peau sauvage ; mais vous êtes blessé aux mains , aux pieds et au côté ; vous êtes transformé dans le Christ par l'amour , vous êtes semblable au Christ par votre corps et par votre sang. De quel nom , en vous voyant , Israël vous aurait-il nommé ? Et vous , pour ne point démentir votre humilité , quelle réponse lui auriez-vous faite ?

Qui peut douter que François n'eût répondu : « Je ne suis point le Christ ; mais il s'est imprimé en moi , et ce n'est plus moi qui vis , mais c'est le Christ qui vit en moi. »



DÉCOUVERTE

DU CORPS DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

L'état du corps de saint François d'Assise et le lieu qui le renfermait ont été pendant six siècles des problèmes qui, après avoir exercé la plume de plusieurs écrivains, n'avaient pas été résolus ¹. On savait qu'en 1230 ce saint corps avait été enlevé par les habitants d'Assise, au moment où on le transférait dans la nouvelle église bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu sur la colline d'*Enfer*, près de cette ville, et depuis ce

¹ Les détails que nous donnons ici sur la découverte du corps de saint François d'Assise, sont tirés du *Mémoire présenté au pape Pie VII.* par le R. P. de Bonis, ministre général des Frères mineurs conventuels, *brochure in-4°, en latin et en italien. Rome. 1819.*

moment on n'avait pu connaître la place précise de son tombeau.

Une tradition assez généralement répandue parmi les Franciscains leur faisait croire que le corps de leur saint fondateur était renfermé dans une église souterraine située sur cette même colline, et qu'il s'était conservé sans corruption, se tenant debout et sans appui. Cette tradition, qui n'était établie sur aucun fondement solide, avait été plusieurs fois combattue, et la dispute avait même été assez sérieuse pour obliger le pape Paul V à défendre de faire aucune recherche pour trouver le corps de saint François.

Cette défense était d'autant plus sage, qu'on n'avait aucune notion certaine de l'église souterraine où l'on prétendait qu'il était déposé, ni des moyens d'y pénétrer. Cependant un certain personnage eut, en 1818, la témérité d'affirmer qu'il était entré dans cette église, et fut assez hardi pour donner de fausses indications sur la manière d'y descendre. Le ton d'assurance avec lequel il parlait inspira quelque confiance, et le P.

de Bonis, ministre général des Frères mineurs conventuels qui desservent l'église de Saint-François, obtint du pape Pie VII la permission d'entreprendre des fouilles dans l'église basse pour découvrir le lieu qu'on indiquait. Les travaux qu'on faisait secrètement furent commencés dans la nuit du 5 octobre 1818.

Les premiers efforts furent infructueux ; on acquit bientôt la certitude qu'il n'existait pas d'église souterraine, et que les assertions du personnage dont nous avons parlé n'avaient rien de commun avec la vérité. Cependant le désir de découvrir le saint corps fit continuer les travaux dans une autre partie de l'église. On crut mieux réussir en fouillant sous les degrés du maître-autel. Cette fois l'espérance ne fut pas trompée ; on trouva d'abord un trou très-étroit, dont le fond était rempli d'un ciment si dur qu'on ne put l'enlever qu'avec des peines incroyables. Plus profondément on rencontra deux murs qui conduisirent à la découverte de deux pierres placées l'une sur l'autre et qui semblaient

avoir été mises à dessein dans ce lieu. Ces pierres ayant été brisées , on en trouva une troisième dont la position annonçait qu'elle couvrait un espace vide. On perça celle-ci avec précaution , et par l'ouverture on voit une grille en fer. A l'aide d'une lumière on éclaira l'intérieur de cette grille , qui présente un squelette humain couché dans un cercueil de pierre. Les religieux qui dirigeaient les fouilles ne doutèrent point que ce ne fût le corps de saint François , et leur joie fut aussi grande que leurs efforts avaient été pénibles ; car ce ne fut qu'après cinquante-deux nuits d'un travail opiniâtre qu'ils obtinrent cet heureux résultat. La découverte eut lieu la nuit du 12 décembre 1818 , et au moment même ceux qui se trouvaient présents sentirent une odeur très-suave qui s'exhalait de l'intérieur de la grille.

Le premier soin du gardien du couvent de saint François fut d'informer son supérieur-général , qui réside à Rome , de l'heureuse issue de l'entreprise ; celui-ci la fit à son tour connaître au souverain pontife Pie VII,

qui avait ordonné d'abord de laisser le corps saint dans la situation où on le trouverait, nomma de suite une commission composée des évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité; car autant l'Eglise montre de vénération pour les précieux restes des amis de Dieu, autant prend-elle de précautions pour ne présenter que de véritables reliques à la piété des fidèles.

Le saint-père s'empressa d'adresser à ces prélats, le 8 janvier 1819, des lettres apostoliques par lesquelles il leur dit que, désirant connaître ce que cette découverte offre de certain, il se confie à leur bonne foi et à leur exactitude pour constater l'identité du saint corps; il veut même que chacun d'eux lui communique son opinion particulière. Fidèles à remplir les intentions du chef de l'Eglise, les cinq évêques se réunirent sans délai à Assise et commencèrent les informations qu'ils étaient chargés de faire. Ils ne se contentèrent pas d'interroger les

religieux et les ouvriers qui avaient contribué à découvrir le cercueil, après avoir exigé d'eux le serment ; ils appelèrent divers professeurs qui enseignaient la physique et la chimie dans les collèges des villes voisines. On avait trouvé avec le squelette les restes d'un habit grossièrement tissu, quelques petites boules qui semblaient être de grains de chapelets, des restes d'un cordon et huit pièces de monnaie du douzième siècle ; ces objets furent soumis à l'examen des professeurs, qui donnèrent également leur avis sur la cristallisation dont plusieurs des ossements étaient couverts. Des médecins et des chirurgiens furent aussi entendus, et, après l'inspection du squelette, ils jugèrent que ce devait être celui d'un homme de moyen âge et de médiocre stature.

Ayant ainsi pris tous les moyens que la prudence indiquait pour bien connaître la vérité, les cinq évêques adressèrent leur procès-verbal au souverain pontife, qui, à son tour, nomma une commission pour examiner la procédure. Cette commission, com-

posée de cardinaux et autres graves personnages, s'étant prononcée de la manière la plus favorable, Pie VII, après un examen qu'il fit lui-même de la cause, donna enfin, le 5 septembre 1822, des lettres apostoliques, en forme de bref, pour déclarer authentiquement que le corps trouvé sous le maître-autel de la basilique de Saint-François, à Assise, est vraiment celui de ce saint patriarche.

Il y rapporte sommairement la manière dont ces saintes reliques ont été découvertes, les précautions qu'il a commandé de prendre pour n'être point induit en erreur, et il bénit le Père de toute consolation, « rempli, ajoute-t-il, de la vive espérance que l'invention de ce précieux corps sera pour nous un gage nouveau et singulier d'une protection toute spéciale de ce grand saint, dans des temps si difficiles. » Le souverain pontife ordonne ensuite que ce précieux dépôt soit conservé intact dans le lieu où il avait été trouvé, et veut qu'un monument soit élevé dans ce lieu même à la gloire

de saint François. Les intentions de Pie VII ont été remplies ; un mausolée en marbre couvre maintenant le caveau où repose dans son ancien cerceuil le corps du serviteur de Dieu. Quelques reliques seulement en ont été extraites par le même pontife, envoyées à l'empereur d'Autriche François II, qui les a fait exposer à la vénération publique.

Tandis que l'Eglise procédait avec une sage lenteur à la reconnaissance du corps de saint François, le Seigneur manifestait par des prodiges l'authenticité de ses précieux restes. Une religieuse dominicaine, nommée sœur Marie-Louise, affligée d'une tumeur au genou gauche, dont elle souffrait beaucoup, et pour la guérison de laquelle on n'avait employé aucun remède, fut dans le mois de janvier 1819, subitement délivrée de cette infirmité, par l'application qu'elle fit d'un linge qui avait touché au sépulcre de saint François. Elle et quatre de ses compagnes, interrogées juridiquement par l'ordre de l'évêque de Foligno, attestèrent la vérité de cette guérison soudaine.

Joseph Natalini , muletier, habitant d'Assise , était depuis quatre ans tourmenté d'un rhumatisme qui , dans le cours des mois de janvier et février 1818 , devint si violent, qu'il fut pendant tout ce temps retenu au lit sans pouvoir remuer. Ces douleurs furent encore plus grandes en 1819 , à la même époque , et les remèdes qu'un médecin lui avait indiqués ne purent lui procurer aucun soulagement. Une femme pieuse engagea Natalini à se faire porter à l'église de Saint-François. Il y consentit , et se trouva au moment où les évêques scellaient la grille de fer qui renfermait le saint corps. La pierre qui avait recouvert le cercueil était déposée dans l'église ; Natalini s'étend sur cette pierre , et réclame avec confiance le secours de saint François ; au même instant toutes ses douleurs cessent , il se relève parfaitement guéri, et retourne en pleine santé à sa demeure. C'est la déposition juridique qu'il fit devant l'évêque d'Assise , le 5 juillet suivant ; déposition qui fut confirmée par celle de son médecin et de deux autres témoins.

Le pape Léon XII, par son décret du 22 juin 1824, ordonna qu'à l'avenir tout l'ordre de Saint-François célébrerait chaque année, le 12 décembre, du rite double majeur, la fête de l'invention du corps de son saint patriarche.

Qui pourrait, en considérant la vie toute merveilleuse de saint François, ne pas s'écrier avec le Sauveur : « Je vous bénis, Père » éternel, Seigneur du ciel et de la terre, de » ce que vous avez caché ces choses aux sages » et aux prudents du siècle, et de ce que vous » les avez révélés aux petits. Oui, Père céleste, » je vous en bénis, puisque cela est ainsi, parce » que vous l'avez voulu. » Vous avez résisté aux superbes, et vous les avez renvoyés sans vos dons ; mais vous accordé votre grâce aux humbles, prenant plaisir à vous communiquer à ceux qui sont simples de cœur et qui sont détachés des choses terrestres. Vous êtes véritablement un Dieu caché qui habitez une lumière inaccessible et inconnue au monde ; mais vous aimez à verser l'abondance de vos faveurs sur les âmes pu-

rifiées de toute affection charnelle , et dans lesquelles vous trouvez l'image de Jésus-Christ crucifié.

Oui , Père éternel , cela est ainsi , parce que telle est votre volonté ; cette simplicité , ce détachement ne consistent pas seulement dans la renonciation extérieure au monde , mais dans la disposition intérieure de l'esprit ; et cette disposition est compatible avec tous les états de la vie , dès-là qu'ils ne sont point contraires à la sainteté du christianisme ; aussi a-t-on vu des rois et des hommes qui occupaient les premières places à la cour ou dans les armées , mourir tous les jours au monde et à eux-mêmes , usant des choses créées comme n'en usant pas , et vivant sur la terre comme des étrangers et des citoyens du ciel. De même on a vu d'humbles artisans , de simples habitants des campagnes , s'élever à une sublime perfection et , par leur fidèle correspondance à la grâce , parvenir à la connaissance des plus hautes vérités.

Admirons , vénérons les célestes opéra-

tions du Seigneur dans l'âme de ses grands serviteurs ; prosternons-nous devant les éclatantes manifestations de sa puissance et de sa bonté ; mais appliquons-nous surtout , dans quelque état , dans quelque situation que nous soyons placés , à faire régner l'amour de Dieu dans nos cœurs. C'est par ce divin amour que les saints ont purifié leur vie ; c'est dans la céleste charité qu'ils ont puisé les lumières qui ont ravi leur intelligence , et les ineffables douceurs qui ont inondé leur âme.

Pour nous , approchons-nous autant qu'il est possible de ce foyer que rien ne peut ni refroidir ni éteindre ; consomons-y toutes nos tiédeurs , tous nos défauts , toutes nos imperfections ; ouvrons à notre Dieu la porte de notre cœur ; qu'il y établisse son empire ; qu'il l'orne de ses dons ; qu'il le consacre comme son propre sanctuaire ! Avec la grâce , il n'est si chétive créature qui ne puisse devenir une âme d'élite ; il n'est si pauvre pécheur qui ne puisse être transformé en un vase d'élection.

Oh ! si nous connaissions le don de Dieu, si nous pouvions apprécier la douceur, la puissance du saint amour, combien les choses de la terre nous sembleraient vaines et futiles ! combien les choses du Ciel nous paraîtraient dignes d'estime et de toute l'affection de notre cœur ! Daigne le Père des miséricordes achever en nous son ouvrage, étendre, agrandir, perfectionner les sentiments qu'il fait naître dans notre âme, et nous consumer pour le temps et pour l'éternité des feux de son divin amour !

—o— FIN —o—

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION. — Naissance de François. — Ses premières études. — Sa vie mondaine et dissipée. — Il aime à soulager les malheureux. — Il est fait prisonnier dans une guerre. — Sa charité et son dévouement pour les pauvres augmentent de jour en jour. — Rencontre d'un lépreux. — Pèlerinage à Rome. — Il change d'habits avec un mendiant. — Il travaille à rebâtir trois églises. — Son père et lui paraissent devant l'évêque d'Assise. — Il se livre tout entier au service des malheureux. — Ce qu'il répond à son frère qui voulait lui acheter une goutte de sueur. — Il renonce à la vie séculière, et prend l'habit de religieux.

CHAPITRE II

Son zèle pour le salut des âmes. — Il se prépare au ministère apostolique par de ferventes prières. — La Providence lui adresse des collaborateurs. — Sages conseils qu'il leur donne. — Comment on doit se comporter au milieu des honneurs, et quels sont les vrais principes de l'humilité chrétienne. — François compose une règle. — Il va la faire approuver par le souverain pontife Innocent III. — Discours que lui tient notre saint. — Sa règle est approuvée de vive voix. — Il retourne à Assise. — On lui fait don de la petite église de Notre-Dame-des-Anges. — Il y établit sa demeure.

35 — 64

CHAPITRE III

Le nombre de ses religieux augmente chaque jour. — Il les forme à la plus haute perfection. — Il les envoie prêcher en divers lieux. — Ses courses apostoliques. — Il retourne à Notre-Dame-des-Anges. — Sainte Claire. — François songe à aller prêcher la foi dans l'Orient. — Combien il était uni à Dieu dans ses voyages. — Belle réflexion de saint Augustin. — Amour de

saint François pour les agneaux et les tourterelles. — Belle pensée que lui fournit le chant des oiseaux. — L'abeille nous enseigne l'humilité.

65 — 106

CHAPITRE IV

Etablissement du tiers-ordre. — Estime que les vrais chrétiens ont toujours faite de la vie religieuse. — Sentiment de saint Augustin. — Indulgences de Portiuncule. — Mort de Pierre de Catane, l'un de compagnons de François. — Miracles opérés à son tombeau. — Il cesse d'en faire lorsque notre saint le lui défend. — François donne une règle aux Clarisses.

CHAPITRE V

Estime de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, pour François. — Notre saint se livre dans la solitude aux douceurs de la contemplation. — Les stigmates. — Il compose des cantiques. — Il guérit un grand nombre de malades. — Le plaisir qu'il goûte à entendre la musique. — Sa patience dans la maladie. — Ses derniers avis à ses enfants spirituels. — Sa mort. — Réflexions.

129 — 161

ÉPILOGUE

Des ravissements. — De la grâce du discours. — Du don des miracles. — Du don de prophétie.	162
Des stigmates de saint François d'Assise.	182
Cantiques composés par saint François d'Assise.	194
Découverte du corps de saint François d'Assise.	211

FIN DE LA TABLE.